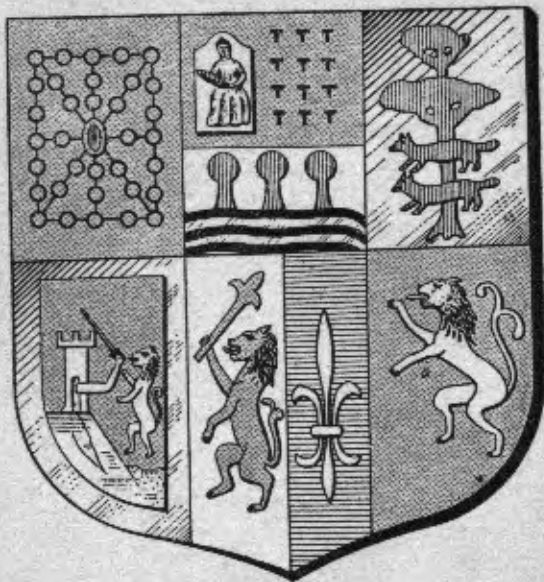


PIERRE HARISPE
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE PAYS BASQUE

HISTOIRE — LANGUE — CIVILISATION



PAYOT. PARIS

**PIERRE
MARISPE**

**Le pays
basque**

PRIX :

15 fr.

**PAYOT
PARIS**

1929

ATV
4.338



A LA MÊME LIBRAIRIE

Les Evangiles. Traduction et commentaires de LAMENNAIS, d'après les textes et manuscrits retrouvés dans Pierre Harispe et publiés pour la première fois avec l'approbation de la censure ecclésiastique. Un volume in-16..... 25 fr.

L'Imitation de Jésus-Christ. Traduction de FÉLI DE LAMENNAIS, réflexions de JEAN DE LAMENNAIS. Un vol. in-16. 25 fr.

M. 17412
R. 9205

PIERRE HARISPE
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



LE PAYS BASQUE

HISTOIRE — LANGUE — CIVILISATION



PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1929

Tous droits réservés.

Premier tirage Mars 1929.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright 1929, by Payot, Paris.

TABLE DES MATIÈRES

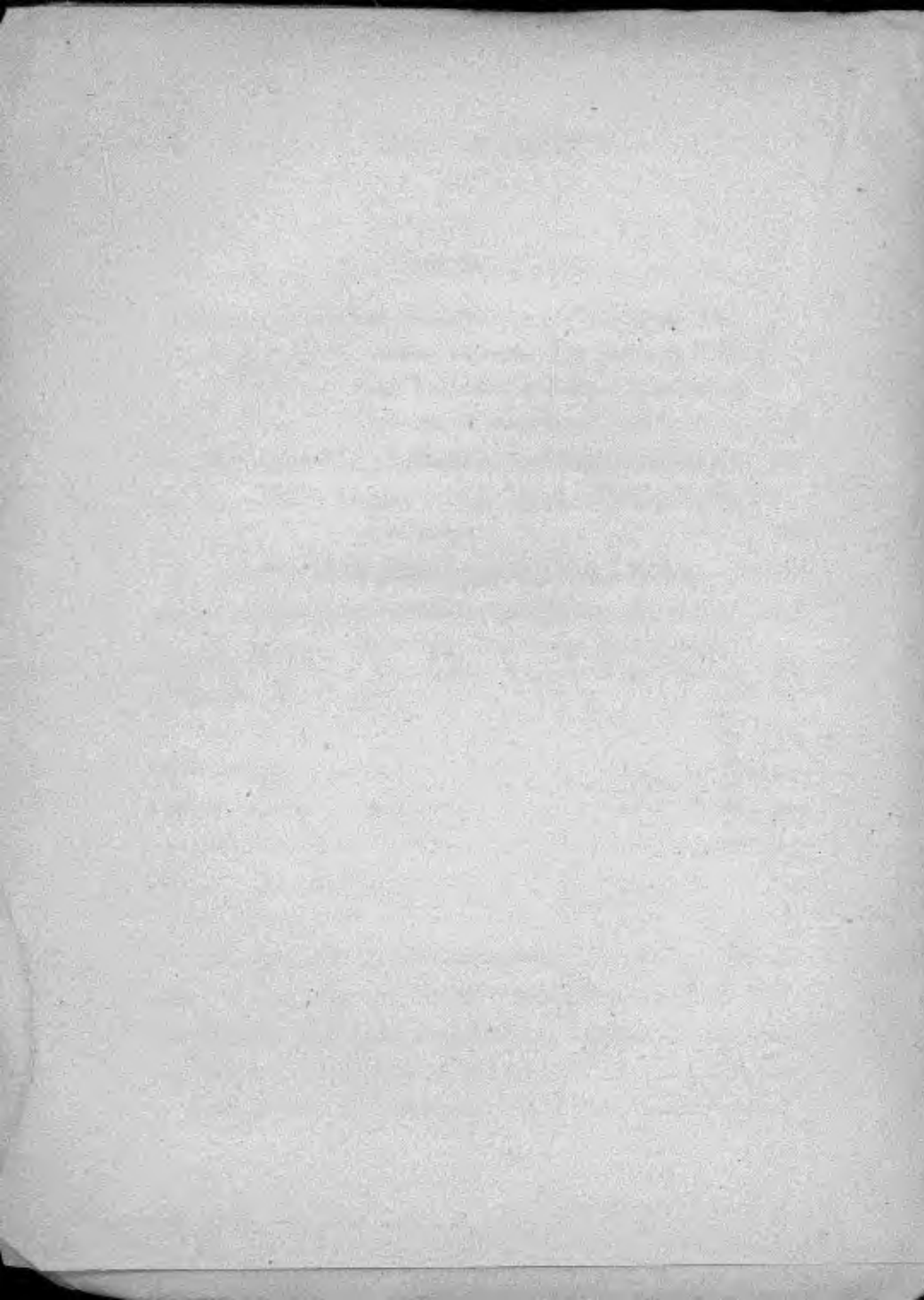
PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I. — L'origine et l'histoire des basques....	9
» II. — La langue basque clef de l'origine et de l'émigration des Ibères ; sa beauté..	20
» III. — Les basques, leur expansion en Europe, leur stabilisation en Espagne, leur refoulement vers les Pyrénées.....	34
» IV. — Lutttes acharnées, héroïques des basques et les sources de leur civilisation.....	57
» V. — Invasion du Pays basque par les Normands.....	81
» VI. — Dernières lutttes héroïques contre les Maures	91
» VII. — Gloire et destruction du royaume de Navarre par Charles Quint.....	98
» VIII. — Les marins et les corsaires basques....	132

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I. — Quelques réflexions sur les constatations anthropologiques. Les premiers Fuéros. La vallée de Bastan. L'influence romaine et chrétienne.....	145
» II. — L' « Etchelar ». La Maison souche....	163
» III. — Origine et organisation. La royauté sous les Fuéros.....	189
» IV. — La royauté sous les Fuéros (<i>suite</i>)..	194
» V. — La composition des Biltzar, des assemblées des Fuéros. Le type accompli du caractère des vieillards des Fuéros.	203
» VI. — Droit de voisinage. Les fêtes et les jeux au Pays basque	217
» VII. — La révolution et ses conséquences au Pays basque.....	232

PREMIÈRE PARTIE





CHAPITRE PREMIER

L'ORIGINE ET L'HISTOIRE DES BASQUES

C'est le pays du rêve, de la légende, de l'idéal, car tous les charmes de la nature s'y trouvent concentrés et répandus à merci. Le peuple qui l'habite est en parfaite harmonie avec cette nature tantôt abrupte, sauvage, et tantôt idéalement douce, charmeuse et rayonnante. Lui aussi offre ces caractères qui se heurtent et s'harmonisent à la fois. Ses aspects durs, sombres, sont comme les ombres d'un tableau qui en font ressortir davantage les beautés. Le basque, je l'ai dit ailleurs et nous le verrons dans la suite, avant la prédication de l'Évangile par saint Léon et par saint Firmin, avait la religion de la nature. Il la trouvait si belle qu'il l'adorait devant sa porte, bayant à la montagne, aux vallons, à la mer immense et sans rivage saisissable, par delà l'horizon. Quand au sortir de sa maison blanche

ou de la grotte profonde et noire, il voit la lumière du soleil et assiste tout d'un coup à sa diffusion, à toutes les merveilles qui en jaillissent, à l'orchestration de tous les chœurs sylvestres, ses yeux se dilatent, prennent toute sa tête. Sa poitrine se gonfle, souffle, aspire l'air. On dirait qu'il veut tirer à soi, happer d'une seule haleine tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, et dans son impuissance, comme Moïse face à Dieu, il balbutie des chants qu'aucune règle ne guide, et que le Père Donostia seul a pu surprendre sur ses lèvres. Il devient centaure. Il court, il va, monte, descend, roule sur lui-même au gré des flots qui le bercent ou des fleurs et des herbes diaprées qui l'enivrent.

Regardez-le ce basque aux prises avec les couchants et les aurores du soleil, sur les monts empourprés ou sur l'océan où il plonge. Ses yeux dardés, méditatifs, en prennent les feux. Il vous échappe tout d'un coup. La parole expire sur ses lèvres, et comme le moine d'Assise, il retourne de l'extase, de l'admiration extérieure, au recueillement et à la contemplation intime. Il entre en colloque avec la montagne, le vallon, le bois, l'océan, et parle avec Dieu. Les fleurs semblent lui dire en dilatant ses narines de leurs parfums, souffles d'amour : Ah ! tu nous comprends, toi : tu sais ce que

disent nos couleurs, nos pollens d'or dispersés par le sésphire. Tu sais ce qu'il y a au fond de toutes nos beautés. Tu sais qu'elles ne sont que l'expression sensible, l'image pâle d'une beauté plus haute, qu'elles font écho à l'idéal dont tu portes les reflets en toi-même. Chaque basque qui pense, porte son pays en lui-même ; il en est revêtu, imprégné ; il en a l'âme et, comme Adam Mickiewicz disait de la Pologne, il peut s'écrier : « Moi je suis mon pays ; lui et moi nous ne faisons qu'un. Je suis ma montagne, mon champ, ma maison, mon bois, ma vallée, mon océan. J'en ai les élans, les grondements, les fiertés, les insondables profondeurs, les calmes, les apaisements ineffables, les fureurs et la paix. »

L'écrivain basque est le centaure nourri aux sources vives des vallées ombreuses, enivré des senteurs exquises exhalées de la terre, palpitant des pulsations rythmiques de la vie végétale. Il en a bu le lait qui montait en silencieux effluves le long des branches des arbres feuillus et fleuris, sous les caresses fécondantes du soleil. Il en a savouré les gerbes de lumières d'une infinie variété ; en ombre, pénombre, clair-obscur ; en blancheur pâle, laiteuse, diaphane de l'aube matinale ; en éclats de fournaise du midi, qui mûrissent et rougissent les champs de vignes, en pourpre des soirs d'été.

On peut dire de lui ce que Sainte-Beuve disait de Maurice de Guérin : « Il s'imprègne de la nature au point d'y perdre sa personnalité de se faire lui-même tout ce qu'il y voit. Il anime tout de sa vie et prend de la vie de tout, à son tour. C'est le naturisme de l'antiquité qui se développe en lui, et prépare le mythe où il se manifestera dans son entité universelle¹. »

Les origines de cette race forte, humble et fière, noble et roturière, qui s'identifie avec le sol qu'elle arrose de sa sueur et de son sang se perdent dans la nuit obscure des temps, comme celles des centaures, et des dieux de l'antiquité. Pour éviter d'en sonder le mystère et de s'y perdre les uns vous disent avec le sourire du Souletin qui fait un entrechat : Bah ! les basques sont comme les femmes honnêtes ; ils n'ont point d'histoires. Ne cherchez pas. Honnêtes certes, ils le sont, mais l'honnêteté si rare qu'elle soit, a son histoire.

Les autres, pour échapper aux critiques rébarbatifs et sévères, ont fait leurs recherches dans leur imagination ; ils se sont embusqués derrière la fable et la légende. Ce sont, disent-ils, les feux du ciel et de la terre conjurés, dans un ébranlement et les convulsions des mon-

1. Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, t. III, 1862.

tagnes elles-mêmes ébranlées, qui s'entr'ouvrent en gueules de flammes, et vomissent des laves brûlantes pour purifier le monde qu'infestaient jusque-là les fils du Grand Serpent. Une fois la terre purifiée de l'homme des bois et de la femme sauvage, des flancs du mont Anhie, s'élevèrent des chants d'amour célébrant les noces de la délicieuse Maitagarri et du beau Luzaïde. Ce furent les premiers époux enchanteurs, qui donnèrent le jour à la race basque. Ils échappent à l'histoire, naturellement. Ils restent dans la légende des poètes et, dit Horace : Le peintre et le poète ont droit de tout oser. *Pictoribus atque poetis, quidlibet audendi semper fuit æqua potestas*¹.

Ils nous le font bien voir.

D'autres sondeurs du passé, et, ce sont les plus sérieux, remontent à la recherche des origines basques jusqu'au berceau de l'humanité, au Paradis terrestre. Eh! pourquoi pas? Est-ce que Adam (Aitama) ne veut pas dire père et mère à la fois? N'était-il pas le père de sa femme, et par elle de l'humanité? Asia n'est-ce pas le commencé, la semence? Aeva Eve, n'est-ce pas le complément du mâle? Areba pour l'homme. Elle ne peut pas l'être pour sa sœur. C'est pourquoi la sœur est aizpa pour

1. Horace, *De Arte Poetica* ; ad Pisones.

sa sœur? Sem; n'est-ce pas fils? Nous n'en finirions pas en réunissant les noms qui étaient inscrits sur chaque être de l'Eden, et qui en indiquaient la nature. Il ne nous en reste que de vagues souvenirs, car le déluge a passé par là et a noyé, lavé à grandes eaux les nobles titres de nos origines. La Tour de Babel a achevé de les confondre ainsi que les langues primitives, à l'exception du basque peut-être qui échappe encore à la confusion des autres. Sortons vite de ces hypothèses, et de ces interprétations de mots dont les philologues possèdent la clef même, quand ils ne possèdent pas celle de notre langue.

Passons à des traditions plus positives; découvrons le basque en des temps moins nébuleux et suivons-le.

Le plus grand géographe et navigateur de l'antiquité, Scylax, 500 ans avant Jésus-Christ parcourut le monde ancien dans tous les sens, en étudiant les mœurs des peuples chez lesquels il passait. Il conclut de ses études et observations que les Ibères furent les premiers habitants de l'Europe¹.

Ce n'est donc pas l'Espagne qui fut leur pays d'origine. Ils en furent les premiers habitants, mais ils venaient d'ailleurs. Ils venaient d'Orient, de l'Asie.

1. Scylax, *Periple* Τῆς Εὐρώπης ἐστὶ πρώτοι Ἰβηρες Ἰβηρίαις ἔθνος.

D'après la tradition constante qui remonte aux premiers âges de leur existence, les basques s'affirment fils de Japhet par un de ses sept fils, Tubal. En souvenir de cet ancêtre dont le nom commençait par un T, ils prirent comme étendard ce signe aux quatre têtes appelé Lauburu : *lau*, quatre ; *buru*, têtes. Quand César Auguste, vainqueur, s'en empara, il le porta comme un trophée de victoire à Rome. Les Romains, peu au courant de la langue euscarienne, l'appelèrent Labarum. L'Étendard des ancêtres basques devint l'étendard chrétien, à cause de sa similitude avec la croix, lorsque celle-ci apparut à Constantin après sa victoire contre Maxence¹.

Des historiens, comme Minutius Félix, Tertul-Malvenda, le Codex Théodosien identifiaient le Labarum avec le nom que les romains donnaient aux basques Cantabres, ils l'appelaient Cantabrum et les porteurs de cet insigne Cantabrarii. C'est ainsi que furent nommés les cinquante jeunes basques, choisis par Auguste à Calahorra pour l'accompagner à Rome avec le fanion Cantabre. Il était composé d'une pique surmontée à sa partie supérieure d'une croix de bois de laquelle pendait un voile. Le Labarum basque était

1. Minutius Felix, Tertul. Malvenda, dans le *Code Theodosien*, cap. XIV, §3.

simple et sans ornement, mais celui de Constantin devenu celui des chrétiens était formé de la pique, et de la traverse en or, avec le monogramme du Christ, surmonté d'une couronne d'or et de pierres précieuses. Le voile qui en tombait, enrichi de broderies, portait l'image de l'Empereur. L'historien Josephe, en l'an 60 de notre ère, dans ses antiquités judaïques, place les sept fils de Tubal entre le Taurus, chaîne de montagne de l'Asie-Mineure qui sépare la Cilicie de la Cappadoce et le fleuve Tanaïs aujourd'hui le Don, qui se jette dans la mer d'Azof, en Russie Méridionale¹. Saint Jérôme, trois siècles après, confirme les affirmations de Josephe et pousse alors les Tobaliens descendants de Japhet et de Tubal, devenus des Ibères, jusqu'à Cadix, midi de l'Espagne².

Nous sommes déjà au quatrième siècle avant Jésus-Christ, et tant s'en faut que ce fût là leur première étape en Europe, comme le prétendent quelques historiens, à cause de leur ignorance de la langue basque, car cette langue est le jalon, ou plutôt comme une piste infaillible avec quelques faits de l'histoire, de la présence et du passage des basques dans presque tous

1. Minutius Felix, Tertul. Malvenda, dan les *Code Theodosien*, cap. XXII.

2. De antiquitate Judæorum.

les points de l'Europe. Tout nom basque porte avec soi une signification, un sens psychologique topographique, descriptif, des personnes, des choses, et des lieux. C'est pourquoi un basque reconnaîtra immédiatement entre mille mots celui qui lui appartient. Un étranger, un erdera, comme on dit dans le pays, n'y verra rien. Nous avons vu que le Géographe navigateur du temps de Darius I^{er}, Scylax, 500 ans avant Jésus-Christ, voyait des Ibères dans le Nord et les autres parties de l'Europe. Της Σύρουπης εἰσι πρῶτοι Ἰσθες. Notez cette expression, Ibères. Scylax, 500 ans avant notre ère, des siècles avant qu'ils ne fussent venus en Espagne, appelle les basques Ibères. Ce n'est donc pas du nom du fleuve Ebre qu'ils ne connaissent pas, qu'ils n'avaient pas encore vu qu'ils prirent le leur. C'est au contraire eux qui lui donnèrent le nom que leur avait mérité leur caractère chercheur de nouveaux pays à explorer. L'Ébre ne porte son nom que depuis l'occupation de la péninsule par les Ibères. Donc Justin, Trogue-Pompée, Saint Jérôme¹ et Isidore de Séville se sont trompés en affirmant le contraire².

Tacite, qui avait dû puiser encore à plus haute source,

1. Cap. 27 d'Ezech.

2. Isidore de Séville, livre II des *Étymologies*.

confirme la thèse de Scylax, car au Livre VI des *Annales*, il écrit : les Ibères, dans une guerre contre les Sarmates unis aux Albaniens cherchèrent à envelopper l'ennemi. Albani Ibérique *pensere detrudere ancipitem pugnam*¹.

Puis il ajoute : les Ibères connaissant mieux le pays dont ils étaient, prirent avantage sur l'ennemi. *Peritia locorum ab Iberis melius pugnatum*. Donc, à cette époque, 465 avant Jésus-Christ, les Ibères étaient dans la Baltique au Nord de la mer Noire, et ils combattaient les Sarmates².

Ailleurs, au même livre, mais au chapitre 32, Tacite trouve les Ibères en Géorgie, dans le Caucase où régnait la plus belle race du monde. Il leur donne pour chef Ariarate, beau-frère de Mithridate, qui combattit Artaban et les Arméniens, *Recuperandoe que Armenioe Iberum Mithridatem deligit*. Et devint roi de Cappadoce³.

Ariarate est un nom basque que j'ai retrouvé plusieurs fois dans nos provinces et surtout dans la vallée de Bastan.

Tacite confirme encore la thèse de Scylax et nous découvre aussi les Ibères, dans la Baltique, sur la mer

1. Tacite, *les Annales*, livre VI.

2. Tacite, *les Annales*, livre VI.

3. Tacite, *les Annales*, livre VI, 32.

Noire et, à la fois, dans le Caucase en lutte avec les Arméniens, sous les ordres d'Ariarate. Comme Scylax il y signale cette race antique qui disait à un Montmorency tout fier de dater de mille ans : — Et nous, nous ne datons plus.

CHAPITRE II

LA LANGUE BASQUE CLEF DE L'ORIGINE ET DE L'ÉMIGRATION DES IBÈRES. SA BEAUTÉ.

Partout où elle passait elle laissait la trace de l'euskara, de sa mystérieuse et belle langue. Les routes, les bois, les montagnes, les fleuves, les pays qu'elle traversait en portent l'empreinte indélébile, le nom, le trait basque caractéristique de leur nature et de leur situation. Il faut être un basque doublé d'un savant pour les découvrir et les reconnaître, car il faut savoir à fond la langue basque, non seulement celle d'aujourd'hui, mais celle d'autrefois dont beaucoup de mots ont disparu, non seulement un dialecte, mais tous les dialectes. Le savant Humboldt¹, en a découvert un

1. Cité par Michelet, *Histoire de France*, tome I^{er}, chapitre I^{er}, et G. Humbolt, *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne*. Traduit par Marrast. Paris, 1866, chez Franck.

grand nombre, et a suivi ainsi, étape en étape, les diverses et progressives invasions de l'Europe par les basques, Il les trouve à un moment donné partout, Nous en signalons quelques-uns, comme le mot *Iria*, qui veut dire ville et *arno* qui veut dire vin, en Italie. *Uria* et *Urion* pluie et bonne pluie en Apulie (La Pouille).

Le fleuve Astura, caractère fécond près d'Antium. Ausa, cendre poussière ; en Istrie, Arsa ours, en Boeturi, Aguron, Murgantia, Mugan tia, bon salut, changement, en Sicile. Ce sont les points de repère de la route qu'ils suivirent pour aller en Corse et en Sardaigne, où les trouve Pausanias, fondant la ville de Nora en route pour Cadix. Nous pourrions poursuivre les étapes de leur marche et de leur établissement du Nord, du centre et du midi, du Caucase à la Baltique ; de la Turquie au nord de l'Italie, et à l'Aquitaine ; de l'Aquitaine à la Gaule Narbonnaise et aux Pyrénées ; de pays nouveaux, en pays nouveaux, *Iri*, pays ; *berri*, nouveau. De là Iribériens, Ibères, nom qui leur est resté dans l'histoire au lieu de celui d'Euskaldunacs dont ils se désignent entre eux. Marcheurs infatigables, ils vont toujours vers l'Ouest, toujours vers l'Ouest à la recherche de régions toujours plus riches et plus belles et, comme ils avaient l'âme poétique, et communiaient sans cesse aux beautés de la nature, ils s'en enivraient et

les chantaient à qui mieux-mieux. De là, le nom de Cantabériens, Cantabres qui vint s'ajouter à leur nom, car tout basque est né bertzolaris, c'est-à-dire poète. Enfin l'océan et la Méditerranée, les arrêterent. Ce fut la fin de leur exode, encore les franchirent-ils pour aller découvrir l'Amérique, bien avant Christophe Colomb.

Nous pourrions les suivre ainsi à la trace des noms basques, qu'ils ont semés dans leurs différents parcours, mots composés, qui, à l'analyse, révèlent la topographie, le caractère, la nature des lieux qu'ils traversaient. C'est ainsi que *Irun* est bonne ville ; *iri* ville ; *one*, bonne ; *iridor*, ville sèche, aride ; *irigora*, ville haute ; *iriberri*, ville neuve ; *irumberri*, *iri on berri*, ville bonne et nouvelle ; *irerdi iri erdi*, moitié de ville ; *iriurci*, ville d'eau ; *urgi*, source ; *urgel*, affluent d'eau ; *ur*, eau ; *hel*, arrivée ; *urso*, marais-terrain imprégné d'eau ; *urbieta*, endroit arrosé par deux eaux ; *ur*, eau ; *bi*, deux ; *iruro*, lieu plein d'eau ; *urbiaca*, lieu où coulent deux eaux ; *ur*, eau ; *bi*, deux ; *aca*, allant ; *biturri*, deux fontaines ; *bi*, deux ; *iturri*, fontaines ; lieu de deux sources ; *turriaga* ou *iturriaga*, lieu plein de sources ; *ur daitz*, *ur*, eau ; *aitz*, rocher, couvert d'eaux et de rochers ; de *ur*, eau et *aitz*, rocher ; *aitzerri*, pays rocailleux ; *aizturi*, pays de sources et de pierres ; *aitz*, pierre ; *uri*, source ; *urdazubi*, des eaux et des ponts ;

ur, eau, *zubi*, pont ; *aiztegui*, *aizteguieta*, ville sur les rochers ; *mendicola*, *mendiculeia*, habitation sur la montagne (en Tarraconaise) ; *baleare*, *abaleari*, frondeur, habile à manier la fronde ; *abala*, fronde ; *abalari*, frondeur. Pays de frondeurs que Tite-Live désignait ainsi *baleares a teli missu appellati*¹. Ciboure pour *zubi buru*, tête de pont.

Azcoitia et *azpeitia*, haut et bas de la montagne ; *zagardi*, verger ; *irissari*, tenant à la ville (faubourg) ; *iharassarri*, contre le moulin.

Oyarzum, lieu de l'écho ; *de Oyu*, voix ; *arzum*, prise ou pays boisé ; *ondarrabia*, deux tronçons de terre, deux restes ; *ondarra*, morceau ; *bia*, deux ; *ohrizun*, *de Ohri*, ajoncs ; *zun* *abondance*, endroit rempli d'ajoncs nains.

Zumalakarregui, trop de Bourdaines ; *beskoitze* *briscous*, les eaux basses ; *agorreka*, buisson desséché ; *de Agor* ou *egor erreka*, *zugarramurdi*, des eaux parmi les ormes ; *zabaldura*, grande étendue ; *urikoechea*, maison en ville² ;

Combien d'autres mots à désinences et à résonances

1. Mémoire présenté par le chanoine Inchauspé au congrès de Pau, *Le peuple basque, sa langue, son origine, ses traditions, ses caractères anthropologiques*. Pau, Vignancour, 1891.

2. De Vinson dans *Gure Herria*, 1^{re} année, août 8.

basques dont, au cours des âges, nous avons perdu le sens à cause des objets qu'ils désignaient et qui n'existent plus.

Les basques ont répandu les mots caractéristiques de l'Euscara non seulement dans tous les pays, mais encore dans toutes les langues, comme pour montrer qu'elle en est la mère, et qu'elle les a précédées dans l'expression de la pensée humaine. Partout ils ont signé leurs feuilles de présence, leur caractère, leur activité, leur besoin d'expansion, Ils ont chanté leur âme, leurs dons de vie, leurs inclinations et leurs joies, sans se donner la peine d'écrire. Leur histoire et leurs chants sont dans leur cerveau ; ils en déroulent les papyrus et les feuillets, au gré des souvenirs ataviques, qui leur en reviennent à la vue des beautés et des spectacles divers de la nature. Ce n'est pas dans les livres qu'ils veulent se survivre, mais dans la mémoire des hommes. Ils jettent des accents plus ou moins sonores, des cris, des mots à sens profond, en cheminant dans les vallées, en grimpant sur les montagnes, en navigant sur les mers calmes, en domptant leurs flots en courroux. Ils s'en exaltent, ils s'en pénètrent, ils s'en enivrent. C'est pourquoi, sans littérature écrite, ils ont laissé des marques, sensibles, impérissables de leur passage et de leur présence dans le

monde ancien. L'impression en a été si profonde que leur âme est restée comme incrustée dans l'âme des autres peuples. Alors, que peut dire leur histoire? elle est mêlée, enchevêtrée dans l'histoire des autres peuples. Les basques conservent néanmoins leur personnalité propre et dominante, comme le Rhône rapide conserve la sienne en traversant le lac de Genève, sans se mêler à ses eaux endormies et sans s'identifier avec elles. Il ne prend pas de leur calme, de leur sommeil, il va toujours pressé par les flots de sa source, tombés de trop haut pour s'arrêter en chemin.

La littérature basque c'est sa langue, et, elle en vaut bien d'autres, car c'est le chant populaire de l'âme antique et primitive, l'expression naturelle des vieux Cantabres, qui se souviennent des splendeurs de l'Eden. On dirait qu'ils en ont gardé l'impression profonde et atavique transmise d'âge en âge, et qu'ils errent partout à sa recherche, sans se lasser jamais. Cela expliquerait-il peut-être leur exode perpétuel vers une terre inconnue ou perdue. Plus que le reste de l'humanité, ils sont frappés de la nostalgie de retour, vers le paradis qui hante leurs rêves.

La littérature basque est dans ses mots, et dans le roi de ses mots, son verbe admirable et qui remplit toute sa langue. C'est la langue du verbe par excellence.

Il se parle plus, et mieux, qu'il ne s'écrit. C'est une particularité unique de l'Euscara. Il n'a sa grande vitalité d'expression que sur les lèvres. Il la perd sous la plume et sur le papier. Écoutez ce prêtre, ce missionnaire, ce religieux qui parle du haut de la chaire de vérité. Il a des accents qu'aucune autre langue ne connaît. Il atteint des hauteurs et des mouvements d'éloquence qui lui échappent quand il parle en français. Tour à tour simple, pénétrant, doux, persuasif, il prend de l'éclat, du tonnerre dans l'âme et sur les lèvres, et le jette sur son auditoire ému et consterné. Il martelle des mots qui portent, il les enfonce comme à coups redoublés dans l'âme qu'il retourne et, dans le cerveau qu'il subjugue. C'est un Moïse sur l'Horeb, c'est Isaïe, c'est David, c'est Jésus sur la montagne. C'est Dieu. On sent le verbe, dans son verbe. Après ce discours vivant où la parole humaine prend toutes ses formes, sa souplesse, son énergie, sa force et son souffle divin, lisez les plus belles pages du plus beau livre écrit en basque, sur le délai de la conversion : « Guerocho Guero, d'Axular », comme c'est terne, froid, heurté, de difficile lecture parfois, et trop souvent peu intelligible pour les masses populaires. Non, le basque ne supporte pas l'écriture ; il s'y trouve trop à l'étroit, gêné, étriqué. Il faut à l'aile de sa pensée, l'aile libre

de son verbe qui éclate à travers ses lèvres et s'épanche comme un ruisseau qui murmure, ou comme un torrent qui déborde. C'est assurément là une des marques de sa priorité, et de sa suprématie. Une telle langue n'a pas besoin de littérature pour se conserver. Eh! nous le voyons bien! La littérature sert au perfectionnement d'une langue, à sa formation classique. Le basque nous arrive tout parfait dès son origine, les philosophes recherchent cette perfection originelle, et ne la retrouvent que dans l'âme populaire. Dès lors à quoi sert la littérature, si ce n'est à la réduire et à la déformer. Toutes les autres langues ne sont bien parlées que par les lettrés, les esprits qui en ont cultivé les formes classiques et grammaticales. Le basque n'est bien parlé que par le peuple qui ignore les autres langues, et, qui n'en a pas eu l'esprit contaminé, déformé. Les écrivains des autres langues, qui apprennent le basque dans les livres, ont de la peine à devenir de vrais basques en l'écrivant, ils pensent plutôt en la langue qu'ils ont apprise en naissant, dont ils ont subi la culture, et dont la littérature les a pénétrés jusqu'aux moëllles. Comment penser en basque librement, dans ces conditions. Ils ne s'appartiennent plus. Ils ont beaucoup de peine à se déprendre, à s'affranchir des expressions habituelles de leur pensée. Un grand écrivain français

ou anglais, etc., ne saurait être un bon écrivain basque. Il n'en a pas l'âme populaire. Chez nous, la langue s'apprend à l'école du peuple.

Allez, à une de ces réunions de village, en plein air, un jour de fête, après la partie de pelote. Voici le bertzolaris, un paysan ou un marin, un pêcheur, un artisan. Il médite devant son verre en regardant la montagne, puis, tout d'un coup, comme inspiré, le verbe de son âme jaillit de ses lèvres avec le chant, le son qui lui correspond. Sans étude, sans recherche, il compose des vers que vous auriez de la peine à concevoir et à écrire. Le chant lui indique la cadence, le rythme et la mesure. Vous l'écoutez dans un étonnement ravi. Vous vous demanderez comment, d'un homme sans culture, il peut sortir une langue si spirituelle, si élevée, si parfaite. Où donc a-t-il appris la poésie, son art, ses mots choisis, qui s'ajustent et se complètent à la mesure. Les vieux basques vous diront, c'est que l'Euscara nous a été donné par Dieu. C'est la langue que parlait et chantait Adam et qui fit jaillir de son cœur l'hymne de la reconnaissance, quand il lui présenta, dans sa beauté première, la femme qu'il avait tirée de lui, pendant qu'il sommeillait. C'est assurément là une langue primitive ; toute l'antiquité l'affirme. Mais jamais la science ne pourra établir

qu'elle est la première ; celle du paradis terrestre. Elle en tient, bien sûr, mais comment le prouver ? Il est certain : cette langue est la première que l'homme parle dans sa perfection sans avoir besoin d'étudier, qu'il porte pour ainsi dire avec soi. Or, c'est le cas de la langue basque. C'est une langue nature. Avec le verbe on la possède toute ; elle semble être écrite dans le cœur et que l'homme n'a qu'à l'ouvrir pour que ses lèvres en surabondent et débordent en paroles de toute nature et en chants et prières. L'École française, représentée par de Maistre, Bonald, Lamennais et Gioberti, faisaient du premier langage de l'homme une œuvre divine. Dans ces conditions plus de formation et de tâtonnements ; la langue primitive a dû être inspirée à l'homme dans sa perfection. Son origine se confond avec la création. Nous sommes dans un inconnu dont la foi seule tient la solution et la clef. Le verbe basque dit avec raison : M. le conseiller de Lagrèze se prête avec une aisance admirable à trente-six mille modifications. Phénomène unique de linguistique, l'Euscara, dit le savant chanoine Inchauspé, auteur du travail le plus considérable sur le verbe basque, n'a qu'une seule conjugaison, ou, pour parler plus exactement, il en a deux, l'une pour la voix intransitive et pour exprimer le verbe être, l'autre pour la

voix transitive et pour exprimer le verbe avoir. Tous les mots appelés verbes par analogie ne sont en basque que des substantifs et adjectifs verbaux, se déclinant comme tous les autres substantifs ou adjectifs, à l'indéfini, au défini, au singulier et au pluriel. Ils ne peuvent revêtir le caractère verbal qu'ils ont dans les autres langues qu'en s'unissant aux formes de la conjugaison unique : du verbe être, pour exprimer l'état du sujet, ou une action reçue ou réfléchie ; du verbe avoir, pour exprimer une action exercée sur une personne ou une chose autre que le sujet ¹.

D'ailleurs, tous les substantifs ou adjectifs, de quelque nature qu'ils soient, peuvent se conjuguer en basque en s'unissant aux verbes être ou avoir ; et aussi toutes les formes positives du verbe peuvent se décliner. Ainsi *guizon*, homme ; *harri*, pierre ; *hour*, eau ; *on*, bon, etc..., peuvent prendre la forme verbale et se conjuguer ; on dit : *guizontzen da*, il devient homme ; *guizontu da*, il est devenu homme ; *harritu da*, il s'est pétrifié, effrayé ; *hourtzen da*, il se fond ; *ontu da*, il est devenu bon, etc... Il est rentré chez lui ; *etcheratu da*, il s'est enmaisonné.

1. Le *Verbe basque*, par l'abbé Inchauspé. Ouvrage de 400 pages publié par le prince Louis-Lucien Bonaparte, tiré à 500 exemplaires seulement.

Le verbe basque possède des modes inconnus aux autres langues ; aucune n'indique les temps avec autant de précision. Il exprime dans ses flexions le sujet, le régime direct et le régime indirect ; le pluriel et le singulier ; il a une désinence indéfinie, et une désinence familière et respectueuse pour exprimer la qualité de la personne à qui l'on parle¹.

Ainsi on dit : *emaiten dut*, je donne ou je le donne ; *dut*, je l'ai ; *emaiten*, en don ou en donation ; *emaiten* est le cas incisif de *emaiten*, *don*, à l'indéfini. Pour rendre : Je les donne, on dit : *emaiten ditut* ; je le lui donne, *deiot* ou *dio* ; je les lui donne, *deitzot* ; je le leur donne, *deiet*, je les leur donne, *deitzet* ; je te le donne, *deiat* ou *dauat*, à toi homme, et *deinat*, à toi femme ; je te les donne, *deitzat*, *deizanat*, — et *deizut*, *deitzut*, en s'adressant à quelqu'un qu'on respecte, tu me le donnes, *deitak* ; tu le lui donnes ; *deiok*, tu me les donnes ; *deiztak*, tu les lui donnes ; *deitzok*, *deit zon*, à une femme ; *deitzozu*, respectueux, etc...²

Et toutes ces modifications se font d'après une loi si simple, si régulière et si uniforme que les enfants,

1. *Le Peuple basque, sa langue, son origine, etc.*, par le chanoine Inchauspé, p. 17.

2. *Le Peuple basque, sa langue, son origine, etc.*, par le chanoine Inchauspé, p. 18.

dès l'âge de sept à huit ans, les expriment de la manière la plus correcte, s'ils n'ont appris que le basque¹.

Avec une richesse de langue pareille il n'est pas étonnant que les autres peuples qui l'ont connue y aient puisé à merci, à commencer par les plus apparentés d'origine et d'expression comme les Aryens, les Touraniens, les Sémites. Le sanscrit appelle le père comme le basque, aita ou ata ; la lumière arghia ; le feu sua ; la prune arhan ; arani ; l'usé tchar ou djar ; moitié, erdi. Le zend dit beso, besu pour le bras : haran, pour la montagne ; zar, zahar, pour le vieux, ba bai pour oui. Le Suomi dit ema, le basque ama pour la mère. Ema veut dire proprement la femelle en basque. Le Samoyède appelle le soleil comme le basque ; la vérité eguia ; ekhia, le soleil ou iguzkia : le feu, sou ; la prairie, sorho, soror ; le blanc, zuri, syr. Le Japonais appelle le maître noushi ; le basque nausi. Le Cophite dit comme le basque, berri pour neuf ou nouveau. Mai, maite, pour aimer ; imé, émé pour femelle. L'hébreu comme le basque dit *ni* pour moi². On pourrait multiplier ces rapprochements entre toutes les langues et le basque. Le grec et le latin à la suite,

1. *Le Peuple basque, sa langue, son origine, etc.*, par le chanoine Inchauspé, p. 18.

2. *Le Basque, sa langue, etc.*, p. 2.

lui ont emprunté beaucoup de mots racines qui ont servi à composer, *scutum*, le bouclier ; *escudum*, qui a grande main, *scriptum*, *scribere* ; *sculptum*, *sculper*. La racine *scu* qui vient d'*escu*, main en basque, qui ne signifie rien en latin, a servi à exprimer toute extension et toute activité de la main, dans la langue latine, et en français. Cette langue de pénétration des autres langues est essentiellement philosophique, car ses mots ne désignent pas seulement les choses mais les décrivent et les définissent en monosyllabes. Ainsi on est frappé du mot *arguimendua*, *argui*, lumière ; *mendua* de l'esprit, qui porte sens. D'aucuns en ont tiré le mot, argument français.

Il faudrait plusieurs volumes pour donner tous les mots empruntés au basque dans les langues anciennes ; et de ceux établissant sa primauté, sa nature descriptive, philologique et psychologique.

CHAPITRE III

LES BASQUES, LEUR EXPANSION EN EUROPE, LEUR STABILISATION EN ESPAGNE, LEUR REFOULEMENT VERS LES PYRÉNÉES.

Pour le moment, je reviens à leur antiquité et à leur expansion historique dans le monde pour arriver à leur stabilisation, à leur établissement définitif en Espagne, avec une constitution admirable, une formation sociale, une civilisation propre qu'ils se sont donnée, des mœurs et coutumes familiales et patriarcales dont aucun autre peuple n'a donné l'exemple. Nous avons vu que les historiens les plus anciens, comme Scylax et Tacite les trouvaient à la fois dans la Baltique et dans le Caucase un demi-siècle avant Jésus-Christ, d'autres dans l'Arménie, sur la mer d'Azof, dans l'Inde. Ils sont partout. Ibères, Ibériens, Iribériens. A peu près à la même époque,

Hérodote les trouve en Ibérie¹. Hécatee de Milet mentionne en Espagne, toujours à la même date, une race d'Ibères, une ville des Ibères, *εθνος Ιβήρων πόλις Ιβήρων*.² Denys l'Africain à son tour, parlant des populations de l'Espagne quatre siècles avant notre ère, les appelle les races magnanimes des Ibères. *Iberorum magnanimoe gentes*³, et toujours ignorant de la langue des basques et de leur coutume de donner des noms aux pays où ils passaient et s'établissaient il ajoute : « à laquelle l'Ebre donna son nom » tandis que c'est le contraire ; c'est eux qui lui donnèrent le leur ; comme ils avaient donné son nom à la petite rivière qui arrose Saint-Sébastien ; Urumea, petit de l'eau, et Bidassoa, les deux font un tout. Il y a bien d'autres fleuves en Espagne. Pourquoi l'Ebre plutôt que le Tage qui est plus important. Les Ibères qui étaient dans la Baltique et le Caucase n'y ont pas trouvé l'Ebre pour en prendre le nom. Dès leur arrivée sur les rives de l'Ebre, ils lui avaient donné un nom propre à leur langue : Saldua ; le vendu, parce qu'on en vendait les eaux aussi cher que le vin. Eux ont gardé le surnom qui souvent chez les basques remplace le nom patro-

1. Lib. I, c. 163.

2. *Fragments des Histoires grecques*, tome I, Didot.

3. *De situ orbis*, par Denys l'Africain.

nymique. Ils étaient connus comme des chercheurs de pays nouveaux, des migrants acharnés. Les historiens leur en ont donné le nom.

Refoulés par les Barbares du Nord ils tombèrent dans la mêlée des peuples de la Novempopulanie, dont le nombre dépassait de beaucoup celui que Philippon a découvert depuis. C'est à ne pas s'y reconnaître. Impossible de les rattacher à une souche quelconque, de dire d'où ils sont venus, ce qu'ils sont et d'en dresser le moindre dénombrement. On dirait vraiment qu'ils sont sortis de terre, comme ces plantes exotiques et inconnues que des oiseaux migrants auraient semées.

L'histoire est impuissante à donner leur origine. Des noms, des noms, rien que des noms, et peu de faits qui les signalent à l'attention des mémoires du temps. Il n'en va pas ainsi des basques qu'on les appelle Vascons, Ibères, Euskariens, Cantabres, ils remplissent les annales de l'histoire, depuis celles de Tacite et de Tite-Live de leur bravoure, de leur indépendance, de leur caractère propre et fier qu'aucune civilisation ne parvint à réduire et assimiler¹. Leur langue les signale partout et ne permet à aucune autre

1. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*.

langue la pénétration et l'influence des mœurs et coutumes qui troubleraient les leurs. Ils n'ont rien des Gaulois, des Phéniciens, des Carthaginois et des Celtes dont ils ont subi la domination¹. On les a seulement parfois assimilés à ces derniers, en les appelant Celtes — Ibères ; mais eux sont restés Ibères maîtres de l'Espagne². Toutes les hordes et toutes les classes de la Barbarie ont passé, mais les Ibères seuls ont surnagé et ont survécu à leur passage, à leur domination, à leurs désastres, et ne se sont jamais laissés absorber³. Rien de plus difficile du reste que de faire sien un peuple qu'on ne comprend pas.

Ils occupaient la Péninsule, lorsque les Romains l'envahirent. A ce moment-là, ils furent la terreur de Scipion. Un peuple qui résistait aux légions de l'empire, cela ne s'était jamais vu. Rome en fut consternée.

1. Le Basque Martial :

*Nos celtis genitos et ex Iberis
Nostræ nomina duriora terræ
Grato non pudeat referre versu.*

Il pouvait le dire.

2. Le poète Prudence est fier de se dire Vascon Ibère : *Nos Vasco Iberus dividit remotos Alpibus.*

3. Et Lucain dans la *Pharsale*, livre VI : *Celta miscentes nomen Iberis.*

Ses oracles en chancelèrent, et se mirent à prédire les plus effroyables catastrophes. Tous les crieurs de la plume et de la voix mirent en émoi les échos de l'Empire. César a beau faire des avances, et en venir à composition ; ses avances sont repoussées, et ses compositions aussi. Rien à faire. Résister à César c'était la dernière audace, la plus sanglante injure, le défi le plus insolent qu'un peuple put se permettre à l'égard de Rome. Comment ces hommes de rien, qui sans casque, tête nue, poitrine au vent, sans bouclier, bravent-ils nos flèches et nos projectiles ? Ils ne redoutent ni la chaleur, ni le froid, ni la glace, ni la neige. Ils s'avancent sans boire, sans manger, au devant de nos légions, armés seulement de bâton ou d'une courte épée à deux tranchants qu'ils manient avec une telle sûreté que chacun des coups donne la mort. Ce sont donc des dieux. Ils sont d'une nature supérieure à la nôtre et partant invincibles, s'écrient tous les auteurs grecs et romains. Horace en tremble à Tibur. Ces rêves d'effroi le hantent. Engagé dans la carrière des armes, dès la première bataille il fuit éperdu, et abandonne son manteau accroché aux ronces du chemin, se croyant déjà saisi par la main du farouche Cantabre, qui le veut mettre en quartiers. Il ne se retourne qu'une fois hors d'atteinte, et confus de voir que son manteau flottait encore aux



branches innocentes qui l'avaient retenu, et qui témoignaient de son courage.

Rome, énervée de tant d'audace dans la résistance, sentant déjà une invasion prochaine de ces nouveaux barbares, que les dieux semblaient armer contre elle, exigea de César un acte énergique et libérateur de ses angoisses. Celui-ci leva de nouvelles légions, qu'il grossit de l'apport d'autres troupes des pays soumis qu'il traversait. A l'approche de ces légions, les Cantabres poussèrent, de montagne à montagne, leur cri d'appel. Ce fut sans doute cet irrintzina, qu'eux seuls possèdent et pratiquent, et qui éveille les échos des vallées ombreuses, en ondes successives et montantes, d'une seule haleine. La terreur disloquait les troupes qui s'avançaient en bataille. La rencontre fut terrible sur les plaines de l'Aquitaine. Crassus, lieutenant de César, se vanta d'y avoir couché cinquante mille Cantabres, mais il se garda bien de dire le nombre des siens qu'il y avait laissés plus qu'en double, comme prix de sa victoire. Le courageux Horace, à cette nouvelle, s'écrie : *Te Cantaber non ante domabilis, Miratur*¹. Le Cantabre, jusque-là indomptable à ta vue, ô César, demeure stupéfait. Oui, mais il ne se rendit pas. Il regagna ses

1. Horace, Liber IV-XIV, *Ad Augustum*.

montagnes, et de là poussa l'Irrintzina du défi. Le temps de réparer ses forces, et de combler ses vides sacrés, Lucain, dans sa Pharsale, lui rappelle et lui reproche l'emploi de ses forces, de son énergie et de son endurance redoutables. Tes ancêtres, lui dit-il, furent l'horreur et l'épouvante du genre humain.

Oui, d'autant plus que plusieurs d'entre eux, dit le biscayen¹ Martial, traînés à Rome en captivité, avaient eu l'humiliation de servir au triomphe de César et à l'amusement du Sénat et du peuple romain qui, pour être policés et raffinés, n'étaient pas moins barbares que les plus farouches barbares dont le sang bouillant, généreux, enivrait leurs voluptés cruelles et sadiques. C'est au Colisée (il fallut donner cette satisfaction aux poltrons efféminés des équestres et des poètes de l'Empire), que les Cantabres, qui avaient mis en péril leurs aigles, firent connaître l'arme redoutable, le sabre court à deux tranchants et qu'ils en montrèrent le maniement décisif et triomphant. Ni gladiateur, ni bête féroce, ne purent approcher d'eux ni entamer la lutte sans y succomber incontinent. Ils forcèrent, par leur adresse et leur énergie, l'admiration et les acclamations de toutes les tribunes encore

1. *Loco citato*, p. 17.

qu'elles eussent tremblé à leur aspect, quand elles les virent refuser même le salut aux aigles, et à l'empereur, au passage de leur cortège devant le podium. Ce furent des cris de colères et de haine d'abord, mais dans ces cris de haine et dans les acclamations qui suivirent, il y avait l'explosion d'une immense peur concentrée, dont le flot s'apaisait dans la joie trépidante du danger disparu.

Cependant, César, qui n'était pas seulement un grand capitaine, mais encore un observateur sagace, un diplomate habile, et un législateur avisé, vit tout le parti qu'il pourrait tirer d'un peuple d'une si haute valeur. Il tourna toute sa politique à se le rendre favorable, à nouer des relations d'abord, puis à traiter avec lui de puissance à puissance, afin d'arriver à une alliance de secours et de défense mutuels. De là, au lieu de les absorber dans l'empire, il leur donna leur autonomie, favorisa leur établissement, de l'Aquitaine aux rives de l'Ebre, et leur permit de se constituer une vie propre et indépendante, suivant les lois, coutumes, et mœurs qu'ils pratiquaient déjà, et celles qu'ils voudraient leur joindre encore, au cours des nécessités des temps, et des alliances futures. Ce fut le commencement de cette ère de liberté qui devait encore redoubler leurs aspirations, et augmenter la fierté de leur

nature¹. Les Cantabres, demeurés indomptés même après la défaite des plaines de l'Aquitaine, comprirent que s'allier à plus puissant que soi ce n'était pas s'amoindrir, mais devenir plus grand, ce n'était pas déchoir mais s'élever, devenir plus fort.

Ils s'unirent à Rome. Désormais, la fortune de César était en leur main, ils en augmentaient les chances ou les diminuaient au gré de leurs secours et de leur force. C'est ainsi qu'ils tinrent l'équilibre pendant les luttes civiles entre César et Pompée ; tantôt favorisant le premier, qui récoltait ainsi les fruits heureux de son alliance, tantôt aidant Pompée à la Pharsale, afin que l'empire ne fût pas déchiré et leurs pactes rompus. Suivant qu'ils jetaient leur épée à deux tranchants d'un côté ou de l'autre, les partis s'abaissaient ou s'élevaient selon son poids dans la balance. Les Cantabres, une fois alliés à Rome, ne voulaient pas en voir diminuer la puissance en des divisions intestines. Ils avaient des deux côtés une politique commune toujours tendue et en garde, vers ce mouvement des peuples qui s'agitaient en convoitise au Nord et au

1. D. Manuel Hirigoyen y Eondriz : *Noticias Historicas del Noble Valle de Baztan*, cap. I y II, pues la dominacion romana dejo huellas marcadisimas en la constitucion de la familia como en el derecho de vecindad.

Midi. D'un côté et d'autre ils en pressentaient les invasions prochaines provoquées par l'orgueil et la puissance du grand empire.

C'est grâce à leur alliance que Rome et les Cantabres purent les prévenir. Ils arrêterent d'abord les Vandales, les Sarmates, les Alains, puis les Wisigoths, les Francs et les Maures. Pendant trois siècles ce fut une levée successive de tous les peuples qui se succédaient aussi vers le sud-ouest. Et lorsque Clovis, après la bataille de Vouillé, envahit l'Aquitaine, les Basques, Cantabres, Vascons, Ibères, descendirent de leurs montagnes en poussant des Irrintzina formidables, envahirent la Gaule méridionale et s'en emparèrent. Ils lui donnèrent leur nom de Vasconie (Gascogne) pour la distinguer de l'Ibérie, de la Cantabrie. De siècle en siècle, poètes et historiens célébrèrent leur valeur à la suite les uns des autres, sans discontinuer, depuis Pline le Jeune jusqu'à Juvenal et Florus, saint Jérôme et saint Martin de Tours.

C'est que pendant tout ce temps, à la faveur de leur alliance, ils s'étaient organisés en provinces autonomes, s'étaient créés des coutumes, des traditions, et des lois qui les rendaient inexpugnables. Deux barrières infranchissables en défendaient la vie, l'intégrité et le sage fonctionnement : leurs montagnes et leur langue, deux

remparts aussi inaccessibles l'une que l'autre et qui défendaient leur vie sociale, leur pays et leurs mœurs contre toute invasion et toute contamination étrangère. Ah! c'est que si Vespasien leur avait conféré les droits du Latium¹ dont ils furent des premiers habitants, Caracalla empereur d'Orient leur donna ceux de bourgeoisie et Justinien les combla de faveurs et de ses lumières de jurisconsulte.

A l'époque où nous sommes, les basques, Vascons, Ibères, Navarrais ont plus de huit cents ans de luttes, d'expansion, de défense. Levés par Annibal et ses Cartaginois, entraînés par les Phéniciens qui les avaient séduits en leur faisant connaître les arts, l'industrie du bronze et de sa fabrication, les avaient initiés au commerce maritime. Harcelés de toutes parts, ils étaient remontés du midi de l'Espagne vers le Nord, s'alliant avec les Celtes au point d'être confondus avec eux, et d'être appelés par les historiens, Celtes Ibères. Ils gardèrent cependant leur indépendance, tout en assouplissant leur caractère aux besoins de leur formation, de leur initiation aux connaissances nouvelles,

1. Latium, en Italie centrale, sur les rives de la mer Tyrrhénienne, entre la Campanie et d'Etrurie. Des historiens parlent d'une langue mystérieuse qui se parlait dans cette région.

grâce à la porte toujours ouverte que leur ménageait la clef mystérieuse de leur langue.

Ils s'étaient prêtés toujours aux plus forts en combattant avec eux les trois cents petits peuples qui sillonnaient l'Espagne, y passaient et repassaient en coulées de masses incertaines. Les siècles de combat leur avaient fait une âme guerrière et farouche, aussi irréductible dans la défense que prompte à l'agression. C'est ainsi que les légions romaines les connurent et les éprouvèrent, mûris par l'expérience, endurcis, aguerris à la marche et à l'assaut des montagnes par toutes les intempéries. Il était temps qu'ils s'en fissent aussi des alliés. Mais vient l'infiltration des barbares, qui, comme une lave brûlante sortie de terre, ravagea l'empire le plus vaste de l'univers et le balaya de toutes ses possessions libérées. Les Ibères se replièrent sur leurs montagnes pour laisser passer l'ouragan dévastateur. L'Europe occidentale, tout d'un coup affranchie de la domination romaine, qui était une domination d'ordre et de prospérité, se trouva livrée à elle-même, dans des vastes contrées ruinées et désertes. sans aucune prévoyance qui en ménageât la transition, Cette situation nouvelle, en complet désarroi, aiguïsa les convoitises des peuples jusque-là contenues par la puissante organisation de l'Empire et l'on vit les

Alains, successivement, les Vandales, les Hérules, les Suèves de Germanie, les Huns sauvages de l'Asie, les Getules d'Afrique, les Wisigoths et vingt autres peuples bouleverser l'Europe. Malgré tous ces troubles et ces commotions incessantes, la foi chrétienne s'étendit comme un fleuve d'amour et de paix, qui s'infiltrait parmi tous ces peuples farouches par les minces et tournantes rigoles de sang, de sacrifices, de dévouement et de foi qui fécondaient la terre encore fumante de ruines et d'incendies. Il fallut une action ainsi soutenue aux premiers apôtres, aux Vincent de Dax, aux saint Sernin de Toulouse, saint Paterne, saint Servat, saint Optat, saint Amand, saint Firmin de Navarre et Saint Léon du Labourd pour combattre les dieux du paganisme, dont les préfets de l'empire avaient infesté tous les peuples soumis. Tant s'en faut que les basques, les Ibériens en fussent épargnés. Qu'ils fussent monothéistes avant l'occupation romaine, comme on le suppose parfois sur un texte de Strabon qui les fait danser à la lune, pour célébrer le Dieu unique et innommé. *Innominatum quemdam Deum, noctu pleni lunio cum totis familiis, choreas ducendo totam noctem festam agendo venerabantur*¹.

1. Strabo, *Geogr.*, t. III.

L'inscription de Hasparren d'après le savant Camoreyt remonte au II^e siècle. Il témoigne qu'un certain Verus avait été mandé par l'empereur en qualité de Flamine et de Dumvir pour y régler un différend entre les neuf peuplades et les Gaulois, dont ils réclamaient la séparation. Sa mission heureusement remplie, il revint au village pour y élever un autel au Dieu de l'endroit.

Il va de soi que la religion primitive de l'homme fut le monothéisme, et que les basques Ibères qui avaient beaucoup emprunté aux Sémites et aux Hébreux, aux peuples anciens issus comme eux d'une commune Asia, commune souche, ne connussent que le Jehovah, le Yaoun-goicoa, le Seigneur d'en-haut des peuples primitifs, qu'ils y furent ramenés et confirmés par la prédication de l'Évangile. Leurs coutumes et mœurs les plus anciennes et qui ont précédé l'invasion de César, le témoignent. Mais les inscriptions découvertes, soit à Hasparren¹, soit en beaucoup d'autres lieux, selon Sacaze et Stempf, établissent qu'ils subirent

1. Flamen, item d(u)umvir, quaestor, pagique magister,
Verus, ad Augustum legato munere functus,
Pro novem optinuit populis se(i)ungere Gallos.
Urbe redux, genio pagi hanc dedicat Aram.

Inscription de Hasparren.

aussi l'emprise des dieux payens et mythologiques, avec celui de la puissance romaine. La mythologie payenne du reste n'est qu'une corruption, une transformation des croyances primitives, Scaliger au XVI^e siècle avait découvert une inscription sur un autel votif transféré plus tard au parlement de Toulouse, et que Camoreyt de Lectoure reconstitua ainsi, dans son mémoire : Un Dieu injustement exclu du Panthéon pyrénéen...¹ Ce Dieu pourrait bien être une Déesse, car l'inscription ne porte que la lettre D : *Erditse D... Consacrani borodates votum solverunt libentes merito*, et erditse doit être erditsæ Deæ, car s'il s'agissait de Deo, le latiniste aurait plutôt inscrit erditso. Nous nous trouvons devant l'autel érigé à la Déesse de la Maternité, car Erditse veut dire en basque : enfanter, et aussi partager en deux. Ce serait donc ou : au demi-Dieu ou mieux, à la Déesse qui a enfanté, les Borodates ont consacré cet autel². Nous avons à Chartres une statue de la Vierge, des temps payens : *Virgini parituræ*. A la Vierge qui doit enfanter.

Les basques donnèrent plutôt aux Romains leurs dieux Lares protecteurs du foyer, les dieux Sylvestres,

1. Mémoire du savant archéologue de Lectoure M. E. Camoreyt, lu à l'Académie de Toulouse, 1896.

2. *Archéologie pyrénéenne*, t. II, p. 169, Grüter.

des champs, des montagnes, des fleuves, des sources qui s'adaptaient si bien à leur culte de la nature. Le Dieu Fagus est le Fagoa euscarien, le hêtre sous l'ombrage duquel le basque aimait à s'étendre, à méditer sur son chiroula¹. Larrasoni, le Dieu qui préside aux très bons pâturages. Il a eu son temple et il a donné son nom à un village de la Navarre, sur la route de Saint-Jean Pied-de-Port à Pampelune (Larrasona), ainsi qu'à la montagne Larreona, la Rhûne, entre Ascain et Bera. Le mot Larrea servit à la composition de beaucoup de noms propres, et de domaines basques : Lar, tout court ; Etchelar, maison souche. Larchumé, maigre pâturage. Lardizabal, Larre, Larralde, Larraldia. Avec le Dieu Lare, les basques avaient créé les dieux Arbelex, arbel, terre ; etche, maison ; maison de terre ou d'argile. Baigorry, Baia, abri, gorri, rouge ; et enfin pour la protection des troupeaux de moutons, ils avaient le dieu Ardibeltze, mouton noir, ou Akerbeltz, bouc noir ; de akerra, bouc ; beltza, noir. L'inscription latine : *porte o Aherbelste De, senius et Hanna Procoli Filii*².

1. *Mémoires de l'Académie des Sciences de Toulouse*, 5^e série, t. III, p. 4341. De Lagrèze, *La Navarre française*, t. I^{er}, p. xxx.

2. Nous devons peut-être à cela la chanson burlesque :

En relevant, au cours de mon récit ces rapprochements, j'ai pour but de démontrer comment les basques avaient su s'assimiler en superstition les quelques croyances populaires du paganisme, et, ce qui est mieux, emprunter aux nations dont ils subissaient le contact les connaissances utiles et les coutumes sages propres à leur constitution.

De là cet apport considérable, des Phéniciens, des Grecs, des Celtes, des Carthaginois, des Romains et surtout du Christianisme à la civilisation ibérienne. Elle est toute faite de l'assimilation de ce qu'il y avait de meilleur, dans les peuples les plus avancés de l'antiquité, adapté aux conditions propres, à la nature du basque, à ses exigences, à ses traditions ancestrales. C'est ce que nous établirons dans l'exposé des usages, coutumes, mœurs qui ont été codifiés par les immortels Fueros.

Nous avons laissé nos fiers Cantabres, retranchés

*Donostiarrek eharri duté guethariatik akerra
Campandorrean paratu duté aita santua zutela
Batek adora.*

Les gens de Saint-Sébastien avaient amené un bouc de Guethary et l'avaient placé sur le clocher pour l'adorer.

Sacaze, *Anciens Dieux des Pyrénées*, 1885, p. 28, n° 299. Inscriptions antiques des Pyrénées. Lebègue, *Histoire du Languedoc*, p. 424.

derrière et sur les sommets les plus inaccessibles de leurs montagnes. De ces citadelles, ils pouvaient de leur irrintzina défier les invasions et les attaques de l'ennemi, quelque puissant qu'il fût. Ils l'ont bien fait voir. Ce furent d'abord les Wisigoths ou Goths qui s'étaient établis à Toulouse et avaient formé leur royaume autour, et qui voulurent l'étendre jusque dans les Pyrénées, sous la conduite d'Evaric ou Euric qu'ils s'étaient donné pour roi, à la suite de Walli et de Théodoric. Or, les Wisigoths étaient des chrétiens, mais des chrétiens hérétiques de la secte d'Arius, qui, comme tels, avaient en grande haine l'Eglise catholique. Leur chef, Euric, sectaire implacable, avait juré d'exterminer le catholicisme partout et de lui substituer l'Arianisme! Le nom seul de catholique, dit saint Sidoine Appollinaire, écrivain de l'époque, lui causait une telle horreur qu'on l'aurait cru chef de sa secte, et sa grande illusion était d'attribuer le succès de ses armes à sa foi hérétique.

Quand ils virent les sommets pyrénéens, comme barbelés de fiers Cantabres qui s'y agitaient, ils prirent le large pour ne pas tomber dans les pièges de leurs défilés, des vallons et des bois qu'ils dominaient. Ils avaient les vastes plaines sablonneuses des landes et avant des côteaux et collines plus accessibles. Ils

s'y portèrent aussitôt et, à marches forcées, se ravitaillant sur Dax et les villages d'alentour ; ils suivirent la voie romaine d'Astorga à Bordeaux et s'emparèrent de Périgueux, d'Eauze, de Bazas, de Comminges et d'Auch, détruisant tout sur leur passage, obligeant les prêtres et évêques à embrasser l'arianisme, sous menace de mort, et les immolant sur les autels mêmes où ils avaient offert le sacrifice¹.

Saint Grégoire de Tours ajoute : Euric n'attendait pas la mort naturelle, des prêtres. Il se débarrassait de la plupart d'entre eux, par le glaive, l'exil, ou la prison. C'est alors que Clovis, qui se voyait menacé à son tour, intervint. Il déclara la guerre aux Wisigoths, fondit sur eux et tua de sa main Alaric leur chef, qui avait succédé à Euric mort, sur ces entrefaites. A cette nouvelle, les Cantabres descendirent de leurs montagnes pour prendre les Wisigoths entre deux feux et s'emparer de l'Aquitaine. Ils s'installèrent de nouveau dans leur Vasconie et encore qu'ils ne fussent pas convertis au catholicisme et que les luttes continuelles leur eussent fait cette nature farouche et barbare qui leur avait valu le nom de Vascons, de basques, de basayaoun, hommes des bois, ils ne commirent aucun dégât

1. Saint Jérôme, *Epist ad Agerruchian* : *Patrologie*, t. XXII, col. 1056.

ni massacre à travers les bourgades et les cités du Labourd qu'ils considéraient comme les leurs¹.

A peine les Wisigoths avaient-ils été rejetés vers le Nord, qu'une invasion plus redoutable fit irruption en Vasconie, pressant devant elle les restes des Wisigoths qui avaient occupé l'Espagne. C'étaient les Maures appelés Sarrasins. Un irrintzina d'effroi retentit de monts en monts qui fit tressaillir tout le vieux continent. D'immenses masses d'hommes en burnous blancs et cimenterre au poing coulaient comme les flots pressés d'un fleuve semant la dévastation et la ruine partout. Abderame (Abdoul-Rahamann-Ben-Abdoulah-el Grafiki), vice-roi d'Espagne, avait envahi la Catalogne, battu son gouverneur Munuza dont il avait épousé la fille, et qui ne pouvant souffrir l'humiliation de sa défaite se donna la mort. Abderamen, triomphant, s'empara de sa veuve qui était d'une éclatante beauté, et en fit hommage, comme présent de sa victoire, au calife Heccham. La Catalogne une fois soumise, il poursuivit sa route, traversa la Navarre, sans s'aventurer dans les défilés et les gorges des montagnes, sans répondre aux défis et provocations des basques, qui en face d'une armée aussi formidable, n'eurent d'autres

¹. Saint Sidoine Appollinaire, Epist. : *Patrologie*, t. LVIII, col. 575, saint Grégoire de Tours.

recours que les refuges inaccessibles des Pyrénées. Il avait hâte de gagner l'Aquitaine et de s'en emparer. Passer la Garonne et la Dordogne, prendre Bordeaux, tailler en pièces Eudes, duc d'Aquitaine et Charles-Martel, dans une première rencontre, fut affaire de quelques jours. La consternation était partout. La chrétienté déjà si éprouvée par l'hérésie barbare des Wisigoths, se trouvait encore plus menacée par les hordes musulmanes qui avaient juré son anéantissement. Déjà elles avaient envahi le Périgord, la Saintonge, et le Poitou, et des détachements poursuivaient l'enveloppement de la France entière par la Bourgogne. Abderamen, grisé par sa marche forcée et triomphale sur des victoires successives, n'y voyait plus de borne, et se croyait maître de l'Europe lorsque, à son grand étonnement, il vit le roi de France, Charles-Martel, lui apparaître de nouveau entre Tours et Poitiers, avec un déploiement de forces considérables. Tandis que le chef musulman étendait les siennes, dans tous les sens, pour s'assurer les pays conquis, s'emparer des vivres et richesses nécessaires à sa marche, et détruisant ce qu'il ne pouvait emporter, Charles avait rapidement levé les armées de trois royaumes. Il joua d'abord aux escarmouches pour tâter et mesurer la profondeur et l'étendue des troupes en présence. Dès qu'il s'en fût

assuré, le septième jour du petit jeu d'observation, il fondit droit comme un aigle vers les bataillons les plus compacts où s'abritait Abderamen.

Le choc en surprise fut si rapide, si soutenu, si effroyable, que l'ennemi ébranlé, déconcerté, se mit en débandade, laissant parmi les cadavres son chef implacable et glorieux, qui était l'animateur et la soudure d'ordre de son armée. La nuit du mois d'octobre 732 les surprit en complet désarroi et désunion. Le lendemain, le jour les surprit se combattant, s'entre-égorgeant les uns les autres, ayant perdu l'âme de leur discipline, et achevant ainsi l'œuvre de martellement commencée par Charles-Martel. Quatre-vingt-mille d'entre eux avaient fui à la faveur de la nuit sans direction, cherchant dans l'ombre la voie romaine, parmi les quatre cent mille cadavres qui couvraient les champs de bataille et les vallons. Les Émirs de l'Orient, de l'Afrique et de l'Espagne, avec les débris des troupes hagardes et survivantes qu'ils traînaient après eux, regagnèrent éperdus les frontières de la Navarre et de l'Espagne, tandis que Charles-Martel qui n'avait perdu que 1500 hommes, reprenait dans les tentes encore dressées d'Abderamen les immenses richesses, dépouilles des provinces conquises qu'il y avait accumulées.

La nouvelle, promptement répandue, fut un cri de

soulagement et enfin, de sécurité retrouvée dans toute l'Europe. Les basques s'étaient alliés aux rois de Castille et d'Aragon et ils résolurent de poursuivre en Espagne l'heureuse campagne d'extermination commencée en France. Ayant surpris au passage de retour les débris de l'armée d'Abderamen, ils n'en laissèrent que quelques-uns pour regagner la Navarre et l'Ibérie. A partir de ce moment, ce fut une lutte à mort et encore de quatre siècles avec les Maures. Elle ne cessa qu'en l'an 1212 sur les plaines mémorables de Tolosa, où les basques s'emparèrent de la tente d'Abderamen, après avoir rompu les chaînes massives qui la protégeaient contre toute incursion.

CHAPITRE IV

LUTTES ACHARNÉES HÉROIQUES DES BASQUES. LES SOURCES DE LEUR CIVILISATION

Sur ces entrefaites et, pendant qu'ils étaient aux prises avec les Maures, Charlemagne donne Saragosse et l'Aragon au Mahométan En Al-Arabi. Pour s'en faire un allié, et pour l'y installer, il traverse les Pyrénées, et rase les murailles de la Chrétienne Pampelune qui s'y opposait. Or, Pampelune était la capitale de la Navarre, par conséquent des basques. On comprend, dès lors, l'indignation de toutes les provinces cantabriques, ainsi trahies par le grand roi très chrétien¹. Ce ne fut pas eux qui furent les traîtres, comme dit la chanson de Roland, mais lui, qui favorisait les Mahométans maîtres de l'Espagne, en les établissant

1. *Annales du royaume de Navarre*, t. III, Le Père Moret, *Investigations historiques du royaume de Navarre*.

plus en force sur les frontières du pays basque. C'était plus que leur déclarer la guerre, c'était la leur faire par une invasion en surprise et en félonie. C'est l'opinion des plus grands et plus sérieux historiens qui ont définitivement fixé le rôle de Charlemagne dans cette circonstance. C'est donc à tort que Gaston Paris, dans la *Revue de Paris*, dit que les Vascons furent aidés par les Arabes¹. Il invoque à l'appui de son dire le récit tardif d'Ibn-al-Athir, au XII^e siècle. *Testis Unus!* Les Arabes-Sarrasins n'occupaient nullement le pays. D'où donc seraient-ils venus? Certes, les Vascons eussent été excusables de recourir à leur aide pour se défendre contre le puissant roi chrétien qui s'était allié avec eux. Mais ils l'ignoraient d'abord, et l'irruption des troupes de Charlemagne fut si rapide, et d'une masse si compacte et soutenue, qu'ils n'eurent pas le temps de se concerter, ni de faire appel au secours et à l'alliance d'autrui. Ce procédé trop déloyal ne cadre certes pas avec le caractère si grand par ailleurs du roi de France. Aussi son historien saxon, d'Eginhard, se garda-t-il d'en parler. Il jette le plus grand silence sur la conduite de son maître. Il eut été du reste fort embarrassé pour la justifier. Il ne pouvait pas dire,

1. *Revue de Paris*, septembre 1901.

comme d'autres historiens flagorneurs de la mémoire de Charlemagne, qu'il avait traversé les Pyrénées, pour en chasser les Maures qui n'y étaient pas, et les expulser de Pampelune que les Navarrais leur auraient livrée, puisque lui-même allait établir le mahométan En-al-Arabi comme Wali de Saragosse et lui livrer l'Aragon conquis¹. Aussi l'historien saxon si admirateur du roi de France a prévenu ces affirmations de l'ignorante flatterie des historiens venus trop tard en disant que Pampelune était bien entre les mains des basques navarrais ; *oppidum Navarrorum* ; *nobile castrum Navarro-rum Pamplonem*. Les chroniques arabes à leur tour ne mentionnent aucun Wali de Pampelune, tandis qu'ils désignent ceux de Jaca, de Huesca Tudela².

Non, ce sont les basques eux-mêmes qui vengèrent leur honneur et leurs droits outragés. Ce sont, dit Marca dans son histoire du Béarn, les basques des environs de ces nouveaux Thermopiles, les basques de la Soule, de la Basse-Navarre et de Bastan qui détruisirent l'armée du roi Charles³. Ils n'avaient pas besoin d'être très nombreux pour cela, car il est des positions straté-

1. Jaurgain, *La Vasconie*, t. I. Le Père Moret.

2. Jaurgain, *La Vasconie*, t. I. Le Père Moret.

3. Marca, *Histoire du Béarn*. Conde, *Histoire des Mozarabes d'Espagne*, p. 281.

giques qui par elles-mêmes valent des armées, et si l'on ajoute la connaissance qu'en avaient les Souletins, les bas-Navarrais et les Bastonais, on comprendra qu'ils valaient bien les trois cents Spartiates qui arrêtaient l'armée entière de Xercès aux Portes-Chaudes de la Thessalie. Qu'étaient ces défilés, à côté de ceux qui étranglent la vallée de Roncevaux, et qu'a décrit avec une précision admirable Louis Colas, agrégé de l'Université dans son étude définitive sur la Voie romaine de Bordeaux à Astorga. Qu'étaient le mont Anopée et le Golfe de Meniaque, à côté du resserrement des massifs d'Astobiscar (dos d'âne), de Lepeder, de lepo-eder (beau-col), gorge étroite qui s'étrangle à mesure qu'on y avance, et que les basques avec leur précision topographique des lieux qu'ils traversaient ont appelé Chinchur-méhé. Chinchur (gorge ; méhé, étroite). Et combien ! Il faut l'avoir vue et connue comme les basques du pays, comme M. Colas pour se rendre compte des difficultés que devait avoir l'armée la plus puissante à ne pas y succomber, devant une poignée d'hommes expérimentés qui en hérissaient les flancs et les sommets. C'est encore le cas de répéter avec Tacite, parlant des basques, combattant les Sarmates et des Albaniens qui cherchaient à les envelopper : *Peritia locorum ab Iberis, melius pugnatum.*

Le récit qu'en donne l'historien M. Colas, professeur au Lycée de Bayonne, dans son étude magistrale, sur la Voie romaine, est bien ce que l'histoire possède à ce jour de plus achevé, de plus précis sur la bataille du 15 août 778. On voit que l'historien l'a vécue, ranimée sur place. Il ne donne guère lieu à la critique pour en discuter désormais. Nous ne pouvons mieux faire que de le publier intégralement. Le lecteur, en se rendant sur les lieux par la voie romaine, le revivra à son tour dans un décor merveilleux. Il entendra l'Oyarzun, l'écho de l'Altabiscar et de Lépéder, renvoyer aux gorges de Chinchurméhé les Irrintzina formidables des mouthils basques, répondant au tremolo des Oliphants d'ivoire des chevaliers atterrés.

Les historiens qui ont écrit sur la bataille de Roncevaux et principalement ceux qui se sont efforcés d'en donner une description topographique¹ : le Père de Moret² Dom Juan Mané³, G. Paris⁴ et enfin et surtout le plus complet, le plus précis de tous, X. de Cardaillac⁵ (*Revue des Pyrénées*, tome XXII), qui

1. Jaurgain, *La Vasconie*, t. I, p. 102-103, etc.

2. Moret, *Annales*, t. III, p. 202-203, etc. *Investigaciones*, p. 237.

3. *Voyage au pays des Fueros*.

4. *Roncevaux*, p. 31-32.

5. *La Bataille de Roncevaux*, *Revue des Pyrénées*, t. XXII.

joint à la critique méticuleuse des textes, l'exploration minutieuse des lieux, n'ont eu recours, en fait de sources, qu'aux chroniqueurs du Moyen Age. Ils citent les *Annales*, attribuées à Eginhard, la *Vita Karoli Magni*, également publiée sous le nom d'Eginhard, la *Vie de Louis le Pieux*, due au moine anonyme surnommé l'Astronome Limousin, et les *Annales* en vers du poète saxon. Ces textes constituent assurément une base sérieuse, très sérieuse même ; mais est-elle suffisante ?

L'historien doit consulter toutes les sources ; les textes dont il faut se défier le plus ne sont pas — à de rares exceptions près — totalement négligeables, et parfois quelques parcelles de vérité peuvent être enfouies sous le fatras le plus indigeste. Je suis persuadé, pour ma part, qu'il faut faire une place à la *Chanson de Roland*, quand on étudie la bataille de Roncevaux.

Assurément, on ne peut considérer la *Chanson* comme un document historique d'une valeur absolue. Trop de fantaisie, trop d'imagination et surtout trop de crédulité l'inspirent. Composée en un temps où l'esprit critique faisait totalement défaut, produit d'une collaboration anonyme et multiple, elle admet les plus choquantes invraisemblances. Charlemagne, qui n'avait que 36 ans en 778, en a 200 dans la *Chanson* : les guerriers amenés par Marsile forment une armée de 400.000

hommes..., etc. Tout cela diminue évidemment la confiance que nous pouvons accorder à un texte pareil. Mais il n'est pas interdit d'y rechercher les éléments fondamentaux des cantilènes primitives que connurent seuls les trouvères des ^{x^e} et ^{xⁱ^e} siècles, à la fois travailleurs de la onzième heure... et pèlerins de saint Jacques.

M. G. Pâris a relevé avec esprit et compétence les invraisemblables allégations des trouvères, mais il ne faut pas oublier : 1^o que la *Chanson de Roland* est très ancienne, et que ceux qui la composèrent eurent probablement sous les yeux les cantilènes primitives, aujourd'hui perdues¹, mais qui devaient renfermer plus d'un détail exact, ayant vu le jour peu de temps après les événements qu'elles racontaient ; 2^o que, parmi les collaborateurs de cette *Chanson*, il dut s'en trouver plus d'un qui connut le pays, théâtre des derniers exploits de Roland, le parcourut, vit « li destriez anguisables » et « les puis merveillus ».

1. Certains vers de la *Chanson de Roland* font, en effet, allusion à des sources plus anciennes que le poète aurait consultées :

Il est escrit és cartres e és briefs (v. 1684)

E fist la chartre el muster de loüm (v. 2097)

mais il faut admettre également que les interpolations sont nombreuses, que divers poètes y collaborèrent et qu'enfin la fantaisie et l'imagination y tinrent singulièrement plus de place que le souci de la vérité historique.

D'autre part, quand on lit la *Chanson* en y cherchant des détails précis — non sur les exploits individuels des belligérants, mais sur la bataille elle-même — on ne peut manquer de faire deux remarques capitales : 1^o il est nettement fait allusion à deux batailles successives : la première contre l'avant-garde de l'armée sarrasine, la seconde contre le gros de cette même armée commandée par le roi Marsile ; 2^o il est question tantôt des « ports d'Espagne », tantôt des « ports de Cize ¹ ». Qu'on me permette de donner ici un court exposé, non des invraisemblables incidents des combats, mais des deux phases successives de la journée. Le récit du trouvère est assurément confus. Beaucoup plus préoccupé de narrer les prouesses de ses héros que de marquer nettement la succession des événements, il ne songe guère à fournir une exposition méthodique et claire. On peut néanmoins s'y reconnaître :

Le roi Charles, « nostre empereur magne », revenant vers la « Terre Majur » (la Grande Terre, la France), a laissé Roland à la tête d'une forte arrière-garde :

1. Ce nom n'a pas disparu de la toponymie pyrénéenne. Le « pays de Cize » existe encore : il se compose du canton de Saint-Jean-Pied-de-Port grossi de la commune de Suhescun. (Il faisait jadis partie de la Basse-Navarre.) Mentionnons également la commune d'Uhart-Cize.

As portz d'Espaigne ad lesset sun nevuld... (v. 824).

As portz d'Espaigne en est passet Rollanz... (v. 825).

Sur Veillantif, sun bon cheval curant... (v. 1152-3).

Remarquons cette expression « porz d'Espaigne ». Il n'est nullement question ici des « ports de Cizer » encore aujourd'hui reconnaissables : leur nom, en effet, est à peine changé : ce sont les « ports de Cizer », ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

L'avant-garde ennemie arrive. Olivier, l'ami de Roland :

Guardet suz destre par mi un val herbus (v. 1018).

On peut parfaitement reconnaître dans ce « val herbus » le petit plateau de Burguete, placé précisément au débouché d'un étroit défilé, par lequel passe la route de Pampelune¹. En certains endroits, il y a place tout au plus pour la route de la rivière, que les rochers surplombent, dressés à pic. Ces défilés (appelés aujourd'hui en basque Chinchurméhé) sont les véri-

1. *Chanson de Roland*, vers 943 et suivants. Marsile parle à ses compagnons :

Co dist Marsilies : « Seignurs venez avant !

En Roncevals irez as porz passant

Si aiderez à cunduire ma gent...

Donc, « vous irez à Roncevaux en passant par les gorges » — ou ports — signifie bien qu'on franchit d'abord les défilés de Chinchurméhé.

tables « porz d'Espagne » de la *Chanson*. C'est là que s'engage le premier combat, entre Roland et l'avant-garde ennemie. Pendant ce temps l'armée franche avec Charles s'engage dans la haute montagne et traverse les « ports de Cize », de l'Astobiscar au Leïçar Athéca. C'est d'ailleurs ce qu'avait projeté le traître Ganelon : Attaquer Roland pendant que le roi passerait la montagne :

Li reis sera as meillors porz de Cizer (v. 583).

Dans ce dernier vers il n'est plus question des ports d'Espagne, mais bien des ports de Cize où la voie romaine, encore reconnaissable, serpente à travers la chaîne de Garazvizcay (en basque dos (épine dorsale) du pays de Garaci. Garaci est le nom basque du pays de Cize).

Il est donc question, dans la *Chanson de Roland*, des « porz d'Espagne » et des « porz de Cizer », et tandis que Roland posté au débouché des premiers, contient l'avant-garde ennemie (ce qui rentre bien dans le rôle d'une arrière-garde), Charles et son armée franchissent les seconds. Tout cela est en somme fort acceptable et il se peut parfaitement que ce scénario de la première partie de la bataille ait été emprunté par le trouvère à des traditions ayant un fonds sérieux de vérité.

Mais arrivons à la seconde phase du combat :

Marsilies vient par mi une valee... (v. 1449).

Roland, une première fois vainqueur, s'est mis en route pour les hauteurs, avec tout son charroi. Il doit lui tarder de rejoindre le gros de l'armée qui a depuis longtemps disparu et qui chemine à présent vers la « dulce France ». Mais il ne réussira pas. Une seconde bataille s'engage, plus acharnée, plus meurtrière que l'autre. Si nous consultons le texte de la *Chanson de Roland*, nous sommes en pleine fantaisie. Du côté des païens 7.000 cors sonnent la charge (!) — vingt colonnes (il y a 400.000 soldats dans l'armée de Marsile !) attaquent les Francs. (Cette fois on me permettra de douter que le trouvère auquel nous devons ces détails ait vu, de ses yeux vu, le vallon de Roncevaux : où loger une pareille armée ?) Il ne s'agit plus, dans la *Chanson*, que de duels magnifiques, géants pourfendus avec leurs montures, heaumes fracassés, cervelles répandues. Ne fallait-il pas permettre aux preux qui vont mourir de férir encore une fois de grands coups d'épée ?

Laissons donc de côté le récit de cette seconde partie de la bataille. Sa valeur documentaire est nulle. Le récit du trouvère est par trop en contradiction avec les textes que nous possédons.

La seconde bataille, définitive et tragique, eut lieu sur les flancs mêmes de l'Astobiscar. Les Vascons, désespérant de vaincre les ennemis dans ce « val herbu » qui s'étend des défilés de Burguete à Roncevaux, durent tourner les Francs en route pour les hauteurs d'Ibañeta, se glisser en silence dans les forêts — plus épaisses encore, assurément, que les hêtraies d'aujourd'hui — et, familiers avec les moindres sentiers, escaladant avec agilité les pentes abruptes de l'Astobiscar, organiser leur embuscade au sommet de cette montagne « in summi vertice montis ». Quelques traces de ce mouvement tournant ne sont-elles pas visibles dans ces deux vers de la *Chanson* :

Païen chevalchent par cez greignurs valces... (v. 710).

Enz en un bruill per sum les puis remestrent... (v. 714).

Blottis sous les arbres séculaires, cachés derrière les rochers encore aujourd'hui visibles de la route serpentant le long de la montagne, ils attendirent que l'arrière-garde, s'amincissant en longue file, eût dessiné la lente escalade des croupes boisées séparant Ibañeta du col de Lépéder. Ils se précipitèrent alors sur les Francs harassés, chargés de lourdes armures, les taillèrent en pièces, les culbutèrent dans la vallée du bas-



fond « dejiciunt in vallem subjectam », pillèrent les bagages et disparurent.

Je reconnais qu'il y a, dans tout ce qui précède, une certaine part faite aux hypothèses. Mais on m'accordera que les textes cités fortifient mes suppositions. Je dirai, pour finir, que quiconque parcourra la région de Roncevaux sans idée préconçue, et visitera les défilés de Burguete après avoir parcouru les flancs de l'Astobiscar, ne pourra guère admettre que les Vascons se soient bornés à défendre les crêtes de cette dernière montagne. Ces descendants des anciens Ibères avaient trop le génie de l'embuscade pour ne pas utiliser tout d'abord les formidables positions de Chinchurméhé avant celles de l'Astobiscar.

Ces mêmes défilés du port de Cize, ces mêmes montagnes abruptes qui avaient frappé d'effroi l'un des rédacteurs inconnus de la vieille chanson et lui faisaient dire :

Halt sunt li pui e li val tenebrus
Les roches bises, li destrejt merveillus...

devaient revoir encore les Francs aux prises avec les Vascons. Mais, cette fois, ces derniers étaient devenus les alliés des Sarrasins.

Les Vascons s'étaient toujours fait remarquer par

leur humeur indépendante et fière. Aussi le souvenir de l'expédition de 778 s'effaça-t-il très vite. Ils haïssaient la domination carolingienne et lui préféraient la suzeraineté — plus lointaine — de l'émir de Cordoue auquel ils livrèrent Pampelune en l'année 802. De là une nouvelle expédition franque qui fut décidée par Louis le Débonnaire en 812, lors d'un plaid tenu à Toulouse. Louis, à la tête d'une armée, pénétra jusqu'en Vasconie. Les terres des rebelles furent pillées ; puis les défilés des Pyrénées furent franchis, Pampelune occupée de nouveau. L'armée franque reprit ce chemin du retour — la voie romaine — qu'avaient suivi les soldats de Charles en 778. Naturellement les Vascons renouvelèrent leur tentative d'embuscade. Mais les Francs l'éventèrent à temps. Ils s'emparèrent de l'un des chefs vascons qui s'était avancé pour les provoquer et le pendirent. Ensuite, voulant se garantir d'une surprise toujours possible, ils razièrent les villages des environs, enlevant femmes et enfants qu'ils placèrent au milieu d'eux ; puis, dans cet équipage, ils franchirent les défilés sans être inquiétés par leurs ennemis¹.

Ils devaient être moins heureux douze ans après. La Vasconie transpyrénéenne échappa de nouveau à la

1. D. Bouquet, t. VI, p. 94.

domination des Francs, en l'année 817. A cette date, Pépin I^{er}, fils du Débonnaire, devenu roi d'Aquitaine à son tour, donnait aux Vascons un chef de leur race, Aznar-Sanche. C'est alors que les habitants de la région de Pampelune, se détachant de l'Aquitaine, fondèrent une monarchie élective. Pépin dirigea contre ces séparatistes, en l'année 824, une expédition sous le commandement du comte Ebles et d'Aznar-Sanche. Pour la troisième fois en un demi-siècle, les armées franques arrivèrent sous Pampelune. Mais, au retour, la tragédie de Roncevaux recommença. Cette fois, les Vascons avaient pour alliés Abd-el-Rahman II, et les Sarrazins combattirent à leurs côtés. Surprise dans les défilés de Cize, l'armée entière des Francs fut mise en déroute, beaucoup de soldats massacrés, le comte Ebles envoyé prisonnier à Cordoue, ainsi qu'un énorme butin. Quant à Aznar-Sanche, les Vascons le remirent en liberté, considérant qu'après tout il était de leur race¹.

1. Cf. *La Vasconie* (de J. de Jaurgain), t. I, p. 122. M. de Jaurgain cite — et traduit — les textes d'Eginhard et de l'Astronome qui racontent cet événement. Les historiens carolingiens parlent avec amertume — naturellement — de la « perfidie de ces lieux » et de la « mauvaise foi innée des montagnards ». L'historien du XX^e siècle doit être plus impartial et rendre pleine justice à « ces celtibères qui défendirent tour à tour l'inviolabilité de leurs montagnes contre les envahisseurs chrétiens du Nord et contre les envahisseurs musul-

Les chroniqueurs arabes nous apprennent que le combat eut lieu dans les défilés de Cize, « les chrétiens d'Al-Franc, surpris dans les montagnes de Bort-Shezar, furent massacrés et leurs chefs envoyés à Cordoue ». Pour la seconde fois, la vieille voie romaine avait été largement arrosée par le sang des soldats carolingiens ¹.

Tels furent les sanglants combats que se livrèrent, dans les défilés du port de Cize, Vascons, Francz et Sarrasins. Il est permis de penser que la seconde défaite

mans du Midi ». X. de Cardaillac, (*La bataille de Roncevaux*, fin). Le chef des Vascons, en 824, était Eneco-Semen, second fils du duc Semen-Loup. Quant à l'autorité d'Aznar-Sanche, d'après M. de Jaurgain, elle n'était guère reconnue que dans l'ancienne Nevempulanie.

1. Edrisi, le fameux géographe arabe du XII^e siècle, décrit le Djebel-el-Bortat, ou Djebel-al-Bort, mot que les orientalistes font dériver de Port. C'est le nom qu'il donne aux Pyrénées. « Il y a quatre portes, écrit Edrisi, à l'entrée de défilés tellement étroits qu'il ne peut y passer qu'un cavalier après un autre. » Aboulféda renchérit encore sur cette étroitesse des défilés « dans l'origine les monts d'Al-Bortat n'offraient pas de voie frayée; ce furent les peuples de l'antiquité qui, à l'aide du fer, du feu et du vinaigre, y ouvrirent des passages. » (Nous retrouvons ici la légende d'Annibal passant les Alpes.)

Edrisi indique le nom des quatre passages dont l'un est le Bort-Schezar ou Bort-Schezaroun (l'orientaliste Jaubert, qui a traduit Edrisi, rend cette appellation par Porte de César), c'est le défilé des ports de Cize dont on peut rapprocher le nom de celui qu'indique le Codex de Compostelle « Portus Cisereus ».

Vois Camena d'Almeida, *Les Pyrénées*, p. 68, 78, 82.

— celle de 824 — fut beaucoup plus importante que la précédente. Ce fut cette fois une armée entière — et non pas seulement une arrière-garde — qui fut anéantie dans « li destreit merveillus » dont parle le vieux poète. Les souvenirs relatifs à ces deux rencontres se superposèrent en quelque sorte dans les cantilènes qui durent célébrer ces sanglants épisodes et voilà peut-être pourquoi les trouvères des ^{x^e} et ^{xi^e} siècles, ceux auxquels nous devons les *Chansons de Geste* parvenues jusqu'à nous, ne virent plus que des Sarrazins où l'histoire enregistre deux batailles livrées par les Vascons d'abord seuls, puis par les Vascons aidés des musulmans.

Ces derniers, d'ailleurs, devaient bien connaître les défilés d' « Al-Bortat ». En 921, une nouvelle invasion arabe les emprunta : l'émir Adbérame, vainqueur à Val de Funquera, ravage la Navarre, détruit le monastère d'Ibañeta et pénètre en Aquitaine par les ports de Cize. Cette nouvelle invasion ne devait pas avoir d'ailleurs plus de succès que les précédentes. Tout se borna à des algarades dans la région de l'Adour.

Tels ont été, jusqu'au ^{xi^e} siècle, les principaux événements militaires dont fut témoin la voie romaine au passage des Pyrénées ; mais, bien avant cette époque, elle servait aux innombrables pèlerins des deux sexes

qui, venus de tous les pays de l'Europe alors civilisée, se hâtaient vers le tombeau de Saint-Jacques de Compostelle.

D'autre part, comme le roi de Navarre Garcia Iñiguez, qui habitait en ce moment la vallée d'Aybar, se promenait dans ses terres avec sa femme en grossesse avancée, il s'aventura par mégarde aux environs de Lombier, frontière du pays occupé par les Maures, et fut surpris par leurs troupes et mis à mort. Son épouse, la reine de Navarre, doña Urraca, tomba près de lui sans vie et le ventre ouvert par une lance. Aux cris déchirants qu'elle poussait, les gens d'alentour accoururent, mirent en fuite la bande de brigands qui s'acharnaient après elle. L'un des officiers de la cour venu à son secours se fit remarquer par son énergie à disperser les barbares, puis il revint à la reine qui réclamait des soins immédiats, laissant à d'autres l'honneur de la venger. Il la trouva étendue mourante auprès de son royal mari. Tandis qu'il s'apprêtait à la relever, il aperçut une main d'enfant qui sortait et s'agitait à travers la plaie que la lance du soldat maure lui avait faite. Incontinent il prit la petite main, la tira doucement, et eut bientôt sur ses bras le fils de l'infortuné Garcia Iñiguez. Il l'enveloppa avec mille précautions dans son manteau, l'emporta chez lui, le nourrit quel-

ques jours. Il avait ainsi conservé à la Navarre son roi et le meilleur de tous. Cet officier qui avait ainsi arraché du sein de sa mère le jeune roi s'appelait Fortunato de Guevara ; l'enfant devint plus tard Sancho Abarca. Devenu roi, il appelait son bienfaiteur son père et lui disait souvent par manière plaisante : « Bon voleur, tu m'as ravi à la mort qui me tenait, tu seras désormais Fortunato Ladron de Guevara ; je fais d'un voleur le premier noble de mon royaume. » Ceci se passait en l'année 891¹.

Le jeune Moïse de la Navarre, sauvé de la fureur des Maures, passa son enfance entre les mains de Fortunato de Guevara qui le combla de son affection et de ses soins paternels. Dès l'âge le plus tendre, il annonça les meilleures dispositions pour le bien et la justice. D'une intelligence rare, élevée, d'une foi vive, d'un cœur ouvert aux infortunes de la terre et aux souffrances des malheureux, d'une oreille attentive à leurs plaintes²,

1. Medina, lib. II, cap. 159, Zurita, Fernandez Perez, *Historia de la Iglesia y Obispos de Pamplona*, t. I, lib. 1.

Lope de Isasti, *Hist. de Guipuzcoa*, lib. I, cap. XI, 47. Chroni Albed continuatio, 87.

En 1763 Francisco Ladron de Guevara, l'un des descendants de l'illustre et noble voleur, fut alcalde de la ville de Fontarabie et majordome de l'église paroissiale.

2. Chron. Burg, n° 943, *Boder Tolet*, lib. V, cap. XXII.

il fut couronné roi à l'âge de quatorze ans, 905¹. Il avait une nature gaie, encline au bien, prompte à la riposte : son commerce était facile et doux. Pendant son adolescence, il partait dès l'aube avec de jeunes basques de son âge pour chasser, et ne dédaignait pas de chanter au milieu d'eux, dans la langue des vieux Cantabres, les anciennes chansons eskuariennes de la Navarre ; mais dès qu'il reçut la couronne des mains de l'évêque de Pampelune, don Ximeno, les occupations de la charge royale absorbèrent sa grande intelligence et sa belle âme. Le fier roi des Eskualdunaks avait bien les énergies et les nobles élans de sa race. A peine en possession du commandement suprême, il n'eut d'autre pensée que celle de venger le nom chrétien sans cesse opprimé par les infidèles. Son enfance avait été bercée au souvenir de la mort terrible de son père et de sa mère, de sa merveilleuse et tragique naissance. Sa mémoire en était remplie, et cette perpétuelle hantise d'un drame sanglant dont avaient été victimes les auteurs de ses jours l'enflammait de colère. Les charmes de la jeune Theuda, princesse de sang royal qu'il avait épousée, ne purent étouffer les nobles ressentiments qui couvaient en son cœur. Malgré l'ardeur

1. Masden, lib. I, n° 125,

de son amour, il échappa promptement à ses douces étreintes pour aller guerroyer. Il fondit sur les Maures, les battit à la Rioja et sur le mont Oca, les refoula en dehors de la Navarre et d'une partie de l'Aragon jusqu'à Huesca. L'hiver l'ayant surpris dans l'entraînement de sa poursuite, Sancho Garcès, toujours attentif, malgré l'ardeur du combat, aux nécessités de ses Navarrais et de ses Guipuzcoans, s'aperçut que leurs pieds ensanglantés aux roches anguleuses que la neige couvrait les faisaient souffrir et il leur ordonna de chausser incontinent une sandale rustique de cuir appelée Abarca. En souvenir de cette attention généreuse et pour en perpétuer la mémoire, ses soldats et compagnons d'armes le surnommèrent Abarca. A partir de ce moment, l'Histoire ne le connaît, lui et sa descendance, que sous le nom de Sancho Abarca. Les comtes de Aranda qui en descendent se nomment encore aujourd'hui Aranda de Abarca.

Les Maures revenus de leur fuite, ayant envahi la ville de Pampelune, il se jeta sur eux d'un tel emportement et en fit une telle tuerie qu'il n'en resta presque plus pour en porter la nouvelle au roi de Cordoue¹.

La citadelle dans laquelle se retranchaient les infi-

1. P. Moret, *Anal. de Navarre*, lib. VIII, cap. II.

dèles et d'où ils tombaient sur les populations d'alentour était réputée imprenable, inabordable. Elle se dressait orgueilleuse et menaçante sur le mont Monjardin, non loin de l'endroit où s'est élevée depuis la petite ville d'Estelle en Berrueza. C'était la citadelle de San Esteban. Sancho Abarca voulant en finir avec les Maures résolut de s'en emparer : la tentative était audacieuse et témoignait d'un courage peu commun. Il le savait mais rien n'arrête un Navarrais dans ses résolutions quand une fois il les a sacrées justes. Il les appuie seulement pour plus d'assurance sur le sentiment religieux, qui les rend invincibles. Dans cette pensée, Sancho Abarca se rendit avec ses Basques au monastère de Hyrache, à une lieue de la citadelle ennemie. Il s'y agenouilla de solide foi, y entendit la messe célébrée par un religieux, s'anima au combat et commit à Notre-Dame le soin de la victoire. Au sortir du monastère et de la prière, il commanda l'assaut ; aussitôt, tous les Basques aux pieds agiles gravirent, en poussant des cris et des hurlements, les hauteurs escarpées du Monjardin, escaladèrent les murailles fortes, égorgèrent ceux qui s'y abritaient et plantèrent sur le sommet où brillait le croissant le drapeau chrétien et la croix. En reconnaissance de cette victoire et de la déroute complète des infidèles, Sancho Abarca

fit don à l'église de Pampelune et au monastère de Hyrache de toutes les terres conquises sur les Maures et de la forteresse de San Esteban¹. Récapitulons :

Après les invasions successives des Phéniciens, des Grecs, des Celtes, des Carthaginois avec lesquels tantôt ils se battirent et tantôt s'accommodèrent, se pénétrant de ce qu'ils trouvaient en eux de bon, en mœurs, coutumes et civilisation, les basques passèrent sous la domination des Romains, dont ils devinrent les alliés à cause de leur valeur et de la noblesse de leur caractère. Mais les Romains avaient fléchi à leur tour sous l'invasion des barbares, des Vandales, des Huns, des Alains, des Hérules et de trois cents peuples divers qui avaient secoué leur joug et échappé à leur domination, l'empire qui tenait tout le monde ancien s'étant effondré comme au passage d'une coulée de laves disparaît tout un monde. Puis vinrent les Goths et les Wisigoths et Ariens qui achevèrent d'emporter d'Espagne, d'Italie et d'Aquitaine ce qui y subsistait encore de la puissance des Césars et des empereurs déchus. Sur les pas encore errants de ces derniers survinrent les Arabes, les Maures d'Afrique et d'Orient, qui repoussèrent vers le Nord les Wisigoths, et autres peuples

1. P. Moret, *Anal. de Navarre*, lib. VIII, cap. II.

d'Espagne, ménageant les Ibères avec lesquels ils voulaient contracter des alliances pour s'en avanta-ger. En lutte avec eux, les basques ne leur cèdent le terrain qu'en le leur disputant pas à pas, jusqu'aux remparts et contreforts de leurs montagnes, et tandis qu'ils se battaient ainsi, survient Charlemagne avec ses Francs qui les surprend par derrière. Nous avons vu quelle résistance héroïque ils lui opposèrent. Vraiment pendant plus de huit siècles de luttes auxquelles nous venons d'assister on se demande à quel moment ils ont pu se recueillir et profiter des connaissances acquises, au milieu de ces bouleversements, pour concevoir la constitution, le corps de lois des us et coutumes de leurs immortels Fueros qui accusent la civilisation la plus haute et la plus avancée. Ayant hérité des Phé-niciens, des Grecs, des Celtes et des Romains, ils s'imprègnent profondément de la civilisation chrétienne byzantine, puis de la mozarabique.

CHAPITRE V

INVASION DU PAYS BASQUE PAR LES NORMANDS

C'est pendant que les basques prêtaient leurs forces contre les Maures à tous leurs souverains d'Espagne qui, suivant l'expression des Fueros, étaient leurs créatures, puisque c'est eux qui les faisaient rois, encore un grand branle-bas d'invasion vint troubler, bouleverser les Pyrénées. C'était les Normands : Les plus redoutables et les plus cruellement avides des barbares, les Normands dont Charlemagne à la veille de sa mort entrevoyait l'invasion et les funestes ravages avec angoisse et grandes larmes. Ses douloureuses prévisions ne tardèrent pas à se réaliser et, de la manière la plus sauvage et la plus dénaturée. Ce fut la plus grande épreuve que la religion ait subie en Occident. Jusquelà, les invasions avaient compté avec la valeur des

pays envahis ; elles étaient ménagères de leurs richesses terriennes ; les Romains surtout. Les Wisigoths étaient au demeurant des chrétiens, infidèles sans doute, mais chrétiens. Les Maures avaient la croyance en Dieu, mais les Normands étaient des païens du Nord, du Danemark qui ne rêvaient que destruction et extermination, qui ne laissaient que ruine et carnage partout où ils passaient. Pirates en mer, et hordes sauvages sur le littoral et, bien avant dans les terres, ils faisaient capture et butin de mains basses et sanglantes, sur tout ce qu'ils rencontraient. Depuis plusieurs années, ils avaient porté la désolation sur toutes les côtes septentrionales de la France.

Totilus était duc de Gascogne et résidait à Bordeaux lorsque les pirates du Nord parurent pour la première fois dans le bassin de la Garonne. Depuis plusieurs années, ils avaient porté la désolation sur toutes les côtes septentrionales de la France, dans les vallées du Rhin, de la Seine et de la Loire. L'attrait des ruines et la soif du pillage les poussèrent, en 841, jusque dans le golfe de Gascogne, où leurs navires, longs et plats, se jouant à travers les écueils, remontaient les fleuves et les rivières par de là le reflux de la mer.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter en détail leurs courses dévastatrices. Il nous suffit de dire que de l'an

841 à 851, ces barbares, revenant sans cesse à la charge et massacrant ou dispersant les troupes qu'on leur opposait, se rendirent maîtres de la ville de Bordeaux ; qu'ils se répandirent comme un torrent sur tous les points de la Gascogne occidentale, où ils saccagèrent les cités et les bourgs, les églises et les monastères, et qu'un instant retenus en Bigorre par la valeur de nos basques, ils n'en furent que plus acharnés à la ruine et au carnage, dans les diocèses de Benearnum, d'Oloron et du Labourd, ainsi que nous l'apprend le cartulaire de Bigorre¹.

Pour ne parler que de la cité de Labourd, on voit par ce cartulaire que les Normands, non contents d'exterminer les hommes par le fer ou la faim, démantelèrent « les tours et les murs de défense, livrèrent aux flammes les basiliques, les oratoires, les plus humbles chapelles, renversèrent les autels, profanèrent les tombeaux des saints et dispersèrent leurs ossements ». En un mot, conclut le pieux chroniqueur, « telle fut la désastreuse confusion de tout le pays des basques (Vaccœorum), qu'on ne peut comparer qu'à l'extermination de Jérusalem et de la Judée au temps des Machabées » et du cruel Antiochus.

1. Du Mège, *Histoire du Languedoc*, t. II, addition, p. 70-71.

Le cartulaire de Lescar ajoute qu'après cette navrante catastrophe les sièges de la Gascogne (occidentale) furent en oubli pendant beaucoup de temps, par la raison qu'aucun évêque ne put en prendre possession ¹.

Cette dernière circonstance nous porte à croire que la grande calamité du Labourd n'eut lieu que vers l'an 850, puisque nous avons vu son évêque à Auch en 845. Sedatius aura été l'un des martyrs de la persécution normande, et après lui l'évêché resta vacant.

Au surplus, les barbares du Nord parurent se plaire à régner sur les ruines qu'ils avaient accumulées eux-mêmes. Au début de leurs expéditions, ils ne faisaient que passer dans les contrées qui attiraient, tour à tour, leurs glaives et leurs torches. Chaque automne les ramenait avec leur butin dans les golfes de la mer Baltique, d'où ils s'élançaient de nouveau au retour du printemps. Peu à peu, on les vit s'attacher à nos côtes, s'y fixer en nombre plus ou moins considérable, et, en attendant leur grand établissement aux bouches de la Seine, s'assurer le long de l'Océan des ports de refuge qui ne tardaient pas à devenir leurs forteresses et leurs arsenaux.

C'est ainsi que la cité de Labourd fut l'une des

1. *Et sedes Vasconice fuerunt in oblivione multis temporibus, quia nullus epescopus in eas introivit.* Marca, livre I, cap. ix, 8.

meilleures conquêtes de ces pirates redoutés. De là, ils dominèrent tout le golfe de Gascogne, dont ils écumaient, comme on l'a dit énergiquement, les plus hautes eaux et les plus petites anses. De là, aussi, ils tenaient en respect les rares débris de la population, dispersée dans l'intérieur des terres. Bien entendu qu'ils établirent leur religion au sein de la ville, dont ils avaient relevé l'enceinte pour eux seuls. Alors il y eut deux cultes en présence : à la campagne, le christianisme, hélas ! bien affaibli par les malheurs du temps ; et, dans la ville, le culte de Teutatés et d'Odin, que saint Léon devait y trouver triomphant, y attaquer avec zèle, et y détruire avec un admirable succès.

Quel était le chef normand qui conduisait ses hordes ainsi dans l'Aquitaine et la Gascogne ? Ce fut assurément Hasting, rival de Rollon. C'était entre eux, à qui en prendrait le plus, de notre belle France que Charlemagne avait agrandie et rendue puissante. Celui-ci avait laissé un empire et un nom, trop lourd à porter, à ses fils. Leur insuffisance réveilla toutes les ambitions et favorisa toutes les audaces. Ces deux chefs de hordes en imposaient par leur haute stature et leur énergie farouche. C'était deux hercules entraîneurs de masses qui joignaient la force à la ruse et à la violence. Hasting

avait plus d'astuces que d'habileté. Son absence totale de scrupule en avait fait un chef de bande capable de tout. Il excitait ses hommes à le suivre par l'appât des butins qu'il partageait avec eux. Il les lançait dessus, comme un troupeau de bêtes fauves, qui pourraient librement assouvir leur appétit et leur luxure. Agé à peine de trente ans, il débarqua d'abord à l'embouchure de la Loire, avec une formidable troupe d'aventuriers que les historiens appelaient Normands. Il fit main basse sur tout ce qu'il rencontrait. Villes, couvents, propriétés de quelque valeur furent livrés au pillage, à l'incendie, à tous les désordres et carnages qu'entraîne une invasion de barbares. Amboise fut mise à feu et à sang. Tours, assiégée, aurait succombé à cause de la pusillanimité et de la faiblesse de Charles le Chauve, n'était la bravoure admirable de son évêque et de ses habitants qui s'avancèrent contre lui précédés de la chasse de saint Martin. La majesté du pontife sacré fit sur lui le même effet que saint Léon sur Attila. Il abandonna Tours, et après s'être attribué en dédommagement de sa générosité à l'égard de l'évêque de Tours bon nombre de villes et monastères que Charlemagne avait élevés et enrichis, il proposa à ses hommes dont les convoitises augmentaient, à raison de leur apaisement momentané, une expédition digne

de leur valeur : le sac de Rome. Ce fut aussitôt une acclamation enthousiaste de tous ses compagnons d'armes qui voyaient là une occasion de se venger sur cette cité dominatrice et orgueilleuse, de la servitude et de la tyrannie que les peuples en avaient longtemps subies. C'était ce désir, disent les historiens, qui était la cause de tous les soulèvements et invasions des barbares. C'est assurément en direction de Rome que les Normands descendirent en Gascogne et dans le pays basque. Habiles navigateurs, ils voulaient gagner la Méditerranée par le Nord de l'Espagne. Ils ne regardaient pas à la longueur de la route, car ils se ravitaillaient de pillage, dans leurs parcours, à raison de leur étendue et comme ils manquaient autant de connaissances géographiques que de scrupule et de civilisation, ils prirent la Toscane pour la province Romaine, et la ville de Luna alors florissante, et construite en marbre de Carrare, pour Rome. Nous ne pouvons négliger un fait qui montre à quels expédients de ruse et de duplicité en venaient les Normands pour arriver à leur fin. La ville de Luna opposant une résistance invincible à leur siège et à leurs attaques, Hasting manda un député messager de libération et de paix à l'Évêque de la ville, proposant de lever le siège, déclarant qu'il n'avait pas débarqué au port de Rome,

pour s'en rendre maître et la livrer au sac, que la tempête seule l'y avait jeté, qu'il était affaibli et malade, des suites de son voyage et de ses expéditions malheureuses, qu'il n'aspirait qu'à recevoir le baptême avec ses hommes, et à mourir en paix. Sur ces assurances, l'Évêque ému fit ouvrir les portes de la ville, le reçut en grande pompe, et lui conféra le baptême ainsi qu'à ses hommes. Aussitôt après, Hasting se fit transporter à son bord, comme pour montrer qu'il n'avait aucune intention hostile, ni désir de livrer Rome au pillage, mais en réalité son retour à son bord n'avait d'autre but que de s'entendre avec ses compagnons d'armes, pour la suite à donner à son heureux baptême. Mais dès le lendemain, le même député négociateur heureux vint annoncer à l'Évêque que son nouveau converti venait de succomber à sa maladie, et qu'il avait témoigné le désir d'être inhumé dans sa cathédrale. Cela mit la consternation dans l'âme du saint Pontife que le saint normand prenait pour le Pape. Il fit préparer des funérailles royales au puissant chef chrétien. Son corps fut transporté à la cathédrale accompagné d'une troupe d'élites, pleurant de grosses larmes. Sur sa bière on plaça ses ornements et ses armes. La cérémonie commença. Elle se déployait en pompe majestueuse lorsque, tout à coup, le mort fripon se redressa

sur son catafalque, brandissant son épée et faisant appel aux armes.

Pendant cette cérémonie, ses troupes, qui avaient complètement débarqué dans la ville confiante, firent irruption dans la cathédrale. Pour célébrer ces hauts-faits d'un chef de bandits, dont la scélératesse égalait la fourberie et la lâcheté, la cathédrale fut arrosée du sang de son Evêque, de son clergé, du préfet, de toutes les autorités municipales, et la ville fut livrée au pillage puis rasée pour venger l'ignorance et le dépit de l'infâme Hasting et de ses compagnons d'armes qui s'étaient donné tant de mal, et avaient fourni un si gros effort de ruse et de canaillerie, pour ne s'emparer que d'un port de mer et d'une place sans renommée, et sans valeur, à la place de Rome.

Nous avons voulu faire connaître brièvement les mœurs de tels barbares pour justifier ce qu'en disent les Annales de Navarre, et montrer ce qu'en souffrirent les basques et les Espagnols, comme tous les peuples qui subirent leurs invasions, et leurs pillages. Rollon, rival de Hasting, fut plus redoutable quoique plus humain, parce qu'il avait plus de suite dans ses desseins, plus de souplesse dans le caractère, plus d'habileté dans la politique. Tour à tour vainqueur et vaincu, il s'accommodait à sa fortune, profitait de la bonne et

s'efforçait de tourner la mauvaise à quelque avantage. Sous sa conduite ferme et sa discipline, les Normands ne furent plus des pirates sur mer et des bandits sur terre. Aussi devinrent-ils en peu de temps les maîtres de Nantes, d'Angers, du Mans, de l'Auvergne, de la Bourgogne, et d'Orléans. Chartres ne fut sauvée que par l'énergie puissante de Walten son évêque. Le roi Charles tremblait sur son trône et craignant de perdre sa couronne, il voulut négocier avec le grand chef. Pour la paix il lui offrit la Normandie, et la main de sa fille Giselle qui l'élevait à son rang, mais il exigea pour cela qu'il se fît chrétien. A cette générosité royale, Rollon se sentit vaincu. Son ambition n'aspirait plus à rien qu'au repos salulaire de la paix, et de l'organisation de ses États.

CHAPITRE VI

DERNIÈRES LUTTES HÉROÏQUES CONTRE LES MAURES

Pendant la sauvage invasion des Normands, l'on comprend parfois que les basques aient eu recours aux Maures, pour les contenir et les refouler, comme avait fait Charlemagne lui-même contre eux. En politique, en combat où il s'agit de défense nationale, on ne considère pas la qualité des armes, et les croyances des alliés, on n'est attentif qu'aux exigences de leurs concours ; on fait appel aux intérêts communs et à la probité de la conscience!... quand elle existe, ou de la justice de la cause. Cette invasion destructrice et les divisions dans les familles royales retardèrent le triomphe définitif.

Devant la persécution terrible des Califes de Cordoue, et de tous les Émirs et Wali établis là où les Romains

avaient leurs préfets, leurs légions, leurs municipales, leurs castra (car le premier soin des Maures fut de prendre toute l'organisation administrative de l'empire), les basques ne leur laissaient ni trêve ni repos. Ils furent avec le biscayen Alphonse I^{er} Recarède, qui avait succédé à Pelage, lorsque celui-ci fut élu roi des Asturies, et que poursuivant les Maures, il leur prit Lugo, Tuy, Orense, Astorga et Léon. Ils furent avec lui en commune chevauchée jusqu'à Ségovie et Salamanque faisant un désert des plaines et des villes ouvertes à l'ennemi, afin qu'il ne fût plus tenté d'y revenir car à leur suite il ne restait plus rien à prendre. Ils furent avec Alphonse II le Chaste ami, et allié de Charlemagne, lorsqu'il eut à défendre la Biscaye et l'Aragon contre l'irruption des Maures que les Biscayens mirent en déroute. Ils furent avec Alphonse III lorsqu'il traversa le Duero, qu'il renversa les murs de Coimbre, pénétra jusqu'au Tage et dans l'Estramadure, et enleva aux Maures une partie de la Vieille Castille et du Portugal. Ils furent encore avec lui lorsque déchu de son trône il devint le lieutenant général de son fils pour combattre les Musulmans, les vaincre et, revenir auprès de lui, chargés de leurs dépouilles.

A un moment donné, c'en était fait des Asturies,

si de Burgos n'était sorti un de ces chevaliers de bravoure dont la noblesse et la vertu égalaient la valeur. Rodrigue Diaz de Bivar parut, comme suscité de Dieu pour sauver son roi indigne et sa patrie qu'il perdait. Les basques navarraïis virent en lui un chef digne de les mener au combat et à la victoire, malgré l'indignité de son souverain. Il les avait déjà menés à Zamora, et avec eux, il vainquit de telle hauteur et de tel courage les cinq rois Maures ligués contre son pays, que ceux-ci, dans l'admiration, lui rendirent les armes, et l'acclamèrent comme un grand seigneur de leurs tribus : El seid. C'est de cette victoire si glorieusement couronnée par la prise de Tolède que ses navarraïis et biscayens avaient enlevé d'assaut, que naquit le Cid immortel. Tous les rois maures en tremblèrent sur leurs trônes menacés. Ceux de Séville et de Badajos firent appel aux Arabes d'Afrique. C'était trop tard. Le Cid, hier encore appelé Rodrigue Diaz de Bivar, occupait Tolède que les Musulmans possédaient depuis près de quatre siècles¹.

Les Maures ne se relevèrent jamais de cette terrible et glorieuse leçon du héros de Burgos. Leurs armes avaient perdu leur prestige et leur puissance. Le Cid,

1. Ferreras, *Historia de Espana*. Madrid, 16 vol. in-4^o, t. XI, p. 284.

lui, y avait perdu son fils, mais en reconnaissance pour l'aide et le secours qu'il avait reçus des Basques, avant de mourir, il avait donné ses deux filles, Elvire et dona Sol, à deux princes de Navarre, puis caractère loyal, chevalier d'une fierté indomptable, il rendit au roi félon qui l'avait injustement exilé toutes les places et les provinces qu'il avait conquises, pour se retirer à Valence et y mourir ¹.

Voilà ce que dit l'histoire, dépouillée de l'artifice des légendes et des poèmes héroïques. Par une longue suite d'alliances, les filles du Cid devenues reines de Navarre furent les aïeules des Bourbons et son sang se trouve mêlé à celui de notre Henri IV.

Quant à Alphonse VI, roi de Castille, enrichi des victoires du Cid, et glorieux des richesses qu'il avait acquises à la couronne de Castille, il fut vaincu dans l'Estramadure près de Medina où il s'était aventuré. Comble d'indignité et de trahison, il épousa la fille de son vainqueur, Zaïde, et offrit à son beau-père de faire part à deux, de l'Espagne. Mais il avait compté sans les basques. Le Cid mourut à temps pour ne pas rougir de cette honte.

Sous les règnes suivants les mêmes divisions et

1. *Historia del Famoso cavallero Ruiz Diaz*. Sevilla, 1716.

luttres intestines désolèrent l'Espagne et compromirent tous les efforts et les victoires des règnes précédents. Néanmoins les Maures, divisés aussi, ne purent jamais reprendre ce que le Cid et les basques leur avaient enlevé. Une seule fois les basques furent encore menacés par les Maures, mais le roi de Castille qui leur devait tant, intervint pour les sauver de l'invasion. Sa générosité n'était qu'une ruse de guerre pour s'introduire, à sa faveur, en Navarre et en Aragon et s'en emparer avec l'orgueil de se faire appeler : *Ildefonsus, pius felix, augustus, totius Hispaniæ Imperator*. Cet Ildefonsus pius était, dans la circonstance, le digne émule en trahison du sauvage Hasting, encore qu'il fût un roi chrétien. Les basques n'étaient pas des hommes à se laisser duper de la sorte sur les sacrifices et le sang répandu en héroïsme généreux sous les rois de Castille et de Leon. Ils auraient vite tourné les armes contre eux, au milieu de leurs désordres, et de leurs querelles de familles, qui entretenaient la domination devenue flottante des Maures, n'était l'âme du Cid en la personne des princesses de Navarre Elvire et Dona Sol, ses filles, qui entretenaient chez eux la flamme de son héroïsme et de sa noble générosité. Ne considérant que le but à obtenir : l'extermination, l'effondrement de la puissance des Maures en Espagne, et partant,

en Europe qui n'a jamais su ce qu'elle leur devait, ils aidèrent ce même roi qui les avait si indignement surpris et trahis à s'emparer de Calatrava, d'Almeria et de nombreuses places, et à remporter une première éclatante victoire en 1157 sur les Maures près de Jaën. Aussi cet Alphonse VIII, d'abord félon, fut-il vaincu à son tour par leur noble et généreux héroïsme. Il avait rassemblé ses États pour leur restituer sans coup férir, la Navarre avec tous les privilèges de leurs Fueros, en pleine indépendance et liberté. Enfin Alphonse IX avait eu l'imprudent orgueil de se passer d'eux pour abattre la puissance musulmane en Espagne afin d'en garder seul le mérite. C'est pourquoi sans leur aide, il leva une formidable armée et franchit la Sierra-Morena, s'empara de Séville et de tous les territoires jusqu'à la mer. Il avait oublié les immenses réserves que les Maures entretenaient toujours par delà le détroit, dans le Maroc. Malgré son armement redoutable, il dut rendre Calatrava, Alarcos et les autres places, dont les basques s'étaient emparés sous Alphonse VIII. Alors il s'aperçut de l'insuffisante valeur de ses troupes et, en grande alarme de désespoir, il fit appel aux rois de Navarre et de Leon qui accoururent aussitôt. Pendant qu'ils accouraient, Alphonse IX, rassuré, s'amusait d'amour avec une jeune juive d'une éclatante beauté dont il

était fort épris. Il s'agissait bien d'amour dans la circonstance. Les gens de sa cour qui n'y pensaient guère, eux, irrités de l'aventure déplacée, après la perte d'Arcos et de Calatrava, et craignant qu'elle n'affaiblît la confiance des rois de Navarre et de Leon, sur un prince qui se jouait ainsi de la confiance de ses soldats y mirent fin en poignardant la jeune beauté, sous ses yeux. Alphonse prit la chose comme il le devait. Il vit dans cette exécution le châtiment de sa faiblesse. Secouant le dépit de sa douleur, il prit les armes, attendit ses Navarrais sur le pied de guerre, et leur montra que dans un grand prince l'amour de la femme, si belle soit-elle, doit céder à celui de la patrie, plus belle encore surtout quand elle est en danger. Il courut aux armes avec ses Navarrais et ses Castellans qui s'élancèrent comme des lions sur les Maures, en exterminèrent, disent les historiens, deux cent mille, et vainquirent définitivement l'Islamisme à la bataille à jamais mémorable de Muradad, plus communément appelée « Las Navas de Tolosa », 1212. Les basques en poussèrent des Irrintzinas de victoire qui se répercutèrent de Sierras en Sierras, jusqu'aux plus hauts sommets des Pyrénées. Le monde entier y fit écho. La chrétienté respira dans la paix.

CHÂPITRE VII

GLOIRE ET DESTRUCTION DU ROYAUME DE NAVARRE PAR CHARLES-QUINT

La Gascogne entière ayant été donnée en dot à la reine Aliénor, épouse d'Alphonse VIII de Naples, et fille du roi d'Angleterre, nous voyons, le 26 octobre 1204, Alphonse, roi de Castille et de Tolède, convoquer à Saint-Sébastien, comme ses propres sujets, Gaston, vicomte de Béarn, Géraud, comte d'Armagnac, Arnaud Raymond, vicomte de Tartas, Loup Garsie, vicomte d'Orthé, Bernard, évêque de Bayonne et Gaillard, évêque de Bazas. Ils s'y rendirent tous en diligence, et le roi et la reine donnèrent quinze paysans à l'église de Dax, et à son évêque Fortaner, qu'ils traitaient en ami. Alphonse signa cette donation du titre de seigneur et roi de Gascogne : *Dominus Vas-*



coniae et plus bas : *Ego Alphonsus regnans in Castilla et Toledo et in Vasconia.*

L'évêque de Dax, dévoué aux intérêts d'Alphonse, avait engagé ses ouailles à reconnaître ce prince pour duc de Gascogne, du chef de sa femme. Ainsi s'explique le titre de cher ami, que lui donne le prince espagnol et la libéralité dont il gratifia son église.

C'est aussi en souvenir de cette juridiction du roi de Castille sur la Gascogne que les Fueros disaient : l'évêché de Bayonne qui est aujourd'hui en France ; ce qui prouve évidemment que Bayonne et Fontarabie avaient été sous la même juridiction, même civile, sous le règne d'Alphonse VIII, le Noble.

Plus tard, en 1494, ce sont les rois de Navarre qui reprennent ce qui leur avait appartenu pendant tant de siècles avant le mariage d'Alphonse VIII avec Aliénor. A la mort de François Phoebus, comte de Foix, Catherine, sa sœur, fut choisie pour reine par tous les états de Navarre, qui lui donnèrent en même temps Jean d'Albret pour époux. Le couronnement eut lieu dans la cathédrale de Pampelune. Il jette un jour plein d'éclat sur les usages et les libertés du pays de Navarre et du pays basque, en général, car le serment prêté par les rois de Navarre, sur l'Évangile, dans l'église, est le même que celui que prêtent les rois d'Espagne,

au pied de l'arbre de Guernica en Biscaye. Rien n'est comparable à la majesté et à la grandeur de ces serments échangés entre un peuple libre et le souverain qu'il s'est choisi et auquel il commet la garde de ses libertés. C'est pourquoi je me trouve obligé d'en donner ici le magnifique tableau, car il fait connaître la nature et l'esprit de la plus admirable organisation sociale qui soit au monde.

Ah! la cérémonie fut belle, digne de l'admiration des siècles. Tous les grands de la Gascogne et des provinces espagnoles y furent et de noble mise et d'altière démarche. La belle cathédrale ogivale dont le XVIII^e siècle a aussi abîmé la façade, vit son cloître de pierres dentelées en ogive, brodé de rosaces, de colonnettes ciselées regorger d'une foule insolite dont les atours et les riches brocarts rivalisaient avec l'éclat du beau soleil qui perlait en lames de feu, à travers les dentelles de pierre et ranimait la tapisserie à jour des vitraux. Toutes les nuances et les couleurs de l'arc d'Iris se jouaient sur les manteaux de pourpre, les mantelets des chevaliers, tissés d'or, piqués de brillants et de perles précieuses.

Princes, princesses, comtes, marquis, vicomtes, barons, chevaliers de tous ordres, évêques et abbés de monastères déambulaient en leurs costumes propres

le long du cloître, chef-d'œuvre de l'art ogival. Ils passaient et repassaient gravement devant les superbes trophées des Navas de Tolosa, souvenirs mémorables de la victoire décisive que les Basques navarraïes et guipuzcoans remportèrent sur les Musulmans en 1212. Elles sont là pendues au mur gothique, les chaînes et les barres de fer qui défendaient les abords de la tente royale du roi des Maures, chaînes et barres que les Basques rompirent avec une vaillance et une audace qui déconcertèrent l'ennemi et le mirent en déroute. D'autres tronçons de chaînes se trouvent dans les églises de Roncevaux, dans Sainte-Marie-d'Hirache où le roi de Navarre les avait portés, en tribut de reconnaissance à Dieu et à la Vierge sa mère. Au bas des magnifiques trophées qui couronnent encore aujourd'hui l'entrée de la chapelle de Sainte-Croix donnant dans le cloître, on lit l'inscription suivante :

Cingere quae cernis crucifixum ferrea vincla
 Barbaricae gentis funere rupta manent.
 Sanctius exuvias discerptas vindice ferro
 Huc, illuc sparsit stemmate frustra pius.

Anno 1212.

Le cortège qui se promène en ce jour (10 janvier 1494), devant cette inscription, s'arrête de temps en temps :

chacun se rappelle les circonstances de la célèbre victoire que le roi de Navarre avait remportée sur les Maures avec ses Basques. Et ce rapprochement entre un passé si glorieux et un présent si rempli de grandeur en cette solennelle circonstance ajoutait encore à l'éclat de la fête. Et l'on y voyait toujours les rangs de la noblesse des deux Navarres se promener lentement dans un murmure discret. Et c'était Jean de Labarrère, évêque de Bayonne avec Bertrand de la Borie, évêque de Dax ; Jean d'Egues prieur de Roncevaux ; avec Pierre d'Errazu, abbé d'Olivet ; Salvator Calvé, abbé de Leyre, avec Diego de Vaquedamo, abbé d'Irace. C'était Louis de Beaumont, comte de Lerins, connétable de Navarre, avec don Pedro de Navarre, maréchal du royaume ; Louis de Beaumont, fils du connétable, avec don Carlos et don Juan de Viamont ; Jean de Luxe, avec don Alonzo de Perralta, comte de Saint-Étienne ; Jean-Henri de Lacarre avec don Philippe de Viamont ; un autre Jean-Henri de Lacarre, seigneur d'Ablites, avec Jean de Garro, vicomte de Colina ; Pierre de Perralta, messire de Tidèle, avec Martin Henri de Lacarre ; Arnaud d'Orthe, avec Giles de Domesain ; Merino de Stelle, vicomte de Marennes, avec Christian d'Espelette ; le seigneur de Mendinette, avec le sire de Belzunce et d'Ursua, avec

d'Armendaritz ; d'Alsace, avec Urète ; d'Arbicu, avec Gillard de Haramburu. A leur suite la multitude des écuyers et gentilshommes et le tiers-état. Cette foule de grands et nobles frémit dans l'attente de la cérémonie. Tout à coup le héraut d'armes paraît et s'écrie : « Le roi, la reine ! silence ! » Toute l'assemblée se recueille et s'avance lentement vers la cathédrale. Le maître-autel en est bientôt inondé. Les princes de Navarre font couronne dans le chœur et, dans le milieu de leur couronne se trouve Jean d'Albret et Catherine. Devant leurs majestés se dresse sur les marches de l'autel la figure cénobitique du prieur de Roncevaux qui remplaçait César Borgia, évêque de Pampelune, absent. Celui-ci, d'une voix forte, s'écrie : « Très Excellents prince et princesse, puissants seigneur et dame, voulez-vous être nos rois et maîtres ? »

— « Cela nous plaît ; nous le voulons. Trois fois la même question leur fut posée. Et trois fois ils répondirent de même : Oui, nous le voulons ! »

— « Puisqu'il en est ainsi, prêtez le serment que vos prédécesseurs les rois de Navarre ont fait en leur temps ; le peuple vous prêtera à son tour le serment accoutumé. »

— « Nous sommes prêts. »

Alors le Prieur leur présenta la Croix qu'ils adorèrent

et le livre des Évangiles sur lequel le roi et la reine de Navarre posèrent la main, et firent le serment en ces termes :

« Nous, don Juan, par la grâce de Dieu, roi de Navarre, et nous doña Catalina, par la même grâce reine propriétaire du même royaume, autorisée dudit roi mon époux, sur cette croix et les saints Évangiles que nous touchons et que nous adorons avec respect, nous jurons à vous prélats, nobles, barons, ricombres, chevaliers, Hidalgues, infants et hommes des cités et bonnes villes et à tout le peuple de Navarre et promettons de maintenir tous les Fueros, usages, coutumes et franchises, libertés, privilèges, comme vous les avez conservés jusqu'ici, les augmentant plutôt que de les réduire en aucune façon que ce soit. »

Cela dit, le roi et la reine allèrent se placer à leur tour sur les marches de l'autel, le visage tourné vers le peuple. Ils avaient devant eux Jean de Jasses, premier alcalde de la Cour majeur, en l'absence du chancelier chargé de recevoir les serments. Et Jean d'Avila, évêque de Couserans, une main sur l'Évangile et l'autre dans les mains de l'alcalde : « Nous les États, jurons à Dieu et à vous notre seigneur don Juan, par la grâce de Dieu roi de Navarre, en vertu du droit qui vous appartient du chef de doña Catalina, votre femme et notre reine

et dame naturelle, que nous garderons et défendrons bien fidèlement vos personnes, votre couronne et votre terre, et que nous vous aiderons de tout notre pouvoir à garder, défendre et maintenir les Fueros que vous venez de jurer. »

Et les princes, comtes et chevaliers s'avancèrent à leur tour et répétèrent le même serment dans la même forme. Après le défilé de tous les états se venant courber devant la majesté royale comme devant une émanation de la majesté divine, le roi et la reine se rendirent à la sacristie. Là, s'étant dépouillés des brocarts d'or, ils se revêtirent de robes en damas blanc, fourrées d'hermine et reprirent le chemin du sanctuaire suivis des évêques et autres prélats. Agenouillés sur les degrés de l'autel, ils reçurent l'onction sainte des David et des Clovis des mains de Jean d'Avila. Puis les prélats les dépouillèrent de leurs robes et les remplacèrent par les habits royaux qui jetèrent un éclat resplendissant sur tant d'atours déjà si beaux : Une épée, deux couronnes d'or garnies de pierreries, deux sceptres et deux pommes d'or, reposaient sur des coussins de damas rouge brodé. Jean prit aussitôt l'épée, la ceignit, puis la tirant de son fourreau, il l'éleva au-dessus de sa tête et la brandit. Après quoi, il reçut, ainsi que la reine, la couronne de Navarre sur le front et, tenant

dans la main droite le sceptre que l'évêque venait de bénir et, dans la main gauche la pomme d'or, ils allèrent tous deux s'asseoir en pleine possession de tous les attributs royaux, sur un écusson aux armes de Navarre qui formait une estrade soutenue de douze barreaux de fer. En mémoire de la victoire des Navas de Tolosa, de la rupture des chaînes et barres ennemies, ils portaient des chaînes avec des barres d'or sur la poitrine et sur les armes. Tout à coup, sept nobles princes et chevaliers, parmi les plus grands, saisirent les sept barreaux de fer qui soutenaient l'écusson où le roi et la reine étaient assis et ils les élevèrent en criant : Royal! Royal! Royal! Une seconde fois ils placèrent l'écusson au-dessus de leurs têtes et tous les nobles crièrent à leur tour : Royal! Royal! Royal! Enfin une troisième fois ils soulevèrent encore leurs majestés et le peuple cria : Royal! Royal! Royal! Pendant ce temps, le roi et la reine, du haut de l'écusson soulevé, jetaient de l'argent en monnaie sur la foule, selon que le prescrivait le for ancien.

La royauté de Jean d'Albret et de Catherine, sa femme, sur les deux Navarres, était proclamée.

Au milieu de l'enthousiasme universel, le prélat consécrateur entonna le *Te Deum*, et toutes les poitrines des princes, des nobles, bourgeois et roturiers, emplies

d'allégresse, firent retentir les voûtes ogivales des versets du beau chant de l'action de grâce. L'évêque de Couserans célébra aussitôt le Saint-Sacrifice durant lequel, toujours selon les règles du for ancien, les deux époux nouvellement sacrés distribuèrent des étoffes de pourpre et des pièces d'or et d'argent. L'office terminé, le clergé conduisit leurs majestés jusque sous le porche de la cathédrale. Un cheval blanc richement caparaçonné attendait le roi ; une riche litière, au lieu d'une haquenée, attendait la reine à cause de son état de grossesse dans une si grande fatigue. Les deux époux ainsi portés parcoururent les rues de la ville suivis du cortège des princes et des nobles, au son des cloches qui cadençaient par leurs joyeuses et triomphales volées l'acclamation universelle. Ce n'était partout que festons et guirlandes. Des toitures, des balcons, des fenêtres chargées de curieux, malgré le froid de l'hiver, les fleurs transportées des climats plus doux, des palmes des rameaux pleuvaient sur le royal cortège.

La journée entière fut radieuse et belle pour le roi et la reine de Navarre. Rien n'y manqua ; tout leur sourit, Le roi de France lui-même avait ratifié le traité de Nantes, qui assurait au père de Jean, Alain d'Albret, la restitution de ses domaines. Le grand-père de Jeanne d'Albret, le bisaïeul d'Henri IV, était heureux, mais

hélas ! son bonheur, trop convoité par l'envie, était assis sur des fondements aussi fragiles que l'écusson où on l'avait élevé, car il reposait sur les épaules humaines qui laissent tomber le lendemain ce qu'elles ont porté la veille avec vigueur et enthousiasme¹.

Alexandre VI, puissant protecteur de sa lignée, mourut subitement le 18 août 1503. Ce fut la ruine des Borgia et de tous ceux qui en tenaient par quelque lien de sang ou d'amitié. On lui donna pour successeur Julien de la Rovère, ennemi personnel et implacable de cette famille, qui prit le nom de Jules II en ceignant la tiare. Un pape guerrier se trouvait en face de l'évêque chevalier, qui avait laissé sa mitre pour les armes. Jules II commença par faire mettre en prison César Borgia, ancien évêque de Pampelune, qui avait épousé Charlotte d'Albret, sœur de Jean d'Albret, avec l'autorisation de son père Alexandre VI, mais celui-ci ayant surpris la vigilance de ses gardiens, échappa de leurs mains et vint se réfugier auprès du roi de Navarre, son beau-frère. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la fureur de Jules II contre le roi de Navarre. Par son action politique, sa diplomatie féline, ses tractations, ses ententes en dessous avec le roi d'Espagne, avec les fac-

1. Archives de Pau. Olhagaray, *Histoire de Foix*, p. 425.

tions de Grammont et de Beaumont, avec le baron de Coarraze, il poursuivit de sa haine Jean d'Albret et sa femme, comme voie plus sûre d'atteindre le beau-frère. Ses coups pour être secrets ne furent pas moins cruels et perfides. César Borgia mourut percé d'une flèche dans un combat, pour la défense des droits de son beau-frère. Il fut enterré dans l'église de Pampe-lune, dont il avait été l'évêque avant d'embrasser la carrière des armes. Cette mort ne satisfait pas Jules II. Il voulait la ruine de la maison de Navarre. Ici commence une lutte à visage découvert, d'une part, et couvert de l'autre. Elle eut pour conséquence l'établissement du protestantisme dans la Gascogne et le Béarn ; des guerres de religion, des massacres épouvantables, et enfin, pour conclusion, le démembrement de la Navarre. Dès l'abord, Jules II mit le parlement de Toulouse dans sa rancune néfaste : il lui fit déclarer Jean et Catherine déchus du Béarn, à cause de leurs démêlés avec le baron de Coarraze. Bientôt les Espagnols, qui ne guettaient qu'une occasion favorable de s'emparer de la Navarre, sanctifient leur ambition en la couvrant de leur zèle pour la foi et les intérêts du Saint-Siège. Ils envahissent la Navarre et en soulèvent les populations, répandant partout le bruit que Jean d'Albret était excommunié et privé de ses états pour

avoir adhéré au concile de Louis XII. Qui ne reconnaît à ce bruit l'entente secrète de Jules II, le pape guerrier, avec Ferdinand, roi de Castille ? Il n'est pas question, dans les bruits répandus, des relations et de la parenté de Jean d'Albret avec César Borgia, qui étaient les vrais motifs de cette levée d'armes, c'eut été trahir la corde du ressentiment de Jules II, qui seul mouvait tout.

Le 26 juillet 1512, le roi s'enfuit de Pampelune, à la nouvelle de l'arrivée du jeune Frédéric de Tolède, duc d'Albe. Il avait envoyé sa femme et ses enfants en Béarn, sous la conduite de Manant de Navailles. Fatigué de lutter, accablé par la rigueur de son infortune, Jean accepta les conditions du vainqueur, qui furent qu'il livrât toutes les places du royaume. Catherine, indignée de voir son mari abandonner ainsi sa couronne, sans voir même l'ennemi, repassa les monts avec son fils aîné et ses trois filles, et dit avec amertume au roi qui s'enfuyait : « Roi, vous demeurez Jean d'Albret, et ne pensez pas au royaume de Navarre que vous avez perdu par votre faute. » Cependant, le duc d'Albe, continuant sa marche, franchit les Pyrénées, prit Saint-Jean-Pied-de-Port, brûla Saint-Jean-de-Luz et rasa tous les forts. C'est ainsi que la Navarre envahie fut définitivement unie à la monarchie espagnole.

Cette injuste usurpation demeura longtemps comme un remords dans l'âme de Charles V et de Philippe II qui, pour en étouffer les voix importunes, invoquèrent une bulle de Jules II leur donnant le royaume de Navarre ; bulle qui n'a jamais existé, mais dont l'excipation tardive montre les vraies intentions du Pontife. La bulle écrite n'existe pas, mais l'action pontificale y supplée, car elle s'est toujours exercée par voie diplomatique dans le sens de la bulle supposée.

Le 23 janvier 1516, Ferdinand d'Espagne mourut. L'occasion parut favorable à Jean d'Albret pour recouvrer la Navarre, mais nature indécise, peu prompte aux moyens énergiques, au lieu de courir à Pampelune et de s'en emparer dans le désarroi des affaires publiques, il s'attarda sous les murs de Saint-Jean-Pied-de-Port, s'amusa à prendre cette place. Pendant qu'il en faisait l'assaut, le duc de Najara accourut en poste, l'enveloppa au passage de Roncevaux et le défit. A ce coup qui mettait le comble à son désespoir, Jean, vaincu par l'âge et la destinée, renonça désormais à toute tentative de conquête et de résistance. Catherine, voulant vaincre son abattement, stimuler son ardeur, avait beau lui dire : « Don Juan, don Juan, si nous fussions nés moi Juan et vous Catherine, nous n'aurions jamais perdu la Navarre. » Elle ne fit que souffler sur une lampe

presque éteinte, et il mourut à Moneins le 15 mai de la même année.

Catherine, toujours vaillante, ne se laissa pas abattre par la mort de son mari ; elle eut recours à François I^{er}, lui envoya ses députés, elle circonvint de ses sollicitudes Charles-Quint, lui demanda la restitution de la Navarre. Celui-ci la lui promit, mais pour s'en jouer : sa fourberie égalait sa puissance, et il s'en servit avec la dernière grâce et une parfaite accortise pour bercer la douleur de la malheureuse princesse, la faire passer sans cesse de l'espoir à la déception, de la déception à l'espoir. Dans ces cruelles alternatives elle ne tarda pas à suivre son royal époux dans sa tombe, le 12 février 1517. Ses dix enfants la pleurèrent avec amertume. Henri, devenu le chef de la maison par la mort de son frère André Phœbus, n'avait que quatorze ans quand il monta sur le trône de Navarre. Voulant venger son père et sa mère des perfidies et des promesses menteuses dont Charles-Quint avait amusé et empoisonné les derniers jours, il se tourna vers François I^{er}, le mit dans sa cause pour la recouvrance du royaume de Navarre. François I^{er}, toujours noble et généreux, chevalier, tendit aussitôt la main au jeune prince. Une armée fut levée incontinent dans la Gascogne et le Béarn. Le 15 mai 1512, elle s'avança vers la Navarre

sous les ordres d'André de Foix, s'empara de Saint-Jean-Pied-de-Port, livra bataille devant Pampelune où se trouvait Iñigo de Loyola, et la Navarre redevint par cette marche rapide et victorieuse l'apanage d'Henri d'Albret et de Marguerite sa femme. Mais la possession en fut courte. Enivré par la victoire, André de Foix s'avança trop loin au-delà de Pampelune. La disette, la maladie décimèrent une partie de son armée, et les troupes fraîches de l'infanterie espagnole achevèrent le reste. La Navarre retomba dans leurs mains. A cette nouvelle, François I^{er} qui s'était jeté avec ardeur dans les intérêts d'Henri d'Albret, confia le gouvernement de la Guienne à l'amiral de Bonnivet avec ordre d'attaquer la Navarre. Il réclamait à Charles-Quint l'accomplissement de ses promesses trop longtemps vaines et fallacieuses. Nous trouvons Bonnivet sous les murs de Fontarabie. Son habileté, sa connaissance des places fortes vinrent à bout des résistances d'une ville que la nature et l'art militaire avaient rendue imprenable. En peu de jours une large brèche fut ouverte aux murailles déjà plusieurs fois séculaires, et les troupes de l'habile amiral, Basques et Navarrais, tous impatients de combattre et de vaincre, se précipitèrent avec ardeur à l'assaut de la ville. Ce fut à eux bien avisé, car dès le lendemain ils entraient en vainqueurs à Fontarabie.

Rien n'avait pu contenir la fougue impatiente des Navarrais, partisans dévoués de la famille d'Albret. Bonnivet voulait vaincre par la temporisation et différerait à commander l'assaut, mais devant les pressantes instances de ses troupes, il avait dû céder et abandonner à la bravoure le soin de hâter la victoire. Maître de la place, Bonnivet se retira, confiant au seigneur de Lude, la lourde et redoutable tâche de la garder et de la gouverner. L'occupation en fut, en effet, plus difficile et plus périlleuse que le siège et l'assaut, car chaque sortie des troupes navarraises était une occasion de bataille. Cette guerre fut ainsi la guerre de l'ancienne Navarre contre l'Espagne de Charles-Quint et non la guerre contre les Français. Pour se venger de la perte de Fontarabie, les Espagnols se jetèrent sur le château de Maya, près de Bayonne, et s'en emparèrent. Or, ce château de Maya était défendu par don Velas de Medrano, d'une ancienne maison de Navarre dévouée à Catherine d'Albret et à son fils. Mais la prise du château de Maya ne délivrait pas Fontarabie ; c'est pourquoi toute la furie castillane se porta sur cette place précieuse, en sorte que, après avoir subi le siège des troupes navarraises, elle subit celui des Espagnols qui la séparaient de tout commerce avec l'extérieur, et en arrêtait les vivres et les secours. Malgré cela le vaillant

de Lude bravait la faim contre le fer, et soutenait l'occupation avec courage. Au fort de ses luttes héroïques, pour l'y aider, François I^{er} lui envoya le maréchal de Châtillon, mais étant arrivé à Dax, lui prit une maladie qui tant le persécuta qu'il en mourut. Chabannes le remplaça ; il vint en courrier jusqu'à Bayonne, traversa les embûches ennemies, pourvut Fontarabie de munitions, de vivres, et de garnison et se retira dans la nuit. Les Espagnols, animés par la présence de Charles-Quint revenu d'Allemagne, voyant l'inutilité de leurs tentatives sur Fontarabie, se portèrent sur Bayonne dont les habitants, femmes, vieillards, enfants, étaient sur les murailles, ayant des couteaux au bout des escopettes et des piques en manière de baïonnette. Lautrec animait par sa présence et ses discours les citoyens de la ville, car elle n'avait pas d'autres troupes ni défense. Il donnait telle assurance aux habitants, que tous mirent la main à l'œuvre, tellement que, qui était couard se faisait hardi. Ces bataillons de vieillards, de femmes, d'enfants suffirent à repousser les assauts ennemis. Alors, les troupes espagnoles, sous le commandement du prince d'Orange, ravagèrent le Béarn, prirent Bidache, Mauléon, Sauveterre, Oloron, mais les Basques leur ayant coupé les vivres au passage des montagnes, force leur fut de se replier sur elles-

mêmes ; chose qu'elles se hâtèrent de faire, non sans causer de notables dommages à Saint-Jean-de-Luz et au pays du Labourd. C'est là que les attendaient Carbon de Lautrec dont Monluc sauva l'imprudence et l'engagement trop hardi. Fontarabie, à la faveur de cette retraite de l'armée espagnole, fut assiégée de nouveau et, la trahison secondant la bravoure, elle fut reprise aux Navarrais après quatre ans d'occupation.

C'est sous les murs de Fontarabie, sur la Bidassoa, en face du château de Charles-Quint qui la domine que se fit l'échange entre François I^{er} et ses deux fils, le Dauphin et le duc d'Orléans, livrés en otage. François I^{er} s'était battu avec une telle vaillance à Pavie qu'il avait tué de sa propre main sept soldats ennemis. Le soir venu, comme il s'aventurait trop loin dans l'ardeur du combat, un arquebusier lui tua son cheval, et dans sa chute il se trouva en face d'un Basque d'Hernani, du nom de Jean Urbieta, que cette circonstance a rendu célèbre. Le brave soldat guipuzcoan, frappé de sa distinction, l'arrêta en lui mettant la pointe de son épée sur le flanc, à l'endroit laissé découvert par son armure. « Rendez-vous, lui dit-il. — Je suis le roi, répondit François I^{er}, et je me rends à l'empereur. » Urbieta le comprit, mais voilà qu'au moment où il était tout entier à la joie de sa royale capture, il aperçoit

le porte-étendard de sa compagnie qui se débattait parmi les fantassins français. Aussitôt il s'écria en toute hâte : « Si vous êtes le roi, quelle preuve m'en donnez-vous ? » Pour toute réponse François I^{er} souleva son amulette, découvrit son visage, lui montra sa bouche édentée, dans sa partie supérieure, avec ces mots : « A ceci vous me reconnaîtrez. » — Bien, fit Urbietta, et, sans s'attarder davantage aux gages et aux questions, sur la simple foi d'une parole du vaillant roi, il courut défendre son drapeau menacé et le sauva. Sur ces entrefaites, un autre homme de guerre, Diego de Avila, rencontre François I^{er} ; le voyant de bonne mise et de figure avenante, il le pria de se rendre. « Je suis déjà rendu à l'empereur, lui dit le royal prisonnier. — Et quel gage en avez-vous donné ? — Aucun. — Mais il vous en faut un. — Voici mon épée », et il la remit toute sanglante au soldat d'Avila moins confiant que le Basque Urbietta¹.

Nul n'ignore les souffrances que dut endurer à Madrid le roi, dont l'élégance et la grâce égalaient la bravoure. Il y faillit mourir et il y serait mort sans les soins de Marguerite, sa sœur, accourue auprès de lui. L'empereur fut aussi brutal que félon avec un prince

1. Sandoval, *Historia de Carlos*, t. I, lib. xxii, 31.

qui était la droiture et la délicatesse mêmes et qui avait été prisonnier de sa parole, avant de l'être de son rival. Sa captivité ne prit fin qu'à des conditions très onéreuses, et ses deux fils en furent le gage.

Vingt-deux mulets chargés d'or et d'argent traversèrent à gué la Bidassoa et se rendirent au château de Fontarabie ; c'était le prix de la rançon. Dans le même temps deux barques s'avançaient de l'une et l'autre rive : l'une portait les deux fils de France, conduits par Lautrec à la tête de huit gentilshommes armés seulement d'une épée, l'autre, le roi avec Lannoi, vice-roi de Naples, et huit gentilshommes espagnols. Au milieu de la rivière les deux barques se rencontrèrent, sans qu'on permit au père d'embrasser ses enfants. Les regards échangés en cette cruelle circonstance se dirent tout, et je laisse à penser quel fut leur langage. Je laisse aussi à penser quels purent être les sentiments des populations de la frontière, assemblées en foule, et de quel œil se regardèrent les bateliers, et de quelles langues ils se traitèrent en face d'un spectacle qui provoquait la pitié d'une part et l'indignation de l'autre. Le prince le plus chevaleresque et le plus loyal s'était trouvé aux prises avec la fourberie et la bassesse les plus révoltantes. Jetons un voile sur ce tableau, et

arrêtons nos regards sur une scène plus digne de deux grands peuples ¹.

Le 12 juin 1564, Charles IX, petit-fils de François I^{er}, vint voir sa sœur Élisabeth, devenue reine d'Espagne par son mariage avec Philippe II. Sa marche ne ressemble point à celle de son malheureux grand-père : elle fut joyeuse et triomphale. Le fils de Charles-Quint ayant pour femme la petite-fille de François I^{er}, devait faire oublier les rigueurs de son père. Élisabeth s'avança au-devant de son frère accompagnée des trois évêques, de Pampelune, de Calahorra et d'Orihuela, et du duc d'Albe, confident et ministre de Philippe II. Charles IX, de son côté acclamé partout, arriva à Saint-Jean-de-Luz avec la reine-mère, Catherine de Médicis. On leur fit grand accueil et belle fête. Saint-Jean-de-Luz, tout en festons et guirlandes, se fit remarquer par son entrain. Une goélette, à laquelle on donna le nom de Caroliné, y fut lancée en l'honneur du roi. Sur le lieu même qui avait été le théâtre de l'humiliation, la gloire et la grandeur se donnaient rendez-vous, sous les yeux de deux peuples accourus de toutes parts et qui avaient envahi les monts, les collines et toutes les hauteurs d'alentour. La vallée de la Bidassoa,

1. Monlezun, *Histoire de Gascogne*, t. V.

sillonée dans tous les sens par la cavalerie et l'infanterie de la France et de l'Espagne, était comme une immense arène dont les montagnes, les coteaux, les falaises formaient les tribunes. Fontarabie, qui avance sur la rivière et la force à un contour, semblait en être la loge principale où se pressaient en curieux tous les grands d'Espagne. Les barques, richement pavoisées et couvertes de fleurs attendaient, frémissantes, les hôtes royaux qui devaient s'asseoir en elles, sous les dais de brocart d'or qui reluisaient au soleil éblouissant du mois de juin. Tout à coup, une longue et joyeuse clameur fait retentir la vallée : c'est Elisabeth qui s'avance sur le môle de Fontarabie, suivie du duc d'Albe, des prélats et des dames de la cour. Catherine de Médicis, impatiente d'embrasser sa fille, apparaît sur la rive espagnole et l'entraîne sur la barque qui la doit conduire vers son frère. Charles IX était déjà au milieu de la rivière, attendant sa sœur. Et les cloches des églises de Fontarabie et d'Irun faisaient belle volée ; tambours, trompettes, hautbois s'y joignirent en grande mélodie ; des acclamations partirent de toutes parts. Et au milieu de tout ce concert d'enthousiasme, les deux barques d'or se rencontrèrent, et le roi de France embrassa la reine d'Espagne, sa sœur, sur les mêmes flots où leur grand-père avait passé sans pouvoir

embrasser ses fils. Il était midi, la chaleur était accablante, les soldats étouffaient sous les armes. Sous une feuillée touffue, couverte de roses et de lis entrelacés qui donnait l'illusion d'un palais de verdure et de fleurs dont le parfum embaumait la rive française, une table était dressée où la famille royale réunie, entourée des grands de l'un et l'autre peuple, fit une riche et fraîche collation. Après le repas, Charles IX ayant déposé sa sœur en grand honneur sur une belle haquenée blanche dont il lui avait fait présent, ils partirent en magnifique cortège pour Saint-Jean-de-Luz où ils passèrent la nuit. Le lendemain, le cortège reprit le chemin de Bayonne, où le roi s'était rendu la veille. Un palais de planches, dressé près de l'évêché, attendait Elisabeth et sa cour, mais le cortège grossit tellement et de tant de gens d'importance s'emplit, qu'à neuf heures du soir la reine et sa mère n'avaient pas encore atteint les portes de la ville. Il y eut dix jours de fêtes pendant lesquels Charles IX défraya généreusement les seigneurs espagnols qui accompagnaient sa sœur. Le 23 juin, il s'embarqua pour aller dîner à l'île d'Aigueman où l'avaient précédé sa mère et sa sœur. « Pour cette cause la reine y fit faire une belle feuillée qui coûta un grand denier et un festin ou souper auquel les grands seigneurs et dames portaient la viande et étaient habillés en

bergers et bergères. Puis, après souper qui était vigile de saint-Jean-Baptiste, s'embarquèrent pour aller voir le plaisir du feu de Jouannie qui fut magnifiquement fait au milieu du fleuve Adour. Il y avait tout du long de ladite rivière des baleines, dauphins, tortues et sirènes toutes contrefaites en artifice de feu qui fut un grand plaisir qu'il était bien deux heures après minuit quand ils furent retirés en leur logis de Bayonne. »

Le jour de la Pentecôte, pour donner à la religion sa part de solennité et de joie communes, devant une multitude incroyable d'Espagnols assemblés en la cathédrale de Bayonne, le roi toucha des écrouelles.

Le 2 juillet enfin, la fête, s'acheminant vers son départ, se porta à Saint-Jean-de-Luz. Le roi y passa huit jours pendant lesquels « print plaisir à se faire pourmener à la grande mer avec des barques et à voir danser les filles à la mode basque qui sont tondues, celles qui ne sont pas mariées, et ont toutes chacune un tambourin fait en manière de crible, auxquels il y a force sonnettes et dansent une danse qu'ils appellent la canadelle et l'autre bendel. »

Après la danse de Saint-Jean-de-Luz, la Bidassoa revit le cortège royal éblouir encore les flots. Charles IX et sa sœur s'embrassèrent en grandes larmes, car ce fut pour la dernière fois.

Catherine de Médicis, en mère que la séparation retient, suivit sa fille jusqu'à Irun, pour être plus longtemps avec elle, puis le cœur tout gros de s'en éloigner, elle courut à Saint-Jean-de-Luz et trouva la consolation auprès du roi son fils de l'absence de sa fille.

Cinquante années s'écoulèrent durant lesquelles Fontarabie et la Bidassoa vécurent du souvenir de ces journées à jamais mémorables. Aucun événement de si riche nature ne vint réveiller les paisibles échos de leurs montagnes, lorsque le 4 novembre 1615 une autre Elisabeth, sœur d'Henri IV, s'avança d'un côté pour aller épouser le prince des Asturies, tandis qu'Anne d'Autriche, fille du roi d'Espagne Philippe III, arrivait de l'autre pour devenir la femme de Louis XIII. Ce fut encore un échange entre les deux princesses bien différent de celui de François I^{er} et de ses deux fils. Cette fois encore la rencontre fut belle ; elle se fit avec une pompe et une allégresse indicibles. Tandis qu'Elisabeth de Béarn venait à Saint-Jean-de-Luz, Anne d'Autriche, accompagnée du roi son père, descendait au palais de Charles-Quint à Fontarabie. Malgré le temps sombre que novembre porte en lui, toute la frontière était en grande liesse : les chemins et les avenues par où la reine devait passer étaient ornés de verdure ; une jonchée de buis les couvrait. Fontarabie

surtout, où le roi et la reine devaient séjourner, avait revêtu ses beaux atours. Sa porte d'entrée, convertie en arc de triomphe où l'éclat de l'or et de l'argent animait les rayons pâles du soleil, était surmontée de faisceaux militaires, et tous les ordres de la chevalerie et de la noblesse attendaient à droite et à gauche l'arrivée du cortège royal. L'alcalde, le bâton de commandement et de l'indépendance à la main, se tenait devant avec les clefs de la ville et les autres membres de l'ayuntamiento. La rue principale formait jusqu'à l'église une voûte de pierreries, de riches étoffes et de verdure. De chaque balcon tombaient des draperies de velours, aux armes de la ville brodées d'or. Le sol disparaissait sous la jonchée et sous les linges blancs qu'on y avait tendus. Le palais de Charles-Quint était pavoisé ; les drapeaux des deux royaumes y flottaient au vent et à travers les créneaux qui le couronnent, les canons avançaient leurs gueules et mêlaient leurs voix à celle des cloches et de la musique. La princesse Elisabeth était déjà sur la Bidassoa dans un bateau richement vêtu et au pavillon français. A côté de la cour d'Henri IV étaient assis le duc de Guise, le duc d'Uzès, le duc d'Elbœuf et le maréchal de Brissac. La duchesse de Nevers et les comtesses de Lauzun et de Guiche l'accompagnaient. L'infante d'Espagne quitta

le môle de Fontarabie et s'avança sur la barque royale vers le milieu de la rivière et, lorsque les deux princesses s'embrassèrent à leur rencontre, une décharge d'artillerie se fit entendre de tous les forts et de tous les sommets à la fois. La foule tressaillit sur les hauteurs qu'elle occupait et acclama dans le baiser de ces deux princesses, le baiser de deux peuples trop longtemps divisés.

Toutefois, ce ne fut encore là qu'une ébauche de la réconciliation définitive et de la grande fête, car quelques années plus tard, la guerre devait troubler les relations d'amitié que des gages aussi beaux semblaient devoir immortaliser. La guerre éclata en 1635, puis vint le siège avec son noir cortège.

L'union la plus solennelle, la plus éclatante, fut célébrée avec des réjouissances inouïes quarante-cinq ans plus tard, le 6 juin 1660, Philippe IV, fils de Philippe III et frère d'Anne d'Autriche, se trouvait avec sa fille Marie-Thérèse au palais de Fontarabie. Il y venait pour la donner en épouse à son auguste neveu Louis XIV; Louis XIV, de son côté, à peine âgé de vingt ans, s'approchait, accompagné de sa mère, au-devant de sa cousine germaine qui allait devenir sa femme. Cette fois les barques pavoisées sillonnaient la Bidassoa, portant non le royal cortège, mais la foule des grands et des petits. Chaque batelier avait, pour

cette circonstance, orné, nettoyé, habillé sa barque de fleurs et de festons de verdure, pour y convier les amis et les curieux venus de loin. Les eaux disparaissaient sous les barques innombrables, chargées de princes, de ducs et de duchesses. Un magnifique pont de bateaux couvert de draperies d'or et aux armes de France et d'Espagne, unissait les deux rives à l'île des Faisans, et sur ce pont, deux haies de mousquetaires et de soldats faisaient briller leurs armes au soleil de juin. Louis XIV et Philippe IV arrivèrent en même temps sur le pont et s'avancèrent l'un vers l'autre, dès leur entrée dans l'île ; Louis XIV surtout, avec son maintien digne sans affectation, sa démarche élégante et assurée, son visage expressif, illuminé de deux yeux qui lançaient des éclairs et encadré d'une chevelure bouclée qui tombait sur ses épaules, paraissait comme l'image la plus sensible, l'incarnation même de la majesté royale. Philippe IV disparaissait devant lui, mais dès que le jeune et grand roi aperçut son oncle dans son humble présentation, il s'empressa auprès de lui, s'inclina, lui fit mille grâces simples et charmantes et, avec cet art aimable et cette distinction dont il relevait tous ceux qui l'approchaient, il le prit par le bras, et l'entraîna sous un dais de velours à franges d'or qu'on avait dressé parmi la verdure au milieu de l'île, le fit asseoir

sur un siège ; et ses prévenances filiales firent tant et si bien que sa grandeur s'effaça en bonté pour rehausser celle du roi d'Espagne, et lui rendre le rang d'égalité que lui voulait l'amour. Les témoignages échangés d'affection et de paix émurent les grands des deux cours, au point d'en arracher les larmes.

Parmi les effusions vives de l'heureuse rencontre, on ne pouvait distinguer lequel des deux était le plus grand. Philippe IV se retira de l'entrevue qu'il avait eue avec son neveu, dans le dernier contentement. Le jeune roi avait ensoleillé de sa gloire et de ses charmans attrails le vieux monarque espagnol. Il en fut enivré tout le jour, et quand le lendemain il revint de Fontarabie dans l'île des Faisans avec l'infante, sa fille, en revoyant Louis XIV accompagné de sa mère, il complimenta longuement Anne d'Autriche, qui était sa sœur, sur les charmes et l'intelligence de son royal neveu ; il témoigna hautement combien il était heureux de donner sa fille à un gendre aussi accompli, de la confier à la maternelle sollicitude de sa sœur. Le mariage de Marie-Thérèse par procuration avait été célébré la veille dans l'église de Fontarabie. Toutes les armes y avaient été représentées, tous les rangs de la noblesse et du clergé avaient empli les trois nefs, et les rues pavoisées, couvertes de fleurs. Sous les arcades de feuil-

lage et de guirlandes touffues d'où s'exhalaient les plus douces senteurs, le flot de toutes les grandeurs humaines avait coulé en murmure joyeux. Aujourd'hui la foule s'est portée sur l'île des Faisans, où les deux monarques étaient réunis.

Chacun tenait dans sa main son bouquet de roses et de lis. Sur les deux rives, les armées des deux royaumes étaient en présence comme pour une bataille rangée. Les deux musiques alternaient avec les batteries des forts et du château de Fontarabie. Les mousquets se répondaient comme dans le champ de bataille, et répandaient leur poudre en fête et réjouissance, comme pour témoigner qu'ils ne devaient plus servir à la guerre. L'immense concours du peuple poussait des cris d'allégresse des sommets des côteaux et des collines d'alentour : « Vive le grand roi ! Vive la jeune reine ! Vive Philippe IV ! A bas les Pyrénées ! Vive la France ! Vive l'Espagne. » Tandis que toutes ces manifestations enthousiastes éclatent de toutes parts, montent de la rive, descendent des montagnes, s'épandent dans la vallée, Philippe IV embrasse sa fille en pleurant, la remet à Louis XIV, la confie aux soins de sa sœur Anne d'Autriche, et la paix des Pyrénées est conclue.

Deux jours après, le 9 juin 1660, Louis XIV ratifia son mariage déjà célébré par procuration et épousa



Marie-Thérèse en personne dans l'église de Saint-Jean-de-Luz. La rue qui allait de la maison Lohobiague où il était descendu, et qu'on a appelée depuis le château Louis XIV, était tendue de riches tapisseries et d'arceaux de fleurs. Les régiments des gardes françaises, les suisses et les deux compagnies de gentilshommes au bec de corbin formaient la haie royale. Les nobles et les grands de la cour défilent deux par deux, suivant leurs titres, puis vient le prince de Conti, puis le cardinal Mazarin en rochet et camail. En ce moment, les hérauts sonnent du cor et annoncent le roi. Aussitôt, le jeune et beau monarque apparaît en habit noir, dans un magnifique manteau brodé d'or, entre deux huisiers de sa chambre tenant leurs masses d'argent. La jeune reine arrive de son côté sur un pont de fleurs qu'on avait dressé depuis le château, connu aujourd'hui sous le nom de château de l'infante, jusqu'au point de jonction du cortège royal. Elle était conduite par le duc d'Orléans : elle s'avancait dans tout l'éclat de son jeune âge et de ses beaux atours. Elle était vêtue d'une robe de satin blanc broché d'or. Un manteau de velours violet semé de fleurs de lis couvrait ses épaules, et trois princesses du sang en tenaient les franges traînantes de distance en distance. La couronne royale, sertie de diamants, éclatait comme un soleil

sur son front. La reine-mère la suivait en mante noir. Jean d'Olce, évêque de Bayonne, en habits pontificaux, reçut les augustes époux à la porte de l'église, qui, suivant une coutume ancienne, a été fermée et murée immédiatement après le passage du roi, pour n'y laisser passer aucune autre grandeur. Le prélat conduisit le roi et la reine sur une estrade de velours violet semé de fleurs de lis et surmontée d'un dais pareil tandis qu'Anne d'Autriche alla s'agenouiller sur une estrade séparée tendue de velours noir. En souvenir du Morganeguiba des anciens Franks, l'évêque présenta au roi, dans un plat de vermeil, l'anneau d'alliance et les douze pièces d'or, puis incontinent il bénit le mariage et célébra la messe. Mazarin, faisant fonction de grand aumônier, porta l'instrument de paix à baiser au roi et à la reine et à la reine-mère. La cérémonie fut empreinte de toute cette grandeur, cette noblesse que la royauté ajoute toujours aux devoirs rendus à la divinité. L'alliance entre les grandeurs du ciel et celles de la terre relève l'éclat des pompes religieuses et les ennoblit. C'est fini maintenant ; le fils de l'arrière-petite-fille de Charles-Quint a épousé la fille de l'arrière-petit-fils de Charles-Quint. Louis XIV ne voulut point d'autre fête, ni de festin ; il soupa en famille, avec la reine son épouse, la reine-mère, l'une fille et l'autre sœur du roi

d'Espagne, et le duc d'Orléans son frère. Il passa six jours dans les douceurs de la vie intime à Saint-Jean-de-Luz, dans ce même château de Lohobiague, puis il parcourut son royaume et en fit les honneurs à sa jeune épouse.

CHAPITRE VIII

LES MARINS ET CORSAIRES BASQUES

Le besoin d'expansion qui est le naturel des basques les a poussés à franchir les mers. Après s'être répandus sur toute l'Europe, resserrés entre leurs montagnes, opprimés au nom de la liberté et perdant leurs anciennes franchises, ils ont cherché à les recouvrer ailleurs.

Les basques sillonnant les mers dans tous les sens avaient déjà découvert les îles Canaries avec Iriarte et le Normand Bethancourt qui s'était allié à sa famille à Fontarabie, et dont les derniers descendants subsistent encore dans cette petite ville, en face de la mairie avec l'écusson royal de Bethancourt, car il fut roi des Canaries.

Dans les temps les plus reculés, des annales de leur histoire, après qu'ils eurent employé leur activité, leur courage et leur énergie à défendre leur foyer, leurs

montagnes et leur pays à se les assurer, trop à l'étroit dans leurs frontières, ils se dirigèrent vers ces montagnes mouvantes de l'immense océan. Ils se firent marins et corsaires. Ils découvrirent Terre-Neuve dans leurs courses à la baleine et à la morue à travers le Spitzberg et le Groenland.

La véritable organisation maritime pour les courses date de 1855.

Saint-Jean de Luz fut le centre et le foyer de rayonnement d'une puissance navale extraordinaire et qui tint en échec l'Angleterre et l'Espagne. Cette puissance fut telle qu'elle suscita la convoitise de ses voisins et que Saint-Jean-de-Luz, ce repaire de vaisseaux rapides et hardis, fut plusieurs fois brûlé et détruit, mais la richesse de ses corsaires d'aventures était telle qu'il sortait aussitôt de ses ruines triomphant et glorieux.

On y voit, dès le règne de François I^{er}, le navire *Saint-Esprit* avec le capitaine Duhalde, jaugeant 120 tonnes avec 40 hommes armés d'arbalète ou arquebuse, 20 pièces de canon avec la poudre et les boulets nécessaires à les alimenter ; en outre 6 chaloupes et un bateau, un tonneau de poudre, 20 tonneaux de vin, 120 quintaux de biscuits, 10 quintaux de lard, 2 quintaux d'huile d'olive, 22 barils de vinaigre.

Il y a encore d'autres navires : le *Baptiste* pour la

pêche à la baleine, la *Marée*, la *Madeleine*, la *Françoise*, de Daguerre.

D'après l'armement qui les constituait et leurs forts équipages, ils devenaient en un clin d'œil corsaires de pêcheurs qu'ils étaient et l'effroi des adversaires qui osaient s'aventurer sur leur pêche. Puis c'est le *Baptiste* d'Etienne Darrissague, la *Marie* d'Ascaïn.

Ces navires de 70 et 80 tonnes avaient 18 à 25 hommes d'équipage. Cette flotte navale devint de 1535 à 1585 si puissante sous les capitaines Haritsague, d'Amogarlo, que toutes les côtes de l'Amérique étaient dans la terreur. Les expéditions à la pêche de la morue et à la rapine sur toutes les côtes furent si fructueuses que la richesse abondait dans Saint-Jean-de-Luz et à Ciboure. Les rois de France font appel à leur concours contre l'ennemi. Louis XIII compte avec eux et donne par lettres-patentes mandement au bailli et aux habitants de Saint-Jean-de-Luz de construire et équiper quatre vaisseaux sous la protection de leur commerce à Terre-Neuve dont ils sont les maîtres, et la protection des côtes françaises. Ces quatre bâtiments d'une jauge officielle de 500 tonnes, mais d'une grandeur et d'une masse énorme, furent rapidement construits sur les chantiers de la Nivelle. François Lohobiague, Jean d'Aretche, Martin de Hirigoyen, Joaquin de Haristéguy,

furent leurs capitaines commandants élus par les habitants de Saint-Jean-de-Luz, confirmés et commissionnés par le roi. Armés d'une puissante artillerie, montés par une jeunesse ardente et énergique, deux des vaisseaux de Saint-Jean-de-Luz prirent le large en 1627 en faisant flotter au vent, à côté du pavillon blanc fleurdelisé, le pavillon rouge et noir aux armes de la ville, déjà bien connu et redouté sur l'océan. Ils accomplirent noblement leur mission de surveillance et de protection pendant le siège de La Rochelle où les basques prirent une si large part avec leurs escadrilles de pinasses. Saint-Jean-de-Luz s'y distingua d'une manière particulière. Il avait armé à lui seul 15 pinasses chargées de vivres et de munitions et 26 flûtes, ce qui constituait une flottille imposante. Un seul de ses négociants, Joannot de Haraneder, fit don au roi de deux navires munis d'artillerie. L'escadrille fut commandée par le sieur Ibaignette, qui se joignant à celle de Bayonne commandée par Vallin, fit le ravitaillement de l'île de Ré, et assista au siège de La Rochelle. Parmi les héros de ce siège, il faut mentionner le flibustier basque Michel de Saint-Jean-de-Luz qui fut aussi célèbre que Sopite.

L'activité de la marine basque de Saint-Jean-de-Luz et de Bayonne tint du prodige. Dans la seule année

1690, elle s'empara en haute mer de plus de 40 bâtiments de commerce. On a soigneusement conservé dans les archives les héros et les navires de ces brillantes captures. Le capitaine Chibau, dont la maison existe, prit *Notre-Dame du Rosaire* ; le capitaine Duconte, de Ducontenea, prit le *Jésus-Maria-José* espagnol ; le capitaine Hiriart, la *Maria* ; le capitaine Hiribarrero prit le vaisseau amiral *Tromp* ; le capitaine Descabide prit le *Saint-Joseph* et la *Marthe* ; le capitaine Darralde s'empara de l'*Écluse*, et Harismendy des deux vaisseaux le *Succès* et la *Victoire*, etc... De janvier à septembre 1692, les marins basques firent encore 52 captures qui furent amarrées dans les ports de Bayonne et de Saint-Jean-de-Luz. Un corsaire Labourdin prit le 10 octobre un vaisseau hollandais de 24 canons et 3 reprises. La *Gazette de France* du 25 novembre annonçait de son côté que les armateurs de Saint-Jean-de-Luz et de Bayonne s'étaient emparé de 6 navires anglais dont 4 chargés de morue pour la Biscaye, un de blé et le 6^e de tabac. Le 13 décembre le même journal annonçait la capture d'un vaisseau anglais avec 50 pièces de canon et 5.000 quintaux de morue, et un second vaisseau avec 1.500 quintaux.

Cette époque fut la plus glorieuse de la marine basque. Le duc de Gramont écrivait à Louis XIV qu'il

y avait un si grand nombre de navires capturés à Saint-Jean-de-Luz que l'on passait de la maison où avait logé Sa Majesté jusqu'à Ciboure sur un pont de vaisseaux capturés. Nos basques ne se contentaient pas de sillonner les mers cantabriques, ils allaient jusqu'au Groenland. Trois capitaines célèbres s'y rendirent. Louis de Harismendy en commandait deux ; l'*Aigle* et le *Favori*. Cet Harismendy était né à Bidart et épousa à Bayonne le 27 septembre M^{lle} Marie de Lafourcade ; il se couvrit de gloire avec son matelot Coursic dans les mers glaciales.

Sous Louis XIV les marins basques se montrèrent aussi intrépides, aussi héroïques que hardis, voire aventureux. Sur toutes les mers ils se couvrirent de gloire. Le jour nous surprendrait avant que nous eussions épuisé les sommaires des faits de leur activité commerciale de leurs courses marines et de leurs pêches aux harpons, adroitement plongés sur la croupe luisante de la baleine, de leur fuite en zig-zag avec le hameçon de dix, habillé d'étoffe rouge, que le thon et la morue poursuivent et hapent, pour être pris eux-mêmes.

Qui de nous, enfants de la mer, n'a pas vu le vieux marin basque chargé d'ans et pleurant ses antiques prouesses, assis sur la dune ou sur la pointe de Sainte-Barbe, les yeux dardés sur l'horizon, fouillant les ondes

à la recherche de haut mât qui émerge de l'écume blanche dans l'azur des cieux. Il a la nostalgie de l'océan. Il souffre d'être attaché au rivage, comme un cormoran blessé. Un habitué de l'espace se meurt de ne plus y plonger. Pauvre loup de mer, tu préfères les flots en furie, traîtres, incertains, à la lourdeur, à la quiétude du rivage battu. Tu souffres de ne plus courir les dangers de la mer au prix de mille sacrifices parce que la mer te donnait de l'aile dans la liberté de l'espace infini. L'impatience du marin, sa nostalgie des cieux sur l'onde est une des manifestations de la soif de l'infini que porte nos âmes dans ce monde, et une preuve que nous sommes faits pour y planer à loisir, et nous y perdre dans l'extase. Le marin est l'astronome sur les bateaux de haut bord, le loup de mer qui a battu les eaux tout le jour à la pêche. Il se redresse, retrousse sa barbe touffue, promène son regard au loin. C'était Valmana. Il faisait croisière, sur la frégate du roi l'*Adroite*, entre Bilbao et le cap Machichaco. Tout à coup, il aperçoit un vaisseau hollandais, de belle taille, vire vers lui, lui donne la chasse. Le vaisseau hollandais, fort de sa puissance et de ses 54 pièces de canon et 200 hommes d'équipage, fait panne pour attendre la légère frégate. Les voilà vergue à vergue. Une décharge formidable, toutes les gueules des canons en flamme, forment un nuage de

poudre entre les deux belligérants. A la faveur de ce nuage les deux vaisseaux s'approchent l'un de l'autre et se battent pendant deux heures presque bord à bord. Sur une décharge tenue en réserve comme bouquet d'artifice par le marin basque, le vaisseau hollandais est en feu et littéralement détruit. La frégate française a juste le temps de sauver les 68 hommes sur 200 y compris le capitaine et le lieutenant hollandais.

Le capitaine Duconte en fait autant de son côté avec sa frégate *Saint-François* ; il fait onze captures en une seule sortie qui produisirent 113.000 livres. Après les Duconte frères, vient Cépé de Saint-Jean-de-Luz dont la bravoure fut si grande que Louis XIV l'appela près de lui à la cour de Versailles. Étienne Haramboure le suit de près. Puis vient Dolabarade sur son *Cantabre* qui, chargé de quatre prises qu'il traîne depuis le Groenland, trouve encore le moyen en rentrant dans nos eaux de prendre le *Semeur de Granis* avec ses cent pipes de lard. Ceci se passait en 1706. Enfin vient Jean Dalday sur sa *Catherine*, commandée par Louis Fouquier.

Sous Louis XV, en 1744, Saint-Jean-de-Luz arme deux vaisseaux pour la guerre. La *Basquaise* prit sans coup férir le *London factor* de Londres de 230 tonnes avec ses 14 canons et ses 6 pierriers.

Le corsaire *Cantabre*, commandé par Barnetche, prend un galion de 350 tonnes.

Le *Neptune*, commandé par Larreguy, capture à la file la *True Britain*, le *Gorge Sara* et le *Hannelt* de Dublin.

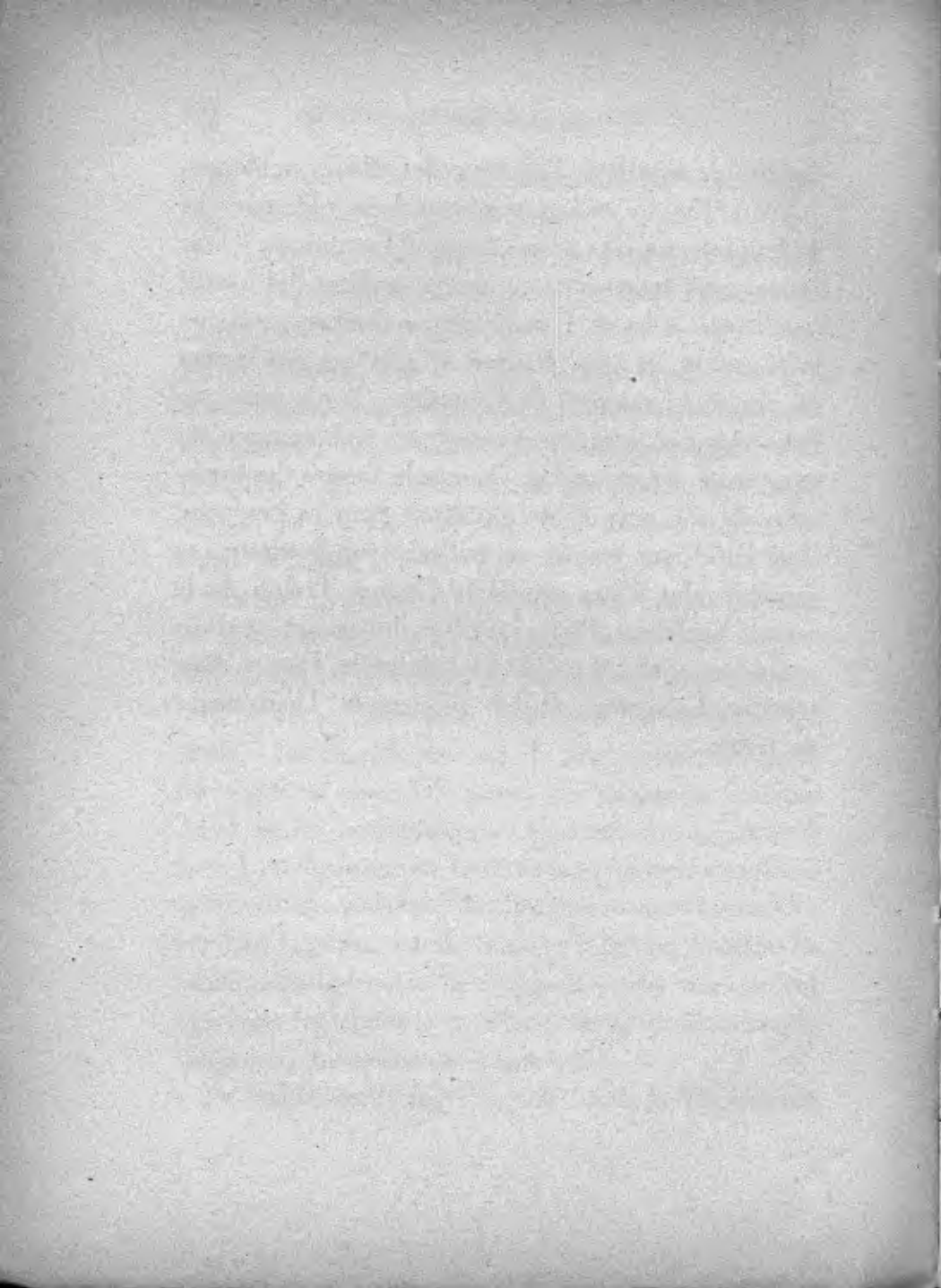
Dargagnaratz, sur le *Prince-Orange*, prend la *Barbade*. Sopite, descendant du fameux Sopite, pêcheur de baleines, brave toutes les croisières anglaises, et s'empare d'un vaisseau de la compagnie des Indes chargé de soieries, de draperies, de mousselines et autres richesses.

Pendant la guerre de Sept ans nos marins basques ne dorment pas. Jean Pages, Dihore, Jean Seppé, Berindoague, Pierre Barade, Bidegaray, Saubat, Dibarrart, Moracin, Dapisteguy, Larreguy, Haraneder, Dangleade, Lissalde, Harismendy de père en fils formaient 45 corsaires avec 552 pièces de canons montés de 7.103 marins pour la plupart basques. Je vous laisse à penser quels furent les hauts faits et les riches captures opérés par de tels héros. Ils continuèrent sous Louis XVI pendant la guerre navale que le roi fit aux Anglais. Ils rendirent à la France de si grands et glorieux services que leurs franchises et privilèges furent non seulement confirmés, mais encore augmentés.

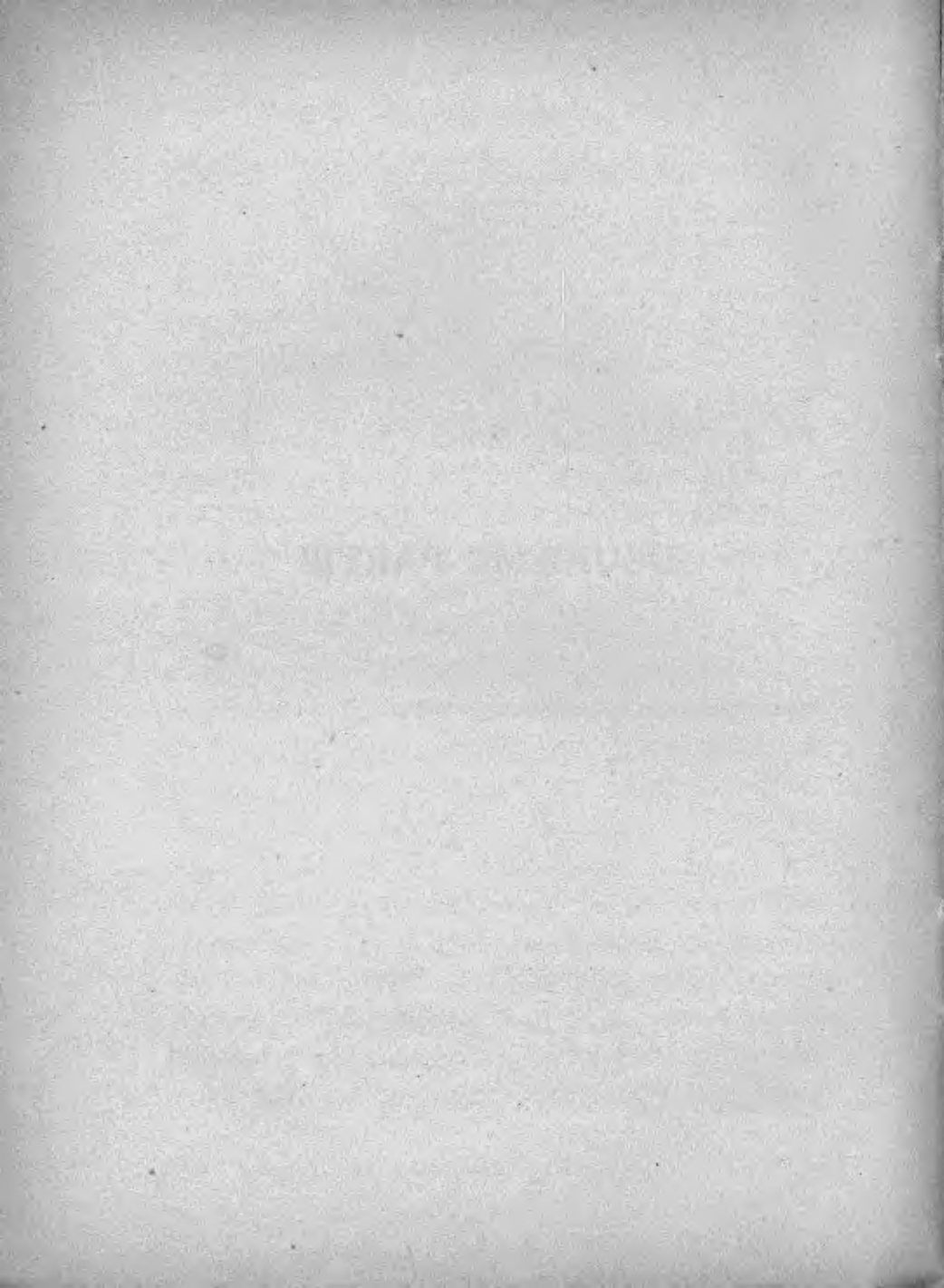
Ils continuèrent leurs exploits sous la République

malgré le désordre et l'anarchie des affaires publiques.

Vient l'Empire, et nous voyons se dresser Destebeche de Saint-Jean-de-Luz, qui, comme Cambronne à Waterloo, avait tellement tout perdu qu'il ne lui restait que la peau et les os. Il ne rêvait que combats nautiques et aventures, et ne se trouvait à l'aise que sur le pont du navire au moment de l'abordage. Il n'y avait pas dans tout son corps sec et maigre un endroit qui n'eût sa zébrure et sa cicatrice. Comme le théâtre des armateurs de son pays était trop étroit pour sa bravoure, il se jette pour épuiser sa vaillance sur Bordeaux, ce qui lui valut d'être appelé le Duguay-Trouin de la marine bordelaise. Parmi les héros, lui faisant honneur et couronne, se trouvaient Etchebasterre, Hiriart, Bastieireche, Lissagaray, Pellot, Bihurza et Doussinague de Bidart.



DEUXIÈME PARTIE



CHAPITRE PREMIER

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES CONSTATATIONS ANTHROPOLOGIQUES. LES PREMIERS FUEROS. LA VALLÉE DE BASTAN. L'INFLUENCE ROMAINE ET CHRÉTIENNE.

Ici, avant d'aborder la formation civilisatrice de nos Fueros, je veux élaguer du faisceau de mes observations, la savante, mais je crois inutile question de l'anthropologie, des types basques. Les mille ans de luttes et d'invasions qu'ont subies nos ancêtres, leur longue histoire que je viens d'exhumer des archives, et, si l'on préfère, de l'oubli et de la négligence des historiens, ce mélange effroyable de peuples, de races qui vont et viennent, de tous les points de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, ne permettent pas, à mon sens, de fixer nos origines d'après des constatations anthropologiques. Que nous ayons du type berbère et que nous soyons

en partie Berbères, il ne s'en suit pas que nous n'ayons rien des Ibères et que nous ne soyons pas Ibères, car les Berbères d'où venaient-ils, si ce n'est de la même souche originelle, du berceau du genre humain ; du Guizonen Asia, comme disent nos vieillards. Quatrefages et d'autres anthropologistes à sa suite ont parfaitement établi l'unité de l'espèce humaine et les modifications profondes que le climat, les habitudes, la nourriture, les mœurs, la nature des travaux, les croisements prochains ou lointains, la civilisation, etc... portent à l'espèce, de manière à constituer des races si différentes que d'aucuns en ont conclu à la multiplicité des espèces. Ils n'ont été arrêtés dans cette conclusion que par l'arrêt de la production dans le croisement des espèces si prochaines soient-elles. J'ai suivi avec une patience opiniâtre les constatations et les expériences faites à ce sujet. Partout l'hybridation est stérile et, à cette heure, bien que je ne prétende pas à l'universalité des connaissances humaines, aucun fait notoire, scientifiquement établi et suivi, n'y contredit.

Je suis donc moins concluant de notre origine par l'examen anatomique des corps retrouvés dans ce vaste ossuaire de milliers de peuples qui ont traversé l'Espagne du Nord au Midi, et du Midi au Nord, et qui y ont fait souche et s'y sont endormis. On a reproché

Broca d'avoir pris ses sujets d'anatomie et de géographie crânienne et thoracique à Saint-Jean-de-Luz, parce que ville cosmopolite où de nombreux étrangers se fixent et font souche. Beaucoup y passent, il est vrai, mais peu s'y fixaient, surtout au temps de Broca. L'invasion cosmopolite s'est accrue depuis. Mais en des temps perdus aux profondeurs insondables des siècles et dans ceux plus rapprochés, plus tangibles par les faits qu'a recueillis l'histoire, le pays basque a été l'objet de l'invasion et des convoitises de peuples nombreux et divers. Et quand on connaît les tendances désordonnées et prolifiques de tous les envahisseurs, comment prétendre à la continuité sans mélange d'une race? Le savant anthropologiste Colignon a trouvé un Berbère dans un type basque des environs d'Iholdy. Il le décrit grand, beau, bien fait, avec une carrure d'épaules qui rappelle les statues égyptiennes, le thorax tronconique allongé et membres grêles, etc... Cela flatte beaucoup les basques qui sont très naturellement tentés, comme les jolies femmes, par ce beau portrait. Ils se rattachent volontiers à la race qui l'a inspiré. A des traits pareils on se reconnaît soi-même. Qu'il y ait du Berbère dans le Basque comme c'est certain, et comme le mot lui-même le certifie, qui de nous hésiterait à l'admettre? Assurément nos vieux ancêtres, les Ibères.

en voyant venir à eux les Berbères du Nord de l'Afrique, dans leur grandeur et leur beauté les ont pris aussitôt pour frères et se sont écriés, tout glorieux, *Berberac gare*¹, nous sommes les mêmes. Mais de là, conclure à nous détacher de toute race asiatique, c'est aller contre toutes les données certaines de l'histoire et renier nos ancêtres, les Ibères.

Si l'on poursuivait l'étude scientifique des races et les recherches anthropologiques dans les deux versants des Pyrénées, on y retrouverait aussi du beau et magnifique normand, qui envahit le Labourd, l'Aquitaine, la Vasconie et la Navarre, et nous en serions tout aussi fiers car le correctif de notre sang et de nos mœurs avait bien adouci les leurs. Non, il n'est pas possible de généraliser une donnée scientifique établie sur un point. La présence d'un Berbère dans nos rangs ne chasse pas de notre race *l'Iberorum gentes magnanimæ* dont parle justement Denys l'Africain.

Pour découvrir les premières formations des Fueros il faut remonter au delà de l'occupation romaine, à l'origine des conventions qui se discutaient et se traitaient en pleine place publique, comme au forum de Rome. La place publique était jadis le lieu où se votait

1. Berbera, en basque, signifie tout à fait le même. *Berberac*, tout à fait les mêmes ; *gare* nous sommes.

les lois et se rendait la justice. Cela dispensait de leur publication puisque tout se passait en public, dans le forum ; de là, le Fuero. Chose vraiment surprenante, c'est dans une petite vallée de quatorze villages qui ne faisaient qu'un, à tous les points de vue, que les Romains trouvèrent le premier fonctionnement de leur propre administration forale. C'est dans la vallée de Baztan. Ils n'eurent rien à y toucher. Ils s'y retrouvaient eux-mêmes¹.

Leur surprise dut être aussi grande que la mienne quand j'en découvris les traces, dans les vieilles archives d'Elizondo et de Pampelune. Je n'en perdrais jamais le souvenir. Baztan ou plutôt batan, tout en un seul. « La Noble Valle de la Universidad de Baztan », portant, comme en-tête, les documents primitifs des Fueros.

Je ne comprenais pas et je traduisais sans le savoir : La Noble Vallée de l'Université de Baztan. Mais je ne voyais, dans ces montagnes de pâturages et de labours, aucune trace d'Université qui pût me rappeler celle de

1. Cette admirable vallée que j'ai parcourue dans tous les sens comprend les 14 villages suivants toujours sous les mêmes Fueros et l'organisation primitive. Ce sont : Errazu, Arizcun, Azpilcueta, Elvetea, Elizondo, Lecaroz, Garzain, Isureta, Arrayoz, Oronaz, Ciga, Aniz, Berrueta, Almandoz. Cette vallée est entourée des villages basques français qui y donnent accès, Ainhoa par Urdax Ezpelette, Bidarray, Baigorri, Aldudes, Lefonderil.

Salamanque par exemple. J'étais loin de compte. Il s'agissait ici de toutes les choses ramenées à une seule, ou mises en commun. *Todas vertidas en una*. En effet, dans cette riante vallée, où les blanches maisons s'étagent aux flancs des montagnes, y grimpent par petits groupes, pour former des villages au commun pâturage, nul d'entre eux ne pouvait dire qu'il avait quelque chose en propre. Comme dans l'Église primitive et parmi les premiers chrétiens : tout était à tous. Et cette communauté de biens, d'approvisionnement, des herbages, des récoltes et des coupes de bois, remontait à l'origine, à la construction successive de tous ces villages. Les premiers sans doute s'étaient entendus ainsi, et les autres avaient suivi, sans écrit, sur un simple acquiescement de la tête et un serrement de main¹. C'est pourquoi aucune délimitation, aucun bornage n'existait entre eux. Aucun d'eux ne pouvait donc dire à l'autre : ce champ m'appartient, va plus loin. Si la récolte était inférieure ou défailait chez les uns, ils trouvaient de quoi y suppléer chez les autres. Les villages étaient de

1. Esta unidad es natural y nacida desde que empezó a poblarse esta parte ; la prueba el hecho de que los pueblos como tales pueblos no solo no tienen territorio alguno propio sino que no hay delindé alguno entre ellos. — *Noticias históricas y datos históricos de la Noble Valle de Bastan*, por Don Manuel Hirigoyen. Pamplona, Imprenta Provincial (1890).

vastes métairies, maisons souches familiales, qui engrangeaient des uns et des autres, pour le commun, pour l'universalité de la Noble Vallée de Baztan. Ils ne convoitaient pas le bien d'autrui, car l'abondance des uns compensait l'insuffisance des autres. Si d'un côté il manquait d'une chose on y suppléait par une quantité plus grande d'une autre. Ainsi les quatorze villages faisaient une même famille. Et tout cela marchait comme de soi, comme si c'était sa nature d'être ainsi sous la règle commune et la bonne entente de tous. Et pour les différends qui pouvaient surgir, un seul Alcalde¹, un Juez², un Consejo³ et encore intervenaient-ils rarement tous les trois ensemble. Quand je copiais toutes ces notes sur un beau papier fil, fabriqué à Tolosa, il y a de cela trente-cinq ans, et que j'avais sous les yeux les vieux parchemins que me montrait don Manuel Hirigoyen, secrétaire du conseil, j'étais dans une admiration émue, celle qu'éprouvait assurément le poète Martial le Biscayen, qui accompagnait César, à cause de la langue de la Vallée où les savants de l'Empire perdaient leur latin. Je m'écriais : Oh ! que ce peuple est heureux ! C'était le temps où Nocedal

1. Le maire.

2. Le juge.

3. Le conseil.

s'écriait du haut de la tribune des Cortès ; nobles provinces basques, vous êtes l'admiration du monde par votre beau caractère et la pureté de vos mœurs. Il y a trois siècles que la justice n'a trouvé aucun crime dont puissent gémir vos annales.

Oh ! c'est que ce peuple de montagne n'était pas infesté par un enseignement et une presse immondes, écoles de criminalité et de vices, pourvoyeurs des hôpitaux, des prisons et des bagnes. Quand je me rendis à la suite à Pampelune la rouge, à travers la route grimpante qui ondulait d'un flanc de la montagne à l'autre, aux sonnaillles des mules pomponnées, j'y trouvai une preuve de fait de ce que j'avais lu et entendu, je suivis les audiences du Palais de Justice et je fus tout surpris de n'y entendre jamais appeler aucune cause de la Noble Vallée. Magistrats et jurés en gémissaient. Les avocats, levant leurs manches pagodes au ciel, s'écriaient désespérés : aucune affaire ne nous vient jamais de Baztan ; *todos se arreglan entre si*. Ils s'arrangent toujours entre eux. Ils prétendent du reste que notre parole marchande étant de plus grand poids pour le crime que pour l'innocence, n'émane pas d'une conviction de vérité, mais de l'intérêt qui l'alimente, que l'or seul règle l'ardeur de son éloquence et que partant elle n'est propre qu'à égarer la justice.

Aujourd'hui on dirait : ce peuple est bien arriéré, il n'est pas à la page moderne de notre civilisation. La civilisation, le progrès consistent de nos jours dans la recherche et l'obtention de tous les moyens propres à satisfaire toutes les ambitions et tous les appétits, toutes les glorioles de la vitesse en longueur et en hauteur, en de véritables courses et vols à la mort. La vie elle-même telle qu'elle est, et telle qu'elle doit être, ne vaut pas la peine d'être vécue. Elle manque d'émotion et de vie. Il faut la risquer sans cesse, mourir mille fois pour mieux vivre. Eh ! bien quand on aura eu son plein de vie, on s'en ira, on aura compensé la longueur d'une vie béate et tranquille par son intensité.

Nos pères ne l'entendaient pas ainsi. Ils prenaient la vie telle qu'elle leur était venue, telle que leurs ancêtres la leur avaient transmise. Ils étaient traditionalistes par nature. Ils entendaient d'autre sorte la plénitude de l'être, de l'activité. Ils l'empruntaient aux champs, aux bois, à la montagne, à la mer, à tous les fruits de la terre et des cieux. Ils vivaient, et nous ne savons plus vivre. Les Romains eux-mêmes n'en revenaient pas de voir comment elle était comprise dans cette noble Vallée de Bastan, qui formait un tout, composé de beaucoup de parties qui concordaient ensemble sous le nom d'Université, et concouraient à la même

vie. Tous les habitants des quatorze villages ne faisaient qu'un corps et qu'une âme, sous les ordres d'un seul alcalde ou maire et de ses jurés qui tiennent les juntas et forment un corps intellectuel unique, régissant toute la vallée, avec un trésor et un régisseur commun à tous les quatorze villages, sans aucun droit pour chacun de revendiquer quoique ce soit en propre. Aucune distinction, aucune différence entre eux, ni en matière d'administration civile, commerciale, ni en matière politique et militaire. L'alcalde était chef militaire et civil à la fois, et centralisait tous les pouvoirs en son conseil et en sa personne, et c'est à eux seul que le trésorier, régisseur, devait rendre compte des dispositions de la caisse commune à tous les villages, car aucun d'eux n'avait une caisse et des rentes qu'il pouvait revendiquer en propre. La commune n'avait de propre que son tribun ou son juré qui la représentait à la junta, et, dit le savant jurisconsulte Pablo, Rome trouva que cette administration était la meilleure qu'un peuple pût avoir. Quatorze tribuns sous la présidence de l'alcalde ou du juge appelé en droit romain : *Perfectus Vigilum*, constituaient la direction et l'administration de l'ensemble.

Il ne faut pas croire que cette agglomération des communes en une seule, la famille fut absorbée. Elle

gardait sa vie propre et son foyer, et la commune en garantissait l'existence et la transmission. Elle était la génératrice et la protectrice des familles souches. C'est dans cette formation vraiment admirable que les surprit la prédication de l'Évangile. Elle y trouva comme l'Empire romain un terrain tout préparé à sa bienfaisante influence et à son développement. La famille avait été l'archétype, la cellule de la formation successive de la commune. Il était juste que celle-ci la protégeât à son tour.

Je vois dans cette formation des Fueros de Bastan la cellule génératrice des Fueros de la Navarre, du Guipuzcoa et des autres provinces basques. Ce fut avec ces premiers éléments sociaux augmentés des doctrines régulatrices de l'Évangile que se développèrent peu à peu les us, coutumes et mœurs des autres Fueros. On voit qu'ils émanaient d'une souche commune ; du droit de se diriger soi-même dans la liberté et l'indépendance d'une vie propre, sans aucune ingérence d'un pouvoir étranger ou d'une autorité personnelle qui n'en ferait qu'à sa tête.

Avec les progrès de la foi, à partir peut-être de la fin du 1^{er} siècle, car on n'a rien de certain à ce sujet, les petites paroisses se formèrent peu à peu, par petits groupes. Rome, qui avait imprégné les peuples conquis

de ses mœurs civiles et administratives, s'étant laissée pénétrer elle-même de l'esprit du christianisme dans sa constitution et dans ses lois, leur en communiqua la bienfaisante humanité. Elle fut le moyen dont la Providence s'est servie, suivant l'expression de Bossuet, pour ajouter à l'ensemble de nos Fueros ce souffle d'ordre et de sagesse, ce quelque chose de divin et d'éternel que donne le décalogue au gouvernement des peuples.

L'esprit nouveau de l'Évangile s'infiltra lentement dans toutes les classes sociales, depuis les plus infimes jusqu'aux plus élevées.

Malgré la persécution la plus féroce, la plus cruelle, la plus dénaturée, malgré l'oppression romaine, ses dénonciations, ses calomnies, ses guerres ouvertes et cachées, le Christianisme communiste continua d'étendre son influence jusque dans l'empire des privilégiés, s'empara du pouvoir et l'inspira, devant même qu'il fût chrétien.

La caste abhorrée des bourgeois romains est encore dans sa corruption et s'y complaît, que l'esprit de l'évangile gagne l'organisation du pays et les chefs de l'empire.

La vieille constitution de la famille romaine, avec ses fictions et ses règles inflexibles, commence à céder aux

principes d'une équité plus générale et plus en harmonie avec le droit des gens et la conscience du genre humain. Le langage du consul et les ordonnances du prince constatent, sans qu'ils s'en doutent eux-mêmes, un changement notable dans les mœurs et dans les idées. Les doctrines du Christianisme, qui commençaient à se répandre dans l'empire, avaient à cette révolution sociale une part considérable, quoique inaperçue¹.

Auguste avait établi l'impôt du vingtième sur les legs et les héritages ; Nerva, en 98 après J.-C., rend tout ce qui existait encore dans le trésor des confiscations de Domitien et fait au peuple de grandes distributions de terres. Il vend, pour subvenir aux besoins de l'État, beaucoup de meubles et d'effets précieux du palais, ainsi que des domaines et des maisons qui lui appartenaient en propre.

Trajan va plus loin : il affranchit du vingtième le fils qui hérite de son père, le père qui hérite de son fils ; il ne souffre point qu'un impôt soit levé sur les larmes paternelles, et que le père ait un associé de son héritage, puisqu'il n'en saurait avoir de son deuil². Il supprima l'impôt pour la parenté de second degré, et déchargea complètement l'héritage du pauvre. Quiconque est

1. Pline, édition Didot, notes.

2. *Panég. de Trajan*, XXXVIII.

appelé à une modique succession peut la recevoir sans inquiétude, la posséder sans trouble : la condition est imposée au vingtième de n'atteindre que celui qui devient riche ¹.

Trajan, dans son amour du peuple et des déshérités, va jusqu'à remettre les sommes dues et non perçues encore sur les héritages, avant la publication de son édit. Avec ce caractère, dit Pline, il aurait volontiers, si la nature le permettait, rendu le sang et les biens à tant de malheureux dépouillés ou mis à mort ².

Il défend même qu'on exige les dettes d'un siècle qui n'est plus. *Vetuisti exigi quod deberi non tuo sæculo cæperit*. Qu'un autre s'irrite d'un retard de paiement, comme d'une révolte, et le punisse de l'amende du double ou du quadruple : aux yeux de Trajan, c'est une égale iniquité d'exiger une dette injustement créée ou de la créer pour l'exiger ensuite. *Tu nihil referre iniquitatis existimas, exigas quod deberi non oportuerit, an constituas ut debeat*.

Il remet, en outre, les offrandes volontaires, comble les soldats et le peuple de largesses, chasse les délateurs, modère les impôts, abolit ceux des pauvres. On se demandait s'il ne ruinait pas ainsi l'empire, et où il

1. *Panég. de Trajan*, XL.

2. *Panég. de Trajan*, XL.



trouvait les ressources pour tant de libéralités. Comment se faisait-il que tant d'autres princes, qui ravissaient tout et gardaient toutes leurs rapines, fussent aussi dépourvus que s'ils n'avaient rien pris ni rien gardé, tandis que Trajan, qui donnait tant et ne prenait à personne, avait des trésors qui ne s'épuisaient jamais ¹?

L'esprit de l'Évangile, qui passait comme un souffle bienfaisant dans les âmes bien nées, avait fait de Trajan un prince pitoyable aux malheureux.

Sous sa vigilante sollicitude, le trésor public ne fut plus, comme aujourd'hui, l'autre où l'on dépouille les citoyens, le réceptacle affreux de sanglantes rapines, le seul lieu où les gens de bien le cèdent aux fripons. *Non spoliarum civium cruentarumque prædarum sævum receptaculum, in quo boni malis impares essent* ².

Le Christ avait dit : « Que celui qui veut être le premier se fasse le serviteur de tous. » Il avait établi l'égalité des grands et des petits : Trajan se fait assigner au même tribunal que les simples citoyens : « Viens disait-on à son procureur, viens au tribunal avec moi, tribunal pareil aux autres » (*par ceteris*). L'urne et le sort nomment son juge et celui du fisc, qui était le

1. *Panég. de Trajan*, XLI.

2. Pline, *Panég.*, XXXVI.

trésor public, et le citoyen qui poursuit peut le récuser comme trop timide et comprenant mal les avantages de son siècle. *Sors et urna judicem assignat ; licet rejicere, licet exclamare : « Hunc nolo, timidus est, et bona seculi parum intelligit¹. »*

Autrefois tout était prétexte à impôt : le commencement d'un règne, sa fin, une victoire, une défaite. Caligula, à la naissance de sa fille, prélève un impôt sous prétexte de ne pouvoir la nourrir. Avec Trajan tout est matière à soulager l'infortune. Les enfants des pauvres étaient délaissés, l'objet des traitements les plus vils et les plus honteux. Le Christ avait dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux leur appartient. » Trajan prend les enfants des pauvres, les élève, les nourrit aux dépens de son trésor, de telle sorte que, devant même qu'ils le vissent et le pussent approcher, ils étaient reçus et inscrits par son ordre, afin que, dès leur enfance, le bienfait de l'éducation leur révélât leur père commun : *Antequam te viderent, adirent que recipi, incidi jussisti ; ut jam inde ab infantiâ parentem publicum manere educationis experirentur. Crescerent de tuo qui crescerent tibi alimentisque tuis ad stipendia tua pervenirent².*

1. Pline, *Panég.*, XXXVI.

2. Pline, *Panég.*, XXXVI.

Autrefois les femmes des empereurs romains étaient des Messaline, qui n'usaient de leur crédit que pour opprimer les esclaves et satisfaire leurs vices les plus bas. La femme de Trajan, Pompeia Platina, gravissant pour la première fois les degrés du palais, se tourna vers le peuple et s'écria : « J'entre ici telle que j'en veux sortir. »

Et, en effet, pendant tout le règne de son époux, elle l'aida dans ses bienfaisantes réformes, et quand les procurateurs commettaient dans les provinces d'odieuses exactions, c'est elle qui en avertissait Trajan, et l'engageait fortement à les réprimer. Elle lui acquit ainsi une gloire moins brillante, peut-être, mais plus solide que celle des conquêtes¹.

Enfin le souffle puissant qui animait les apôtres abaissait la bourgeoisie romaine et élevait le peuple à tel point que Pline osa s'écrier devant le Sénat et l'aristocratie romaine, venue pour l'entendre : « La noblesse sans le peuple est une tête sans corps qui tombera faute de soutien et d'équilibre. *Frustraque proceres, plebe neglectâ, ut defectum corpore caput nutatunque instabili pondere, tuetur*².

C'en était fait du vieux monde ; les meilleurs esprits

1. Aurel. Vict., *Epit...*, 42.

2. Pline, *Panég.*, XXVI.

étaient pénétrés déjà d'un souffle nouveau. L'Évangile répondait aux tendances et aux besoins du peuple et de tous les cœurs généreux.

Les aspirations vers cette doctrine sublime existaient à l'état latent, sourd, dans l'âme du peuple opprimé ; elles s'agitaient en elle à raison même de la tyrannie qui l'opprimait. La parole du Christ, homme du peuple, le bien-aimé des malheureux, y mit le feu, et les dieux de la religion officielle furent renversés, et l'empire le plus puissant et le plus vaste du monde fut couché par terre, sous les pieds des barbares et des chrétiens.

CHAPITRE II

L' « ETCHELAR », LA MAISON SOUCHE

C'est faute de comprendre les adoucissements que l'Évangile porte à la rigidité des lois humaines, que beaucoup n'ont pas saisi toute la beauté morale et civilisatrice de nos Fueros. Ils ne sont pas le résultat des délibérations législatives d'un parlement d'avocats ignorants des classes sociales, de leurs besoins propres, mais la constatation, la codification d'une longue pratique de nos usages et coutumes. Ici on a procédé par expérience, on a passé d'une longue pratique à la fixation par écrit. On a jugé de la bonté, de la justice, de la raison d'une loi par sa longue application, avant qu'elle ne fût consacrée comme telle. On l'a jugée sur sa bienfaisance. On a ainsi évité de la distraire du bien commun au profit d'un parti ou des passions individuelles. On a fait du pouvoir un service en lui ôtant

tout moyen de devenir une tyrannie. Elle ne peut pas être l'instrument d'une classe ou d'une caste, au détriment d'une autre ou des autres. Le nombre en est écarté, comme incapable de se diriger, et par conséquent de diriger les autres.

Les Fueros sont la résultante des usages, coutumes, privilèges et immunités de nos sept provinces, longtemps observés et basés sur des traditions immémoriales. Ils varient selon chaque province, suivant sa manière d'être, ses besoins, sa constitution. Nul n'a le droit d'y porter atteinte, de les modifier ou de les supprimer. Les rois eux-mêmes, s'ils veulent être les maîtres, ne peuvent être que leurs serviteurs. Ils doivent jurer une fidélité inviolable à les servir, à les défendre contre toute ingérence et modification. — Je jure, s'écrie le roi, revêtu de tous ses attributs royaux, comme pour témoigner qu'il engage sa couronne et toute sa puissance dans son serment ; je jure de ma main droite sur l'Évangile, et le sceptre en main gauche, que je serai seigneur fidèle et bon, pour tous les habitants de la terre, pour chacun d'eux en particulier, que je les maintiendrai dans leurs fors, privilèges, coutumes et usages, écrits ou pas écrits ; que je les défendrai de tout mon pouvoir ; que je rendrai et ferai rendre justice au pauvre comme au riche.

Un des caractères des mœurs basques que tous les historiens relèvent avec le savant Le Play est le respect, la déférence des époux entre eux. Le mari ne tutoie jamais sa femme ; la femme ne tutoie jamais son mari. Quand ils se désignent à la troisième personne, ils disent : Voici l'Etcheco yauna¹ ; voici le seigneur de la maison. Voici l'Etcheco andria ; voici la maîtresse de la maison. Jamais les enfants ne tutoient leurs parents, ni les parents les enfants, surtout les petits enfants. Avec ces derniers le vouvoiement revêt une expression de tendresse ineffable. Le père seulement tutoie parfois son grand fils, jamais une fille. C'est assurément la religion qui avait introduit dans les mœurs de la famille cet admirable respect les uns des autres. Celui des parents à sa source dans le : Tes père et mère honoreras, celui des enfants dans le : si vous ne ressemblez au dernier d'entre eux, vous n'entrerez pas dans mon royaume. Le père est le roi du foyer, mais la mère en est la reine devant laquelle il s'incline. Car c'est elle qui a la souveraine maîtrise et le gouvernement de l'intérieur. Lui est le chef général de la famille et en défend l'honneur et les intérêts. Sa paternité est héréditaire, elle passe à sa mort à l'aîné de ses fils ou de ses filles, avec ses

1. Prononcez yaouna.

droits et ses charges. Il se continue en son *premuu*, son premier né. Ainsi la maison souche ne se partage pas, pour rester à la famille et la perpétuer. Ce qu'il y a de particulièrement touchant dans cette transmission du bien de famille, c'est que rien n'y change. Tout est sacré. La maison reste la même, avec tous ses meubles anciens et les fils et les petits-fils les retrouveront à leur réveil à la vie, tels que les ancêtres les ont laissés quand ils s'y sont endormis. La tombe elle-même suit la maison. Elle est la même pour toute la génération, autour de la petite église, à la même place, sous la même pierre, avec le même nom qui en surgit comme une survivance de toute la lignée. Ainsi, dans le pays basque, la tombe et le foyer se perpétuant toujours, sont l'expression sensible de l'immortalité de l'âme et de la famille. L'une et l'autre ne se divisent et ne se partagent pas, car la division et le partage anéantissent le foyer. Sans doute cela implique la nécessité de la dispersion de quelques membres de la famille pour éviter le nombre toujours cause de mésentente. Et ici l'on admire la sagesse de la constitution forale de la famille souche qui a tout prévu. Indépendamment de la nécessité de sortir de la famille souche à cause du nombre croissant des enfants, pour en constituer une autre avec le cadet d'une autre famille si c'est une fille,

ou avec l'héritière d'une autre maison si c'est un garçon, le Basque est migrateur par nature. Il lui faut l'espace, il lui faut du nouveau. Il descend des Ibères que l'histoire a désigné par ce nom de sa nature de migrateur, cherchant un pays nouveau (Iriberria). Il sauve ainsi le foyer de ses ancêtres, et y garde ses attaches et ses racines. Ainsi le basque où qu'il aille n'est jamais un déraciné. Comme l'hirondelle, il sait qu'il a un refuge assuré où il peut revenir, en sa bonne ou mauvaise fortune ; en sa bonne, pour l'enrichir ou la développer ; en sa mauvaise, pour s'y abriter et mourir.

C'est une sécurité pour celui qui s'en va, que de laisser derrière soi le foyer toujours vivant de son père, de sa mère, de ses ancêtres auxquels le rattachent ses souvenirs fidèles et le ramènent son cœur. Sa vie a un but. Sa migration un esprit de retour. Il ne devient jamais étranger à sa maison et à son pays. Il y tient toujours son âme fixée. Et cela est un stimulant puissant à son activité, à son honneur, à sa foi. Il n'y a pas assez de place, se dit-il, dans l'Etcheandia pour tout le monde, j'y ajouterai une aile à la toiture de gauche, qui fera pendant à celle de droite toujours plus étendue et plus inclinée vers nos terres. Les deux mutchurdines d'Etchebaster, vieilles filles qui n'ont pas d'héritiers, nous céderont bien leurs champs qu'elles ne peuvent cultiver,

pour une redevance annuelle qui leur assurera leur existence ici-bas, l'entretien de leur tombe après leur mort et des messes pour leur âme. Dans cette admirable pensée, un soir, dit admirablement mon compatriote et ami le Père Lhande, lisez ce récit de départ pour l'Amérique, ou plutôt fixez vos regards sur ce tableau vivant que nous avons tous vécu et senti. Il vaut les plus beaux Corot de nos musées.

« Je pourrais vivre longtemps sans oublier la dernière nuit que mon ami Y... passa auprès des siens. La diligence faisait halte vers les dix heures du soir sur la grand'route (bideberria) du petit village de S... Pour l'attendre, toute la pauvre famille s'était réunie autour de l'âtre, où flambait un grand feu de sarments. De temps en temps, des paysans entraient par le fond de la vaste cuisine : on ne les reconnaissait qu'au moment où ils sortaient de l'ombre et s'approchaient de la lueur du feu ou du lumignon de résine. On disait quelques mots graves, très froids, car ces hommes appréciaient trop la détermination courageuse de l'émigrant pour se perdre en paroles de pitié sur la douleur des femmes. Les hommes demeuraient debout devant l'âtre ; les enfants songeaient, assis sur les chaises basses ou le zuzulu, le long canapé de bois des cuisines basques. Le père dit brusquement : « Neuf heures. Le courrier

va passer. » Mon ami prit un petit paquet, troussé dans un mouchoir rouge, — ô petit paquet rouge, que tu me fascinas ! — embrassa ses frères et sa mère et sortit. On entendit la voix des hommes et le clic-clac des sabots qu'ils avaient laissés, en entrant, sur le seuil de pierre. Puis, ce fut le long silence d'une demi-heure où les femmes et les enfants pleurèrent tous sur leurs chaises basses, en rond autour du feu. Alors un bruit s'éveilla dans la nuit tranquille de la vallée, grandit, passa net et clair pendant quelques minutes, et expira. C'étaient les grelots de la vieille voiture pyrénéenne qui emportait, une fois de plus, un petit basque vers les grandes Amériques ¹. »

Oui, tu peux partir tranquille, jeune muthil de vingt ans. Il te restera toujours un foyer pour les jours mauvais de ta vieillesse, et une tombe où tes cendres reposeront dans les cendres de ton père, où tu seras revenu avec la fierté d'y avoir fait souche nouvelle sous les toits agrandis que tu rêvais.

Telle est la moralité dominante de la famille souche et de la transmission sans partage du foyer. Elle maintient, dans l'émigrant, le culte de la tradition des ancêtres, de la famille et de Dieu, car il y a toujours en

1. Pierre Lhande : *L'Emigration basque*, page 28.

lui un lien qui l'y attire. Aussi loin qu'il soit, il y revit par la pensée et le cœur, et il y survit dans ceux qui y sont restés, et qui lui gardent sa place vide, mais toujours chaude, de son départ dans la nuit sombre. Oui cette famille souche immortelle, avec sa tombe immortelle, ses souvenirs immortels et ses racines profondes qui ne sèchent jamais, est le propre des Fueros et du pays basque. La famille étant la cellule de la société, la soudure de tous ses membres entre eux ; son immortalité est à la fois sociale, communale, provinciale. Elle est la sécurité du sentiment national et patriotique. Voulez-vous conserver la patrie ! semez à foison des familles souches. Alors chacun aura un amour invincible qui l'y fixera et l'y ramènera. La patrie ce n'est pas un drapeau qui flotte au vent de la paix et de la victoire. La patrie c'est l'ensemble des provinces, des villes, des communes qui la composent. La cellule qui constitue ses provinces, ses villes, ses communes, ce sont les familles souches écloses en elles de génération en génération. C'est pourquoi l'instabilité et la destruction de la famille entraînent celles de la commune, de la province et de la patrie. Plus de lien qui les relie, plus de tradition, plus de cohésion et d'entente, c'est la confusion, l'anarchie, le chaos de l'international. C'est pourquoi tous les grands sociologues,

comme le plus grand d'entre eux, Le Play, dans sa réforme sociale, ont fait de la famille souche l'archétype de la société, l'âme même de la patrie. Voulez-vous détacher du grand mouvement nomade du communisme barbare et destructeur la noble classe des travailleurs, constituez-le en famille souche, en lui donnant un domaine propre, une terre à lui, où il pourra se délasser de l'atelier et de l'usine, donner occupation, travail, éducation familiale à ses enfants selon sa condition et son état ; immédiatement il se ressaisira. Il prendra conscience de sa valeur, de ce que la société lui doit et de ce qu'il doit à la société. Le droit à la famille et à un foyer propre est le premier de ses droits. Les basques le savaient bien ; l'homme sans foyer devient un homme sans famille, et l'homme sans famille est un homme diminué. Il n'a plus d'attache au sol et partant à la patrie ; il devient l'homme lige, le travailleur esclave qui se vend au plus offrant. S'il ne vendait que son travail au plus haut prix, suivant les charges qui pèsent sur lui, mais c'est que, une fois déraciné du sol, de la famille, de ses traditions, de sa foi, c'est sa personne qu'il livre, ce sont ses convictions, sa femme, ses enfants, la liberté de tout son être, sa vie propre et celle des siens. S'il était encore payé au prorata de ce qu'il donne, mais c'est qu'il ne reçoit rien en échange,

si ce n'est des espérances vaines, des passions et des ambitions de bien-être qui épuisent la fécondité de son travail et le plongent dans une misère et une servitude plus profondes, plus exaspérantes, plus humiliantes, misère et servitude de l'alcool et du vice, qui lui en font oublier l'horreur. Déraciné, il est à la merci de ceux qui l'exploitent par le mensonge de leur enseignement et de leur presse. Et le plus odieux, le plus criminel, c'est que cette exploitation de leur personne, de leur famille et de leur être tout entier est payée à leurs exploiters avec leur salaire, comme si leur mal-faisance était un bienfait qui mérite gratitude. Ne leur doivent-ils pas les augmentations qu'ils obtiennent par la grève et dont ils sont plus victimes que leur patron, car en recevant plus, ils augmentent le coût de leur vie, au profit des politiciens qui les saignent et les tuent. D'un côté le travail qui rapporte le plus possible, de l'autre les folies politiques et un enseignement qui augmentent ses appétits et les déçoivent. Ainsi l'augmentation de sa vie, de son activité, de son travail servent à sa plus grande servitude et à sa mort.

Les anciens exploiters, après avoir détaché l'esclave de sa famille, l'entretenaient, le nourrissaient au moins au prorata des services qu'ils en attendaient. Aujourd'hui, ils s'en déchargent sur le patron. Ils prennent

à l'ouvrier le meilleur de lui-même : sa pensée, sa volonté, son foyer, sa femme, ses enfants, en un mot sa famille, car il ne lui en faut plus. Ils se substituent à elle et ne lui donnent rien en échange. Ils font payer au patron tout ce qu'ils prennent à l'ouvrier. De sorte que c'est le produit même de leur travail qui paie leur servitude et alimente à la fois leur misère et leur haine.

Je dis ces choses pour faire ressortir l'admirable prévoyance des fors anciens, qui assuraient l'avenir du travailleur par la sécurité, l'immortalité de sa famille, de son foyer et de sa patrie. Il pouvait ainsi s'en aller au loin. Il avait toujours son chez soi, dans son cœur, parce qu'il l'avait laissé intact, au lieu même où ses ancêtres s'étaient succédés de père en fils, où sa mère lui avait donné le jour, où il avait grandi, bercé par ses chansons, par les traditions anciennes qu'elle lui rap-
pelait, avec la foi et les prières qu'elle lui avait apprises. Il revoit sa maison, le grand lit où elle dormait, où il était né, où elle est morte. Il y aspire de toute son âme. Il voit la vieille pierre tombale moussue sur les bords, où elle repose, où il a prié souvent en sortant de l'église, son béret encore à la main et le front plissé de son souvenir. Ses cendres attendent les siennes, et les appellent au partage de la même immortalité dans la résurrection future. Tant que tout cela reste dans l'âme, l'ouvrier

n'est pas un déraciné flottant au gré des passions antisociales destructrices du foyer et de la patrie.

L'Etchelar, la maison-souche, sanctuaire de la famille, participe à quelques-uns des privilèges de l'église, sanctuaire de la divinité. C'est assurément là l'origine des dieux Lares des Romains. Comme je l'ai déjà dit, Lar est tellement un mot basque ; il désigne la Maison-Souche. L'Etchelar, source de tous les biens pour les Basques, peuple essentiellement agricole, dont toute la richesse était la terre et sa fécondité, ses pâturages et ses troupeaux. Le mot riche, en basque, n'exprime que cela. De là, sa vénération, son culte pour la terre et ses produits. Ce culte-là est celui de tout travailleur, de tout homme qui aspire à y vivre, à en vivre, à y mourir.

C'est pour le régionalisme, pour la sauvegarde de leur vie propre et provinciale que les basques de la péninsule ibérique se sont toujours battus. Ils ont scellé de leur sang, sur les champs d'Oyarzun et de Zumarraga, leur amour de la liberté, de la famille et de la foi.

Qu'en est-il résulté ? C'est que le régionalisme est en pleine vigueur parmi les basques d'au delà des Pyrénées, tandis qu'il a disparu de chez nous. C'est que la liberté y règne en souveraine, que la richesse y abonde et que la famille y est assurée contre l'inconstance

de la fortune par la perpétuité d'un foyer incessible, indivisible et inaliénable. La propriété familiale ne s'émiette pas par le partage ; elle passe intacte du père à l'aîné des fils ou des filles, à charge pour l'un ou pour l'autre de pourvoir à la subsistance de la famille.

L'héritier du bien paternel en continue les droits et les devoirs. Il est le lieutenant posthume du père. Il en a les charges. Ainsi, les enfants ne sont jamais dépossédés du berceau de leur naissance, du foyer où ils ont grandi. La propriété y est vraiment l'enveloppe, le corps de la famille. Elle donne son nom à toute la postérité. Avec elle, les vieux souvenirs, les vieilles traditions qui restent toujours pendus au mur à côté de la croix sainte où s'incline le rameau bénit, passent de génération en génération. La postérité tout entière tient au sol comme à quelque chose d'elle-même, comme à l'immortalité sensible et transmissible de l'enveloppe familiale. Le Play a découvert des familles souches, perpétuées de la sorte à l'ombre du même foyer pendant mille ans. J'en ai trouvé une à Fontarabie, qui remonte à l'an 915, et dont la monographie mérite d'être connue.

Pendant les trêves et les répités que lui laissaient les soucis du fardeau royal et des combats, Sancho Abarca, devenu veuf, venait se reposer dans son château de Fontarabie, sur les bords de la Bidassoa, en face de

l'Océan. Là, il reprenait sa vie de jeunesse et d'aventure, et se livrait au plaisir longtemps oublié de la chasse.

Or, un jour que, las et altéré, il s'était arrêté sur les flancs du mont Aizkibel, ayant perdu ses compagnons et les sentiers connus, il vit une jeune fille d'une éclatante beauté qui se rendait à la ferme voisine. Sa vue fut un allègement à ses fatigues, l'éclat de ses yeux qui inondait ses regards ravis, une enivrante douceur à son âme. Encore que la fatigue lui eût engourdi les membres, il se redressa pour la saluer. La jeune fille, dont la craintive timidité avait ralenti la marche et suspendu la parole, chercha un instant à se dérober à son attention, mais le jeune roi, qui connaissait le canal le plus sûr pour toucher et vaincre le cœur d'une Basquaise, eut recours à sa charité :

« Je suis, lui dit-il dans la belle langue euskarienne, un pauvre voyageur égaré dans ces lieux, sans asile et sans recours d'aucune sorte : la nuit vient et je ne sais où m'abriter ; j'ai soif et je ne trouve point de fontaine, ni de source, parmi ces rochers arides, pour me désaltérer. Connaissez-vous un ruisseau limpide où je puisse plonger mes lèvres et où vont se désaltérer les brebis que vous pressez devant vous ? Pourrez-vous me laisser m'étendre quelques heures dans l'étable ou la caverne, sous le roc où elles se retirent, afin de reposer ma tête

sur leur laine blanche et chaude ? Dites-moi, le pourrez-vous ? »

Il n'en fallut pas davantage pour arrêter la marche déjà ralentie de la jeune fille : son désir d'obliger avait vaincu sa timidité et dissipé ses craintes.

« Seigneur, lui dit-elle, nous ne sommes pas riches, mais nous avons, non loin d'ici, une ferme et de la paille fraîche pour dormir, et du lait bien doux pour étancher la soif et apaiser la faim ; suivez le sentier, et nous ne tarderons pas d'y arriver. »

La jeune pastourelle accompagna son invitation du sourire le plus engageant. Ce sourire, où la bonté le disputait au charme, illumina sa figure incomparable. Les étoiles qui commençaient de paraître, dit la chronique, en pâlirent, et Sancho la suivit, aussi léger et allègre que s'il n'eût marché tout le jour. Il ne sentait aucune lourdeur dans ses membres ; sa marche était dégagée. Il franchissait d'un bond rapide les ravins qui d'aventure sillonnaient la montagne, et lorsque, la nuit venue, la lune qui paraissait dans un beau ciel semé de perles d'or, éclaira la figure angélique de cette Rachel des bois, il ne put contenir son admiration, et, la regardant fixement, il lui dit : « Vous êtes tout à fait belle, chère enfant ! »

La jeune fille, pour toute réponse, fit un bond de

chèvre en dehors du sentier, comme si elle se fût blessée aux ronces de la montagne. Une fois à distance, elle se retourna et, avec un regard sévère et plein de reproche : « Ne vous moquez pas, seigneur, d'une pauvre fille qui est ici sans défense. » Le silence suivit ces paroles, et le roi et la pastourelle arrivèrent à la petite ferme. A la façon empressée dont on l'accueillit au foyer de la vierge, le jeune Sancho comprit que l'hospitalité, loin d'être une charge, y était un devoir sacré. Il prit le lait qu'on lui offrait avec abondance, et dans la chambre du yauna, il dormit ; mais son sommeil fut bercé par les rêves les plus enchanteurs. L'image de la touchante rencontre qu'il avait faite l'avait rempli et illuminé. A partir de ce jour, il s'égara souvent dans ses courses sur le mont Aikibel. Ses chasses eurent un autre objet que le gibier vulgaire qui hante les monts et les bois ; d'autres en eurent le soin et le plaisir, tandis que, lui, venait se reposer sous les regards et les grâces aimables de celle qui, moins farouche dans le commerce que dans la rencontre, l'avait accueilli, et à laquelle il répétait sans cesse le cri de son admiration : « *Gustiz ederra zera*. Vous êtes tout à fait belle. » Il avait demandé la toison blanche des brebis pour reposer sa tête ; il eut les épaules d'albâtre de la jeune pastourelle qui, pour le récompenser de son amour,

lui donna un fils. Quand le galant roi de Navarre eut ce fils dans ses bras, il ne put contenir son bonheur. « Voyez-vous, dit-il à la jolie bergère, devenue mère d'un fils royal, voyez-vous ces monts, ces bois, ces prés fleuris, toutes ces terres enfin qu'embrassent vos regards, je vous les donne en échange de cet enfant. » Puis, déroulant un parchemin qu'il portait sur lui : « Voici le titre de possession et de noblesse que j'ai créé pour vous. Notre fils portera le nom que vos charmes ont souvent mérité. Vous êtes *Gustiz ederra*, toute belle ; il sera : *Gustiz ederra*. »

Grâce à la munificence royale qui vint couronner les amours poétiques du plus aimable roi de Navarre, le domaine de la pastourelle du mont Aizkibel s'étendit aussi loin que sa vue.

J'ai visité ce domaine, qui est à une heure de Fontarabie, en deçà de Notre-Dame de la Guadeloupe. La grande maison basque élargit sa belle toiture rouge, comme deux immenses ailes, parmi les chênes et les noyers qui couronnent la colline. Dans les champs cultivés avec soin, un vieillard, dont la figure accusait la noblesse et la loyauté, le front ruisselant de sueur, travaillait à la terre. Il n'avait rien d'affecté dans sa tenue et dans sa mise : le béret traditionnel des basques couvrait sa tête ; des sandales chaussaient ses pieds. Il

était en manches de chemise, une pioche à la main. Il me salua d'un sourire amical et ouvert. « Où allez-vous donc, me dit-il d'un ton de surprise. — N'est-ce pas ici la maison de Gustiz ? — Parfaitement. — Sauriez-vous me dire si Gustiz est chez lui ? — C'est moi-même, et je suis dehors, comme vous voyez. »

A ces mots, je le regardai fixement, comme pour me graver davantage ses traits et son regard dans la mémoire et, m'inclinant avec respect, je le saluai. J'avais sous les yeux le descendant du plus grand roi de Navarre, père d'une famille qui subsiste là, dans le même lieu, depuis plus de mille ans.

— Vous venez, peut-être, reprit le vieillard, rendre visite à un pauvre paysan de Dieu, dont tout le bien est la terre qu'il travaille.

— Je viens saluer en vous la noble descendance de Sancho Abarca, car vous êtes grand, vieillard, comme l'arbre de Guernica, l'arbre sacré des fueros et des libertés ; comme lui, vous portez sur votre front dix siècles d'intégrité et de droiture. — Bah ! m'interrompit le vieillard en me tendant la main, laissons tout cela, vous êtes fatigué et altéré, venez vous reposer. J'ai du bon cidre de mes pommes à vous offrir, et cela vaut mieux que le vin, quand il fait chaud comme aujourd'hui.

Je serrai avec empressement la main rugueuse que me tendait le vieillard, qui, plantant sa pioche à une motte argileuse, me conduisit dans sa belle ferme basque. Je ne pensais, moi, qu'à ce magnifique descendant des rois de Navarre, à son origine si gracieuse, à la jolie bergère des bois qui lui avait donné naissance, mais je vous assure que lui n'y pensait pas. Il n'était attentif qu'à me bien recevoir, à me désaltérer d'un bon cidre mousseux et panaché dont il était prodigue. Les poules et les poulets m'environnaient et picoraient à mes pieds, sans s'effaroucher de ma présence ; un beau chien blanc des Pyrénées, terreur des maraudeurs pendant la nuit, me léchait les mains, comme s'il eût deviné les sentiments que j'éprouvais pour ses maîtres si hospitaliers et si bons. La laine des brebis qu'on venait de tondre s'étalait en monceau sur le seuil de la porte, et Gustiz était devant moi, la bouteille de cidre qu'il venait de déboucher dans une main, et le verre qu'il me présentait dans l'autre.

Voyant le peu de cas qu'il faisait des souvenirs que j'avais évoqués, je n'insistai pas davantage, et je lui parlai de tout autre chose : de ses troupeaux, de ses récoltes, de ses pommes, de ses espérances pour l'année.

Cependant, on m'avait parlé d'un document positif établissant la royale lignée des Gustiz, et je tenais à le

voir. Comment reprendre ce sujet devant un vieillard qui en avait un tel dédain? Je profitai d'une courte absence qu'il fit dans ses étables pour témoigner mon désir à sa femme. Aussitôt, sa fille, dona Benita, m'apporta le document aux armes royales de Navarre, que je lus et copiai avec soin. Il fut donné par les archives des armoiries de la Province, le 2 juillet 1613, à Don Martin Gustiz, sur l'ordre de Philippe III, roi d'Espagne¹. Ce document établit la royale lignée de cette famille sans barre de bâtardise, et sa permanence, dans le même foyer, sous le même toit, et sur le flanc de la même montagne, depuis plus de mille ans.

J'ai étudié le régionalisme, la vie intime des Basques, dans les deux pays, et j'ai pu constater, avec une profonde tristesse, ce que nous avons perdu. Autant l'esprit régionaliste est générateur de liberté, autant l'unitarisme est propagateur de tyrannie. La Révolution, en détruisant la liberté provinciale et communale, a ébranlé par là-même les bases fondamentales de la liberté individuelle.

Chaque race, éclore sur un sol différent, réclame une vie propre, suivant les exigences de la nature, de la production et des milieux. On ne ramène pas sans

1. J'ai publié ce document dans ma monographie de Fontarabie.

violence, et, par conséquent, sans représailles, les races diverses aux mêmes lois, pas plus qu'on ne ramène la famille à une vie commune sans provoquer des révoltes. L'individu grandit et se forme dans la liberté du foyer, et, s'il n'en conserve pas l'esprit, il devient un déclassé, un étranger parmi les siens.

La famille, à son tour, se forme et se multiplie dans la liberté communale et en garde l'esprit, car la commune et la province sont des familles plus grandes, ayant des tendances, des aspirations et des besoins distincts. De là, une loi de nature, une loi sociale contre laquelle on ne saurait aller sans forfaire aux droits sacrés des gens. Les peuples qui perdent l'esprit régional n'ont plus d'attache au sol qui les a vus naître. Ce sont des déracinés que le vent de la tyrannie emporte au gré de ses caprices, et soumet à la servitude. Ils n'ont plus aucun lien qui les fixe et les relie entre eux, et, quand l'ennemi survient, il n'a qu'à souffler dessus pour les disperser. Voyez, au contraire, comme le régionalisme solidarise les forces et les intérêts, comme il garantit l'indépendance et la liberté. Vous en aurez un exemple admirable dans le pays basque. Le contraste frappant de la différence de vie entre les deux versants des Pyrénées vous en fera mieux comprendre la grandeur et la fécondité. Je ne parle pas des petites coutumes

locales, des traditions faciles, vestiges des naïves légendes d'autrefois. Elles sont curieuses et intéressantes pour les romanciers en quête de couleurs locales et d'originalité, mais, pour nous, il faut aller plus au fond. Nous devons découvrir les principes mêmes de la vie régionale, ceux qui en constituent l'âme, si je puis m'exprimer ainsi. Or, ces principes se trouvent conservées, non, hélas ! dans les archives de la petite population de l'Euskal Erria de France, mais dans les annales de la Navarre. dans les chartes des provinces basques, à Pampelune, à Simancas et à Fontarabie. Les Fueros, dont je possède un exemplaire qui remonte à 1442, les résument en quelques pages. Toute la législation, forale et régionale, des anciens Ibères n'a d'autre but que la liberté communale, la sécurité de la famille et la sauvegarde de la religion. C'est pour la conservation de ces trois grandes choses que les basques se sont toujours levés comme un seul homme, qu'ils ont repoussé Charlemagne, qu'ils ont vaincu à jamais l'Islamisme, dans la bataille mémorable de Las Navas de Tolosa, qu'ils ont combattu, en guerillas terribles, Napoléon, et qu'ils ont fait les soulèvements carlistes. Napoléon représentait pour eux la centralisation, l'unitarisme et, par conséquent, la perte définitive des franchises provinciales. Si, à l'exemple des rois de

Castille, le vainqueur d'Austerlitz se fût rendu au pied du chêne de Guernica et si, étendant sa main à la fois sur l'Évangile et les Fueros, il avait juré de les respecter et de les défendre, les montagnes farouches de la Navarre et du Val Carlos se fussent dépouillées de leurs armures et l'eussent acclamé vainqueur. Rappelez-vous que les provinces basques, sur la foi de ce serment, avaient déjà accepté l'arrière-petit-fils de Louis XIV. Il y avait un précédent. Le grand capitaine, le front nimbé de gloire, valait bien Philippe V, mais, hélas ! il n'offrait pas les mêmes garanties. Il avait détruit, par son code centralisateur, toutes les libertés communales et provinciales en France ; comment aurait-il pu les respecter en Espagne ? Aussi, ce fut, dès son entrée, un soulèvement formidable. Le peuple tout entier se mit en armes et repoussa ses bataillons glorieux, qui n'avaient pas à combattre, cette fois, une armée, mais un peuple. On vainc une armée, si puisante soit-elle, mais un peuple résolu à mourir pour la liberté : jamais. Les peuples ont toujours les libertés qu'ils savent conquérir et défendre. Voici un fait qui prouve à quel héroïsme farouche s'élève la vaillance des plus faibles, dans une population dont l'âme est la liberté.

C'était à Tolosa, pendant l'occupation des troupes

françaises. Le maréchal Soult, qui ne connaissait ni les habitudes, ni la langue du pays, appela un de ses meilleurs officiers, qui était un basque et qui devint plus tard le maréchal Harispe. Il le chargea de la réquisition des vivres nécessaires aux troupes en campagne.

C'était une charge périlleuse et difficile, car tout était ravagé, dévasté aux alentours, et nos soldats, harassés de fatigue, mouraient de soif devant des sources et des fontaines empoisonnées. Des mules arrivèrent, portant, en travers du bât, des outres emplies de vin. Harispe défendit à ses hommes d'y toucher, et, à leur grand désespoir, fendit les outres de son épée, et en répandit le contenu dans le ruisseau. C'était pitié de voir les soldats tirer leur langue altérée au vin qui moussait sur le sol. Dans cette détresse générale, un jeune officier découvrit une cave isolée appartenant à une veuve et qui contenait un tonneau de vin et deux tonneaux de cidre. Les soldats, chargés des réquisitions, s'y précipitèrent aussitôt : mais Harispe, redoutant quelque surprise et quelque imprudence, retint l'ardeur de ses soldats. « Appelez la veuve », s'écria-t-il. La veuve vint en grand deuil, avec ses huit enfants. Ses yeux, aussi noirs que sa robe, ressortaient avec éclat de sa figure pâle. Elle regarda fixement l'officier supérieur qui lui parlait :

— Que me voulez-vous? *Zer nai dezu Jauna?*

— Vous avez du bon vin et du bon cidre en cave, madame? *Ardo eta sagardo ona dakazu bodegan.*

— Oui, j'ai du bon vin et du bon cidre pour vous. *Bai Jauna.*

— C'est bien, vous allez en boire, vous et vos enfants.

— Volontiers, reprit la veuve, sans qu'un trait de son visage trahît son émotion.

Elle prit un verre, le remplit et l'offrit à l'aînée de ses filles, qui avait vingt ans, et qui le vida.

Le verre emplî, tantôt de vin, tantôt de cidre, passa ainsi d'un enfant à l'autre, jusqu'au dernier qui n'avait que trois ans.

Arrivée à ce dernier, la veuve s'arrêta, son regard s'emplît de lumière, et, lui tendant le cidre qu'il aimait bien, elle lui dit :

Edan zazu aurra,

Edan aitarentzat.

Oh! bois, mon cher enfant,

Oh! bois pour ton Père.

Le petit Miguel vida le verre que lui offrait sa mère, et la veuve, à son tour, but deux rasades de vin et de cidre, d'un air de triomphe et de joie. Et, s'essuyant les lèvres de sa main pâle, elle passa la coupe pleine au

soldat le plus voisin, et se retira avec ses huit enfants.

Sur cette assurance, la troupe entière vint se désaltérer dans la bodega de la veuve. Le lendemain, les soldats, couchés dans les basari et les cidreries de Tolosa, ne se réveillèrent pas. Le vin et le cidre de la veuve les avaient endormis pour l'éternité.

Et la veuve dormait aussi, avec ses huit enfants ; Harispe, qui la vit couchée, le petit Miguel dans ses bras, ne put retenir ses larmes. Il proclama le courage et l'héroïsme de la veuve Echenique, devant ses camarades survivants, confondus d'admiration et de tristesse.

Un peuple qui peut offrir de tels exemples pour la défense de ses droits et de ses libertés, est indomptable. La tyrannie n'y a point de prise. C'est le *Cantaber indomptus* dont parlent Tacite et César, et dont nous avons relaté l'héroïque et l'opiniâtre résistance à travers les âges contre toutes les puissances conjurées pendant mille ans.

CHAPITRE III

ORIGINE ET ORGANISATION. LA ROYAUTE SOUS LES FUEROS

Nous avons donné dans le chapitre précédent la cellule des Fueros de Bastan qui a servi de type au développement des autres Fors de Navarre, du Guipuzcoa, de Biscaye et de l'Alava, suivent leur nature propre et leurs besoins. Les principes sont les mêmes, mais les applications diffèrent, selon les circonstances des lieux, de voisinage, de frontières, de production et de culture. Comme nous l'avons déjà dit, et comme Le Play l'avait affirmé avant nous, Dieu domine toute la vie sociale et l'organisation des Fueros. Son nom et son autorité consacrent le pouvoir, et le rendent auguste et saint, dans les juntas et leurs décisions. Le caractère foncièrement religieux des Fueros en constitue, la loi protectrice de l'individu, de la famille et

de la Province contre le pouvoir central qui n'était que l'expression de la volonté et des décisions des Biltzar, assemblées générales ou particulières. Aussi Polverel disait-il à l'époque où la puissance féodale dégradait l'autorité royale : La Navarre fut aussi heureuse que la France fut agitée. Elle restait absolument libre, indépendante sous les rois qu'elle s'était donnés, comme le Guipuzcoa et la Biscaye sous les rois de Castille. On n'y connaissait d'autre puissance que celle de la Nation et du roi. Des limites à jamais immuables séparaient ces deux puissances et ne permettaient de craindre aucune entreprise de l'une sur l'autre. Il n'y eut ni anarchie dans le royaume, ni guerre de sujets contre le roi, ni guerre de sujets entre eux. Toutes les forces de l'État réunies contre les ennemis du dehors et presque toujours dirigées par de grands hommes rendirent alors la Navarre redoutable à tous les voisins¹. Il ne pouvait en être autrement sous une législation où le sujet trouvait tous ses avantages et protections : la nation ne pouvait être que puissante, car elle bénéficiait du concours de tout le peuple. Les fors, en effet, avaient considérablement amélioré l'état social des personnes, diminué les droits seigneuriaux

1. *Mémoire sur le franc-alleu du royaume de Navarre*, p. 227 et 228.

et rendu impossible le pouvoir absolu de la royauté, en même temps qu'ils assuraient les libertés et les franchises du peuple¹.

Rien n'était comparable à la solennité qui consacrait la concession des fueros, même à un simple village. Le roi en était si profondément impressionné, qu'il y voyait comme une volonté divine, l'obligeant à leur observance, lui-même, au même titre que ses sujets. C'est devant l'appareil d'une majesté surhumaine en face des princes mêmes étrangers, et des évêques nombreux, des nobles et du peuple convoqués, qu'il proclamait bien haut, d'une voix forte, de manière que tout le monde l'entendît et que nul n'en ignorât, les concessions et fueros accordés, et qu'il les scellait de ses propres serments.

Les moines avaient le soin de les rédiger en actes, en latin d'abord, puis en espagnol. Ils les mettaient toujours sous la protection de la divinité, en faisant précéder la rédaction de ces mots : *In nomine Domini et æterni Dei* ou bien : *In nomine Jesu Christi*, ou encore dans les circonstances les plus solennelles : *In nomine sanctæ et individuae Trinitatis : Patris, et Filii, et Spiritus sancti*.

1. Sempère, *Historia del Derecho español*, p. 173.

Pour faire ressortir la gravité des engagements pris, ces sortes de chartes étaient revêtues comme d'une sorte d'anathème qui frappaient ceux qui avaient le malheur de ne pas les observer complètement : Ainsi on voit au bas des fors de 1155 ces terribles malédictions : « Quiconque violera cette liberté en cette constitution, qu'il soit roi, comte, noble, clerc ou laïque, que Dieu, la bienheureuse Vierge Marie, les anges et archanges de toute la cour céleste le maudissent ! qu'il subisse la peine du traître Judas ! qu'il n'ait jamais aucun repos et qu'il subisse les peines de l'enfer. »

C'est sous cette forme qu'Alphonse le Batailleur donna des fors et des libertés même aux Maures de Tolède en 1115. On croit rêver de voir un tel esprit de tolérance et de faveur à l'égard de l'ennemi lui-même, après l'allure mystiquement farouche des objurgations et des malédictions terribles qui en sanctionnaient l'observance. Cependant nous voyons dans la suite des temps les Fueros, tout en conservant leurs formes traditionnelles, s'adapter cependant aux nécessités de l'époque et de la vie nationale et communale. Ils suivent les progrès de la civilisation. Les prescriptions désuètes tombaient d'elles-mêmes, par la disparition des motifs qui les avaient inspirées. Nécessaires aux siècles où les peuples étaient encore barbares,

ils se transformaient, par le progrès de la foi et du christianisme, en lois morales et les sanctions pénales s'adoucissaient avec les mœurs¹. L'absence de conscience et de formation morale, disait l'admirable législateur que fut Alphonse le Sage, nécessite des sanctions sensibles. L'homme, animal sans conscience, doit être traité comme animal, car aucune sanction intellectuelle et morale n'a de prise sur lui et ne règle sa conduite. Il lui faut des directives qui affectent ses sens et domptent son corps. Alphonse le Sage mit sept ans à codifier les Fueros de la Castille, de 1254 à 1260. Ils ne furent imprimés qu'en 1348. Déjà le temps avait marché, et plusieurs prescriptions édictées n'avaient plus d'application. Ces pandectes d'Alphonse le Sage s'appelaient les lois des sept parties. *Las leyes de siete partidas*². Elles se composaient des usages et coutumes anciens, des lois romaines, et de ce que les peuples qui avaient passé par ces pays y avaient laissé de meilleur. Tout cela lié, amalgamé, relevé, idéalisé par l'Évangile, et les sentences tirées des philosophes anciens et surtout des pères de l'Église.

1. *Diccionario geográfico historico*, t. II, p. 142.

2. Manuscrit de l'Escorial, plides II I. Z., n° 15.

CHAPITRE IV

LA ROYAUTÉ SOUS LES FUEROS.

(suite)

A côté de la Navarre basque indépendante, qui comprenait le Labourd, la Basse-Navarre et la Soule, il y avait les trois provinces en Espagne : le Guipuzcoa, la Biscaye et l'Alava confédérées qui avaient échappé à la conquête des Goths, des Arabes et des Romains. Unies en Hermandad, elles ont gardé leur indépendance absolue parmi toutes les fluctuations de la Cantabrie, et elles ont résisté à toute domination. Elles portaient sur leur étendard trois mains ensanglantées au combat de la liberté avec cette devise : « Irurac bat » : les trois ne font qu'un¹.

Elles éalisaient, dans une réunion de juntas générales,

1. Gorozabel, *Diccionario*. Lope de Isasti, *Historia de Guipuzcoa*, lib. I, cap. xi, 47.

un Yauna national, ou étranger, comme président, mais il n'avait qu'une autorité viagère et exécutive sous le contrôle des juntas. Ce n'est qu'en 1332 que les vieillards offrirent au roi de Castille, Alphonse le Justicier, le titre de seigneur et l'autorisèrent à l'ajouter à la couronne, sans perdre aucun droit à leur indépendance la plus absolue. Elles firent même des réserves à ce sujet et gardèrent leur droit de transfert sous une autre juridiction. Pour s'assurer leur maîtrise absolue, elles stipulaient que le roi de Castille ne pourrait construire aucun domaine seigneurial, aucun château-fort, ni palais royal, ni maison propre dans les trois provinces. Il devait y rester étranger. Le traité concluait par ces mots : « Nous ordonnons que si quelqu'un, soit indigène, soit étranger, voulait contraindre quelque homme ou femme ou village, ou ville à quoi que ce soit, en vertu de quelque mandat de notre Seigneur, roi de Castille, que n'aurait point admis et approuvé notre junta générale, ou qui serait attentatoire à nos droits, libertés, franchises et privilèges, il y soit incontinent désobéi ; s'il persiste, qu'on le mette à mort ¹. »

Ainsi, non seulement le roi ne pouvait avoir aucun domaine dans les provinces basques, mais encore il

1. Carmelo de Echegaray, *Cronista de las Provincias Vascongadas Compendio de las Instituciones Forales de Guipuzioa*.

ne pouvait y exercer aucun mandat direct ou indirect que celui d'exécuter les ordres de la junte. C'était un hôte royal invité, chez les sujets qui se prêtaient à lui. Les basques, en s'offrant au royaume de Castille, gardaient leur souveraine indépendance et ne s'y incorporaient jamais. C'est ainsi que sous une domination choisie, et plus apparente que réelle, ces provinces ont conservé la liberté intérieure la plus absolue, tout comme les cités romaines sous l'empire et les confédérations helvétiques. Jalouses et fières de leur autonomie elles forment un peuple à part et restent basques, au milieu des Espagnols. C'est donc une erreur profonde que de les confondre avec les autres provinces de l'Ibérie, où elles sont plus difficiles à comprendre que les Français et les Italiens. Aussi, les souverains ne les ont-ils jamais soumises à la loi commune des royaumes d'Aragon, de Galicie et d'Andalousie. Ils y auraient perdu leur temps et leur couronne.

Les souverains espagnols se gardaient bien aussi de les enrôler dans leurs troupes. Leurs fueros les exemptaient de toute conscription et de tout impôt. Les basques se suffisaient à eux-mêmes et supportaient seuls toutes les charges de leurs provinces libres. Ce n'est qu'au cas d'une invasion étrangère ou de leurs

libertés menacées qu'ils se levaient, en masses, et s'unissaient à tous les autres royaumes confédérés. On comprend dès lors ces fières paroles que les juntes ne craignirent pas d'adresser à Louis XIV lorsqu'il voulut étendre sa domination par delà les Pyrénées par son petit-fils le duc d'Anjou : « Rappelez-vous, Sire, que chez nous le roi n'est que la créature de ses sujets¹. » C'est cet amour de l'indépendance et de la liberté qui nous explique les soulèvements carlistes. Les basques sont toujours prêts à secouer les chaînes de l'unitarisme tyrannique et libertaire à la française que les souverains espagnols ont quelquefois essayé de leur imposer, sous Canovas par exemple qui trouvait notre code napoléonien une armature se prêtant à merveille, à l'exercice de la tyrannie anonyme et irresponsable.

Au pays basque, l'ogre centralisateur de l'État n'absorbe pas, à lui seul, toute la vie nationale. Les communes et les provinces gardent leurs trésors et ne se laissent pas absorber par l'État. Suivant la loi sociale et naturelle, le pouvoir y est un service et non une tyrannie. Il ne frappe pas et n'ordonne pas à l'aveugle, car il est responsable. La Révolution, en rendant le pouvoir anonyme, lui a enlevé par là même

1. *La Navarre française*, par de Lagrèze, conseiller à la Cour d'appel de Pau, t. I^{er}, Introduction, p. XIX.

la responsabilité. C'est pourquoi il ne connaît aucun frein à ses désordres et pratique impunément toutes les corruptions. L'une des prescriptions les plus admirables des Fueros est la responsabilité du pouvoir. C'est le seul moyen d'en prévenir les abus. Un crime se commet-il dans la commune, c'est la municipalité qui doit dédommager incontinent la victime. Il appartient à la justice municipale ou provinciale de prendre le coupable et de lui faire rendre gorge ensuite.

Il faut remonter bien haut jusqu'à Confucius pour trouver la trace d'un tel enseignement. Ah! c'est que dans le pays basque l'autorité est considérée comme une émanation de la volonté divine. Les basques veulent la rendre parfaite et incorruptible comme la source dont elle découle. C'est pourquoi ils en préviennent les déchéances et la corruption par la responsabilité.

On le voit, la royauté sous les Fueros était plus que constitutionnelle, elle était soumise. Tu seras roi, disaient les Fueros, si tu fais bien : sinon, non. *Rex eris si recta facis ; si autem non facis, non eris*. Elle était et elle est encore aujourd'hui délimitée et définie par les décisions des juntes, ou biltzar. Le roi est maître absolu de l'armée qu'il commande, mais cette armée n'est levée et ne lui est confiée que par la spontanéité du peuple, et il ne peut faire ni guerre, ni paix, ni engager

d'hostilité, ni autre grande affaire qui engage le royaume, sans l'avis de douze ricombres (ou douze sages les plus anciens) du pays, de leur terre¹.

Il exerce le pouvoir législatif, mais jamais seul. Il concède de nouveaux fors, et en améliore d'autres plus anciens, mais c'est toujours avec l'assentiment et comme mandataire de tous les hidalgos de Navarre. Charles-Quint lui-même, si porté à l'absolutisme, déclarait que le for du royaume de Navarre lui défendait de faire rien d'important, ni des lois, sans le concours et le conseil des États du Royaume, qu'avant et après les majestés Césariennes nul souverain n'avait procédé autrement, que Sanche au XI^e siècle, Thibaut au XIII^e, Philippe d'Évreux au XIV^e, avaient dû se soumettre à cette loi, et qu'ils n'avaient jamais fait de règlements ni de lois, sans l'assentiment et le concours du clergé, de la noblesse et du peuple, qui lui imposaient même l'étendard aux armes de Navarre, et un sceau royal propre qu'il n'avait pas droit de changer².

Le magnifique cérémonial du couronnement du dernier roi de Navarre Jean d'Albret, duc de Nemours, comte de Foix, seigneur de Béarn et pair de France,

1. Manuscrit de l'Escurial, Pluteo II, I. Z., n° 15.

2. Facemos con todos hidalgos de Navarra con placenteria de Nos y de Ellos, lib. I, legos 17, tit. III.

et de sa femme Catherine que nous avons donné plus haut, expose mieux que nous ne saurions le faire, les droits et servitudes royaux des Fueros. Ils avaient juré devant la Croix, et sur l'Évangile :

1^o De ne pas changer la monnaie fabriquée avec le consentement des États, ni lui faire subir aucune altération ;

2^o De ne donner les faveurs et les charges d'Alferez (porte-enseigne royal) de Maréchal, d'Alcalde de la Cour, de Préfet (Merino) de Chatelain de Saint-Jean-Pied-de-Port, de juge à plus de cinq étrangers.

3^o De ne confier aucun château-fort à des étrangers, d'exiger par serment que les vassaux qui les possédaient à foi et hommage qu'il les rendissent à la couronne ;

4^o De ne faire à la reine et ne lui permettre de faire aucune donation, ni échange, aucune annexion du royaume de Navarre à un autre État ;

5^o De déclarer nul tout for contraire à la succession de la reine ;

6^o De rendre d'avance aux États les places fortes, domaines inhérent à leur charge, afin que la Navarre en disposât en faveur de l'héritier au trône qu'elle aurait à choisir¹.

1. Fors de Navarre, manuscrits de 1484, archives de Pampelune.

C'est dans la même forme que les États ; le clergé, la noblesse et le peuple avaient juré, en réciprocité, concours, force, fidélité au roi et à la reine pour l'observance de leurs serments.

Et les serments réciproques de droits et devoirs mutuels entre rois et sujets embrassaient non seulement le for général, mais les fors particuliers des villes et communes. Ainsi le for de Tulède prescrivait que le Roi jurât fidélité et soumission aux coutumes et lois locales, dans l'Eglise, avant de franchir les remparts de la ville.

On trouve aux archives de Pampelune et de Pau, de Simancas et de l'Escurial bon nombre de ces engagements et serments réciproques inédits dans la même forme et le même cérémonial, entre différentes villes et les souverains de Navarre, comme Tartas, Saint-Jean-Pied-de-Port, Labastide, Clarence, Saint-Jean-de-Luz, etc... entre les vassaux (ou nobles sujets) comme les de Belzunce, les de Comeros, les de Gramont et les rois mandataires des Fueros.

Il faut remonter au roi Vamba et à l'an 812 pour retrouver le statut et l'organisation des évêques d'après les premiers Fueros. Oihenart donne les chartes relatives à l'évêque de Pampelune et aux chanoines qui vivaient suivant la règle de Saint-Augustin.

L'évêque de Pampelune occupait le premier rang dans le clergé de Navarre et son diocèse s'étendait au delà du royaume, mais une partie de la Navarre tombait sous la juridiction des évêques français. Ils étaient tenus de répondre à l'appel du roi quand il les conviait à l'ost, et d'y amener cent cavaliers chacun, pour combattre les ennemis de la foi, des Fueros et du roi.

CHAPITRE V

LA COMPOSITION DES BILTZAR DES ASSEMBLÉES DES FUEROS. LE TYPE ACCOMPLI DU CARACTÈRE DES VIEILLARDS, CONSEILLERS.

La base fondamentale et inspiratrice de la législation forale, c'est Dieu, principe de justice, de sagesse, de bonté, de tolérance et de sérénité. Dieu et ce qui en approche dans la vie : le vieillard. Deux âges voient Dieu dans l'humanité : l'enfant, parce qu'il n'est pas encore contaminé par les ambitions et les vices de la vie, et le vieillard, parce qu'il s'en détache. Ces deux extrêmes se touchent. Nul n'aime plus l'enfant que le vieillard : son crépuscule se retrouve dans cette aube de la vie. Il se mire sur ces yeux dont il admire la candeur. L'enfant à son tour aime le vieillard. Il sent en lui quelque chose de sa naïveté, de son innocence recouvrée. C'est que la voix du vieillard elle-même

porte un timbre de gravité divine. C'est comme un écho lointain de l'eau-delà. Quand il parle, on sent quelque chose qui cesse d'être humain. La voix du vieillard qui bénit a une douceur exquise. Sa malédiction est effroyable et sent la colère de Dieu. Quand un vieillard basque, le visage empourpré des feux de sa colère, s'écrie : *Madaricatua izan daiela*, c'est comme un grondement de la foudre du ciel. Le vieillard est donc avec l'enfant le meilleur et le plus haut de l'humanité. Il est l'honneur voisin de Dieu. Affranchi des contingences de la vie, mûri par l'expérience et la réflexion il devient l'expression et l'image de la sagesse divine. N'ayant plus rien à attendre de la vie qui lui échappe, il compte plus avec l'éternité. Ses actes et ses paroles s'en ressentent : *zahar itzak*, dit le proverbe basque, *zuhur itzak* : parole de vieux, parole de sage. Épuré par les épreuves et les souffrances, il a gravi les hauteurs du calvaire. Il y a puisé l'esprit de pardon, de tolérance, de bonté, et la sérénité du jugement que ne troublent point l'ambition et le vice. Vieillard, il n'est plus de ce monde. Les clartés de l'au-delà commencent à l'illuminer, et à mesure qu'il y avance, ses sens tombent. Il devient insensible aux choses de ce monde et à ses plaisirs, son esprit gagne de plus en plus sur ses sens.

C'est pourquoi les juntas communales et provinciales n'étaient composées que par des vieillards, sains, le mot y est, des hommes de tête et de cœur, sans aucune tare de l'esprit. Le choix en était fait d'avance village par village, et commune par commune où chacun se connaît. C'est devant Dieu qu'ils étaient élus. C'est devant Lui qu'ils acceptaient leur mandat. C'est devant Lui qu'ils juraient, sur leur vie éternelle, de n'avoir en vue que sa gloire et le bien du peuple dont ils étaient les mandataires responsables. Jaloux de l'indépendance de chacune des communes qu'ils représentaient, ils n'acceptaient jamais la prédominance de l'une d'elles sur les autres, et la concentration de l'autorité dans l'une d'elles. Les juntas se tenaient annuellement et successivement dans 18 communes. Tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre. Jamais deux fois dans la même.

Voici en quel ordre figurent ces 18 communes dans les Fueros du Guipuzcoa : Segura, Azpeitia, Zarauz, Villafranca, Azcoitia, Zumaya, Fuenterrabia, Vergara, Motrico, Tolosa, Mendragon, San-Sebastian, Hernani, Elgoibar, Deva, Renteria, Guetaria y Cestona¹.

Elles ne s'embarrassaient pas de la salle de réunion :

1. Carmelo de Echegaray, *Cronista de las Provincias Vascongadas* : Compendio de las Instituciones Forales de Guipuscoa, p. 3.

elles avaient lieu souvent sous un chêne touffu, symbole de la liberté. Les vieillards assis sur des bancs de pierre ou de bois délibéraient, sans tolérer grand verbiage¹. Ils avaient pour principe que beaucoup de paroles noyaient les choses et troublaient l'entente. Ils devaient parler debout, afin qu'en cette position à la longue ils fussent plus brefs. La moindre observation d'un passant arrêté pour entendre fixait l'accord si elle était juste. Elle était considérée comme émanée du ciel. Il a raison. Les vieillards pratiquaient ainsi parfois l'hospitalité à l'égard d'un verbe passant, comme un souffle du ciel, dans l'assemblée qui se tenait en plein air et qui, par tant, n'était fermée à aucune intervention salutaire et équitable. Mais on avait un tel respect pour la sagesse des vieillards que gens de rien, mais verbeux, ne s'y aventuraient jamais².

On y rendait la justice sur les points et les décisions de la junte qui ont constitué la législation forale. La Responsabilité du Pouvoir. Cette base de la constitu-

1. En Navarre il n'y avait pas de palais pour les assemblées des États ; ils se réunissaient dans une église ou dans tout autre endroit désigné d'avance. Il fut souvent fixé par exemple à Irissary ou dans un champ entre Uhart et Mongelos au pied de la montagne Gaceta-buria.

2. Ils étaient au nombre de vingt-six. Archives de Pau, recueil manuscrit des règlements des États.

tion forale, rend l'autorité attentive à l'exercice du droit et de la justice. Les délits commis dans la province sont réprimés par la province et les dommages, s'il y en a, supportés par elle. Les délits commis dans la commune relèvent d'elle et justice est faite par elle.

Les séances en Navarre, quand elles n'étaient pas publiques, se tenaient à l'Eglise. Au milieu de la nef se dressait un bureau pour les syndics et le secrétaire. Le conseil était composé de trois ordres de l'État : le Clergé, la Noblesse, et le Peuple représenté par ce qu'il a de meilleur ; ses sages, ses vieillards¹. Ceux-ci se tenaient debout derrière le bureau, tandis que le clergé se tenait à droite du Président², et la noblesse à sa gauche. Si les sages vieillards se tenaient debout, ce n'est pas que les deux autres ordres manquassent de déférence pour eux. Tant s'en faut. Mais cette position marquait à la fois l'autorité et la promptitude

1. Le clergé en Navarre française était représenté par l'évêque de Bayonne, celui de Dax, par le prince d'Utziat, celui de Saint-Palais, celui d'Haramitz, par le prêtre majeur de Saint-Jean-Pied-de-Port. Archives de Pau.

2. Le corps de la noblesse était composé des possesseurs de certaines maisons nobles. Ils n'avaient droit d'être appelés que maîtres de la salle, ou de telle maison noble, de telle ville. Ce n'est que par abus qu'ils se qualifiaient de sieurs, ou seigneurs de tel lieu. Marca, *Antiquités de Béarn*, p. 40.

dans les décisions. Les trois ordres s'obligeaient ainsi à faire court (corta) de là, peut-être, cortès, par égard les uns pour les autres. Si les discours et les décisions entraînaient trop, les gens, debout, étaient plus en mesure de les presser, ou de les rompre. Aussi les cessions extraordinaires ne duraient-elles que trois ou quatre heures au plus, juste le temps nécessaire à l'expédition des affaires qui les avaient motivées.

Sans doute l'opinion de deux corps l'emportait et faisait loi, mais en matière financière, et d'intérêt où, il fallait engager la fortune publique et les ressources de la nation, l'opinion du Tiers-État, les voix populaires des sages vieillards l'emportaient sur celles du Clergé et de la Noblesse. Cette admirable disposition des Fueros prévenait tous les abus, toutes les dilapidations du trésor, au profit d'un corps sur les autres, tout budget pouvant peser à la nation et opprimer le travailleur de la terre.

Les Fueros étaient donc l'expression la plus complète de la civilisation basque. J'ai donné toute l'histoire admirable du rôle des basques dans la défense des droits et des libertés de leurs provinces pour montrer à quelle rude école des faits et de la Providence ils avaient acquis cette connaissance profonde du gouvernement, cette maturité de sagesse et de jugement qui ont présidé

à la constitution de leurs Fueros. Si l'on ajoute à cette expérience des temps et des événements ce sens pratique et désintéressé qui est le propre du caractère basque, et que mon camarade et ami d'enfance et de vieillesse, M. le chanoine Dibildos, a si merveilleusement observé et décrit¹, on aura les causes et les principes qui ont servi de bases à la famille et aux provinces souches. Chez les basques l'action domine les paroles. Ils ont inscrit au fronton de leur Biltzar, de leurs juntas, ou assemblées forales et législatives, ce proverbe qui en constitue la règle principale : Les paroles sont femelles, les actes sont mâles, et, joignant la sanction pratique à la loi, ils ajoutent que les réunions se tiendront debout afin qu'elles soient moins longues, que la fatigue de la position abrège les discours où les uns se complaisent à s'écouter et les autres à dormir. Voilà une règle qui devrait avoir son application salutaire dans nos chambres de hauts parleurs, dont les cris remplacent les paroles, et les paroles vaines, le sens et la raison. Que dire de leur désintéressement ? Tous les siècles en témoignent. Vous avez dû remarquer au cours de ce récit, qu'aucun nom ne domine leur héroïsme et leurs actes. Leur action est partout ano-

1. *Les Basques : Essai de Psychologie pittoresque. Revue Gure Herria*, 1921.

nyme. A peine l'histoire indiscrete en mentionne-t-elle quelques-uns. Tacite nomme Ariarate, beau-frère de Mithridate, et dans la suite tardive, lointaine, un Sancho Iriarté qui suivit Ferdinand III, l'aida de sa valeur, dans les combats, au siège et à la prise de Baëza et de Cordoue, s'empara du magnifique palais d'Abderame, convertit en église la mosquée, merveille de l'architecture moresque appelée encore la Mezquita, et fit transporter à Compostelle, à dos de musulmans, les cloches qu'Al Mansour en avait enlevées et fait porter à dos de chrétiens. Cet Iriarté, navarrais d'origine, a fait souche à Fontarabie, où survit sa maison, avec son écusson de noblesse. Sa valeur et le bon renom de ses ancêtres lui en avaient ouvert les portes comme noble et chevalier n'ayant aucune tare de famille, aucun mélange de race nègre et bohémienne. La preuve en avait été faite dans les formes requises¹.

Cette preuve décrite, exigée par les Fueros se passe de commentaire. Si tous les chevaliers au ruban devaient en subir... l'épreuve, ils ne seraient pas si nombreux. Non, le basque, si grand soit-il, et quelque conscience intime qu'il en ait, aime à cacher ses vertus. Il faut

1. Mariana, *Historia de Espana*, t. III, p. 42.

qu'on le tire de l'oubli dans lequel il s'ensevelit, pour lui rendre quelque justice. Dès qu'on lui rappelle quelques hauts-faits d'héroïsme qu'il a... commis, sa première impression est celle de la surprise, de l'étonnement. Il vous regarde comme s'il cherchait dans ses souvenirs de qui ou de quoi vous lui parlez. Nous avons cela en nature. Quand après une œuvre, une action d'éclat on nous en loue, le plus naturellement du monde, il nous semble que le nous dont on nous parle n'est pas nous. Notre individualité se confond tellement avec notre race, notre nature, que nous croyons simplement que tout nous vient d'elle, et, par elle, de Celui qui en est l'auteur, et qu'il y a mal donne à nous en attribuer uniquement la gloire. Nous avons un héros de nos montagnes qui, dans sa modeste gloire, a concentré nos vertus de race. Il en est le type le plus achevé. Après avoir été le premier à parcourir les chemins de la gloire, il fut le dernier à en cueillir les lauriers. Avec des états de services dignes des plus hauts rangs, silencieux, recueilli, il se retira dans ses montagnes, et les ensevelit sous les chênes dont il portait le nom. De loin il voyait sans envie, comme sans ombrage, les jeunes soldats qui avaient appris le métier des armes, sous ses ordres, recueillir le suprême honneur qui lui était dû, s'en réjouir et les en féliciter sans

amertume, comme s'il en était le glorieux titulaire. Il a fait le bien ; il a servi la France, il a répandu son sang pour elle, sur tous les champs de batailles où la gloire elle-même s'offre et s'incline pour couronner les vainqueurs et les immolés. Cela lui suffit. Sous l'ombrage de ses souvenirs et, bercé sous les chênes dont il porte le nom, loin de toutes les intrigues et de toutes les influences qui les pourraient ranimer, il s'endort peu à peu dans la paix. Il faut que ses compagnons d'armes le secouent pour le réveiller en lui rappelant ce qu'il est. De là, cette admirable lettre du maréchal Bugeaud qui lui répondait :

Mon ancien et vénérable chef,

Vos félicitations m'ont touché jusqu'aux larmes ! Il n'y avait pas de place dans mon cœur pour le juste orgueil d'être loué par un homme comme vous. Il était plein d'admiration pour ce caractère antique par lequel vous voyez, sans envie, s'élever celui à qui vous donnâtes presque les premières leçons de la guerre et qui n'était que chef de bataillon, quand vous étiez lieutenant général renommé. Aussi se mêlait-il un sentiment pénible au bonheur que me causaient vos touchantes paroles. Mais de grâce, mon général, ne me parlez pas de respectueux dévouement ; cela me fait mal. J'aime mille fois mieux les expressions de votre estime et de votre attachement. C'est moi qui vous dois du respect, et pour votre caractère de toujours, et pour celui que vous me montrez depuis que les cir-

constances qui vous ont manqué, m'ont donné un grade que vous avez mérité avant moi.

Adieu, je vous aime et je vous vénère comme j'ai jamais et vénèrais mon père.

BUGEAUD.

Alger, 18 août 1843.

Bugeaud avait alors 59 ans, et son grand chef qui non seulement l'avait formé à la gloire, mais l'avait soutenu et défendu dans une circonstance pénible où son honneur était en jeu, en avait 75.

Je publie cette lettre inédite que je possède et qui témoigne du dévouement si désintéressé du basque à la cause et à l'honneur de son compagnon d'armes. Il s'agit de l'affaire de Nérac.

Mon cher général et ami,

En réponse au paragraphe qui me concerne dans la lettre que vous avez écrite à notre excellent colonel Commann, j'ai hâte de vous dire que mon opinion sur vous, comme mes sentiments pour vous, n'ont pas été un instant ébranlés par la pénible épreuve que vous venez de subir. Je vous connais de trop vieille date, je vous ai vu de trop près, trop à fond, pour qu'il soit facile de me surprendre des impressions qui vous soient défavorables.

Lorsque je vous ai vu en butte à des inculpations compromettantes, mon premier mouvement a été de dire : Ce sont des calomnies.

Et lorsque plus tard vous avez reconnu vous-même une partie des faits qu'on vous imputait, j'ai pensé et j'ai dit : ces faits, Bugeaud les expliquera, il les expliquera de manière à se disculper complètement : Attendons.

Ces explications vous les avez données, et pour moi dans toute cette affaire, il n'y a qu'une imprudence de cœur. Cette opinion, mon cher Bugeaud, est et sera celle de tous les militaires qui m'environnent et de tous ceux qui vous connaissent, et même des aboyeurs qui ont pris à tâche de vous persécuter ; et au fond, ils savent bien qu'on ne peut pas plus douter de votre intégrité et de votre loyauté, que de votre bravoure.

Calmez votre esprit, mon cher général, l'estime des gens de bonne foi ne vous faillira jamais, et recevez la nouvelle et bien sincère assurance de toute mon estime comme de mon amitié à toute épreuve.

HARISPE, lieutenant général.

Lacarre, 20 septembre 1838.

Voilà le type du caractère basque. Il a fait la gloire de la France, de son pays, de son nom, il a fait du bien à ses camarades, et il s'est retiré dans son oubli. Il a fallu l'influence du ministre de la guerre, du maréchal Saint-Arnaud pour l'en tirer, en le rappelant à Napoléon III, qui, surpris dans cette ingratitude, envoya immédiatement son officier d'ordonnance lui porter le bâton de Maréchal avec ces mots de réparation et de justice :

Je ne veux pas tarder plus longtemps à vous faire parvenir les insignes de la haute dignité à laquelle vous ont appelé autant le vœu public que mon propre choix. J'ai été en effet, Maréchal, très heureux de pouvoir honorer ainsi une vie aussi bien remplie que la vôtre par d'éclatants services, et par un dévouement constant au pays.

Recevez donc, mon cher Maréchal, l'assurance de mes sentiments de haute estime et d'amitié.

NAPOLÉON.

Il avait 81 ans. Il a joui de son titre quatre ans. *Memoria autem ejus manet in aeternum.* Sa mémoire est éternelle. Prenez un groupe de vieillards de ce type que l'âge a mûri et affranchi des servitudes de la vie, des passions, des ambitions et des intérêts propres, vous aurez la composition, le choix de sagesse des assemblées basques. La vieillesse verte, avertie, des hommes graves de sens et de raison y préside. C'est l'assemblée nécessairement réduite à l'élite car les basques ont pour principe que le nombre dans une assemblée tourne rapidement en foire, où chacun tire à soi, et l'entente se perd dans le haro. Le nombre aboutit à la foule par nature folle, car la raison est à raison inverse du nombre des raisons. On ne changera pas la nature de l'homme. Impossible de s'entendre dans le nombre, d'où infailliblement sourdent les cla-

meurs, tous les appétits et les ambitions. C'est pourquoi les chambres nombreuses sont acculées à l'impuissance, à la démente et à l'anarchie. Les types à la façon du maréchal ne sont pas rares dans le pays basque. J'y ai connu des paysans dont l'intelligence, le tact et la sagesse en imposaient aux plus verbeux des savants ; Il est des attitudes, des regards, des observations et des questions droites et nettes qui déconcertent les paroles les plus incisives et les plus solennelles, en les ramenant au fait et au sens pratique que possèdent au plus haut point nos vieillards.

CHAPITRE VI

DROIT DE VOISINAGE. LES FÊTES ET LES JEUX AU PAYS BASQUE

Une des particularités des coutumes et mœurs basques consacrées par les Fueros était le droit de voisinage. Le voisin était le Vici, le citoyen qui avait droit de jouir de tous les avantages et privilèges de la communauté. Le titre de vecino de certaines villes était recherché, même par les hidalgos possesseurs de seigneuries. Au moyen âge, partout une grande répugnance existait contre l'étranger. Chaque commune aimait à s'enfermer dans un isolement égoïste.

Les voisins participaient à l'administration et à la jouissance des biens communaux. Ils pouvaient être témoins et cautions lorsqu'ils étaient établis et propriétaires. Le for donne la dimension de la maison qu'ils devaient posséder. A cette maison, il faut ajouter une aire pour battre le blé, un jardin assez grand pour y

planter treize pieds de choux pouvant se développer sans se toucher par leurs racines ; un champ assez vaste pour y semer six robos de blé ; enfin une vigne, s'il y a des vignes dans le pays.

Voici, en autres dispositions sur les droits réciproques des voisins, un chapitre du for que je traduis : « Dans le royaume du roi de Navarre, il y a des endroits où le bois manque, où il y a peu de montagnes et de forêts. Cependant, quoique le bois soit rare, il faut toujours du feu. Le for ordonne que celui qui a ses repas à apprêter devra avoir au moins trois tisons au foyer et, si quelque voisin va chez lui pour lui demander du feu, il doit venir avec un fragment de pot cassé, où il posera un peu de paille brisée ; s'il y a une cour, il laissera le pot à la porte de la cour, et, s'il n'y a pas de cour, à la porte de la maison. Puis, il ira au foyer ; il soufflera sur les trois tisons et prendra garde de les éteindre. Il posera de la cendre sur la paume de la main, et sur cette cendre des charbons allumés ; il les portera dans un pot à sa maison. Et si par aventure, malgré ces précautions, un voisin refusait à un autre de lui donner du feu, et s'il était convaincu de ce fait, il payera 60 sols d'amende. »

La violation du droit de bon voisinage était punie comme un crime,



Les modes d'acquérir et de perdre la vecindad¹ étaient déterminés par les fors avec le plus grand soin.

Dans une ville infanzona y franca, c'est-à-dire libre de seigneur particulier, tout chrétien qui avait intention de s'y fixer, devait arriver, s'il était à pied, avec sa lance, ses armes, ses meubles. Il louait une maison, et y allumait du feu pendant un an et un jour. Durant ce temps, il jouissait de l'hospitalité la plus paisible. On l'exemptait de toute contribution, de tout service militaire ; on n'exigeait rien de lui, parce qu'il ne savait pas encore les coutumes de la ville, ni les entrées des remparts : *Porque encara no sabe las costumbres de la villa ni las entradas de los muros.*

Après un an et un jour, il était considéré comme résident (morador). A ce titre, il était imposé comme les autres et assujetti à lost. Alors il devait par trois fois demander au conseil d'être classé parmi les vecinos. Si sa triple supplique était accueillie, il jouissait des prérogatives des habitants du lieu.

On acquérait la vecindad en épousant la fille d'un vecino.

On pouvait obtenir la vecindad forana (le voisinage forain), si l'on était noble et si l'on possédait en ville,

1. *Le droit de voisin*, Lagrèze, Conseiller à la Cour de Pau,

quoique l'on habitât ailleurs, une maison avec un jardin fermé.

Le titre de voisin pouvait se perdre. Celui qui refusait de se conformer à l'opinion de la majorité ou aux ordonnances locales était déchu de la qualité de vecino. Il était déclaré indigne. Nul secours ne pouvait lui être porté, même quand on l'aurait vu assassiné par un étranger. Tous les voisins devaient faire le vide autour de lui. Ses parents n'avaient pas le droit de le visiter quand il était malade, à moins qu'il ne donnât caution de se soumettre. S'il refusait d'en donner, aucun parent ni étranger ne devait aller le voir. Il ne pouvait obtenir qu'un prêtre à l'église pour le confesser, un tamis qu'il empruntait pour passer la farine nécessaire à sa nourriture, et un peu de feu dans la main selon le for. Hormis ces trois choses, en tout il devait être repoussé. Après ce beau caractère des coutumes et usages venaient les fêtes et les jeux que depuis le temps immémorial l'Église elle-même avait consacrés et entretenus dans la forme première de bienfaisance, d'utilité physique, de vigueur, d'énergie et de moralité.

LES FÊTES ET LES JEUX AU PAYS BASQUE

Les plus grandes réjouissances au pays basque sont comprises dans les fêtes religieuses, les fêtes locales et paroissiales. Elles durent trois jours. Le premier est consacré à l'Eglise. A tout Seigneur tout honneur. Les basques commencent toujours par donner à Dieu ce qu'ils lui doivent. Dès le matin, des aubades de chirula et de ttun-ttun se font entendre aux portes et dans les rues, mais vite elles cèdent aux sonneries argentines des cloches répondant aux accents graves du bourdon. Tout le monde se presse à la Grand'messe de dix heures où il est convié. L'Eglise, avec la majesté des cérémonies saintes qui se déroulent dans le mouvement rythmé de la lithurgie, symbolisme admirable de ses mystères, en combine si bien l'action, la parole et le chant qu'il n'y a pas d'Opéra pour le peuple basque comparable aux cérémonies religieuses, parce qu'elles parlent à son âme pour l'élever, à son cœur pour l'apaiser et le consoler. Dès que le célébrant entonne le chant triomphal du *Credo*, toutes les tribunes pavoisées d'hommes endimanchés tressaillent sur toute la hauteur des murs blancs qui forment l'enceinte de la nef. On

dirait que toutes les poitrines se sont réservées ce moment pour affirmer et marteler la puissance de la Foi. Le peuple basque aime à chanter son *Credo* avec une telle puissance qu'on se sent électrisé, emporté par le flot de ses accents mâles venant se joindre à ceux qui montent, en soprani, de la nef occupée par les femmes et les jeunes filles. On est emporté par l'élan et instinctivement on se met à chanter. Il y a des moments, dans les églises basques, où tout parle à la fois, où les sens eux-mêmes sont plus imprégnés d'âme, où chaque pierre de l'édifice semble faire écho à la prière. La pensée semble s'en détacher et s'harmoniser avec les sentiments des fidèles. Par chaque pore les vibrations pénètrent tout l'être comme un verbe éthéré. Tout à coup, les voix s'adoucissent, se recueillent, s'agenouillent pour ainsi dire, tandis que tout le monde se prosterne. C'est l'*Incarnatus est*. L'homme semble humilier sa voix en affirmant la confusion de l'honneur qui lui est fait. Le *Credo* est la note dominante de la Foi, dans une Grand'Messe populaire, au pays basque.

La sortie de l'Eglise après la messe est le moment des délicieuses rencontres sous le porche et autour de l'Eglise, des échanges de joies et de tristesses. Oh ! ces rencontres des paroisses chrétiennes, quelle fraîcheur naïve et simple, quelle douceur unitive elles portent

à l'âme. La dispersion se fait lentement ; on a regret de se quitter. Le flot s'écoule en s'amincissant de ci, de là, le long des sentiers du vallon, à travers les prés fleuris et sur le flanc de la montagne. L'après-midi est consacrée aux vêpres ; et ces vêpres se ressentent naturellement de l'allégresse des repas de fêtes qui les précèdent. Les hymnes et les antiennes ont plus de brio, plus d'entrain et d'éclat qu'à la Grand'Messe. Elles sont enlevées à pleine et retentissante voix et, lorsqu'arrive le *Magnificat*, l'enthousiasme de la Foi ne connaît plus de bornes. Dans quelques villages les versets du *Magnificat* sont coupés par des sonneries « Aux Champs » de six chirula et six tambours en l'honneur de la reine du ciel. Cette sonnerie « Aux Champs » s'harmonise tellement avec l'éclat des strophes du cantique de Marie qu'il passe comme un frisson religieux dans toutes les âmes qui y répondent encore, avec plus d'éclat. Pendant cette exécution d'un *Magnificat* aux champs, quelques jeunes adolescents sous le porche en cadencent les mesures animées, de leurs pas agiles et de leurs sauteries déférentes.

Le lendemain, après le dîner de fête, viennent les jolies danses du pays et le jeu de pelote. Mais le second jour est en général consacré aux charmantes évolutions aériennes des jeunes souletains et aux danseurs des

makilas blancs de Saint-Jean-de-Luz. C'est en Soule, à Barcus, à Cheraute et à Sauguis que se forment dès l'âge de douze ans les meilleurs dantzari, les « pimpi-riñak », les papillons, comme on les appelle en Labourd. Les Souletains, en effet, sont agiles, légers, souples, et ne touchent presque pas au sol, quand, la tête droite et tendue, ils exécutent le saut basque, ses pas, ses entrechats, ses tricotages des pieds, ses croisements de droite et de gauche, comme s'ils voulaient s'exercer et arriver à des vols soutenus. En effet, ils s'élèvent et tournoient dans l'espace, et se maintiennent parfois en hauteur de 25 à 30 centimètres sans qu'on puisse remarquer que leurs pieds touchent la terre. C'est à cause de cela qu'à Saint-Jean-de-Luz on les appelle « pimpi-riñak », « les papillons ». Ils en ont, en effet, l'agilité aérienne, les couleurs vives et éclatantes. Les « pimpi-riñaks » viennent en général de Tardets ou de Mauléon et se rangent sur une estrade dressée au milieu de la place. Au signal strident du Chirula, ils commencent leurs évolutions, leurs sauteries, leurs voltes et vire-voltes au rythme d'une musique rapide et saccadée, en trilles. Ils tournent en dansant autour d'un verre plein de vin qu'ils bénissent pour ainsi dire de leur pied droit, en faisant dessus, de bas en haut, de gauche à droite, le signe de la croix, sans jamais le toucher,

ni le renverser. Quand les « pimpiriñak » ont fini, viennent les danseurs aux makila churi de Saint-Jean de-Luz. Ceux-ci, comme les joueurs habituels, sont vêtus tout de blanc : pantalon, chemise sans plastron et espadrilles. Ils n'ont de rouge que la ceinture et le béret à pompon. Ils s'avancent deux par deux ayant chacun un bâton court dans chaque main. Ils se rangent face à face, dix d'un côté et dix de l'autre. Sur un rythme du chirula qui indique la figure et le mouvement à exécuter, ils croisent les bâtons et les choquent, au croisement, toujours en mesure. Ils produisent ainsi de vrais cliquetis de castagnettes en dansant. Ils cognent leurs bâtons devant, derrière, à droite, à gauche, entre les jambes, sur le dos. Puis à un rythme nouveau ils se déplacent, se mêlent en sauteries, croisent leurs bâtons en cliquetis à chaque rencontre, font quelques pirouettes et se retrouvent face à face, comme dans la première figure. De nouveau, ils choquent leurs bâtons devant, derrière, avec les danseurs de face, puis ceux de face s'étant déplacés, ils jouent de leurs bâtons à droite, à gauche. C'est toujours en des déplacements de danse et de sauterie qu'ils choquent leurs bâtons les uns contre les autres, tantôt en figure de rectangle, tantôt en losange, sans s'embrouiller jamais, ni se contrarier. Cette danse à figures variées demande une

souplesse, une régularité, une mesure précise, exacte, une attention soutenue à tout mouvement indiqué par la cadence musicale.

Dans la dernière figure, les danseurs changent les deux bâtons courts en de longs bâtons qu'ils croisent en voûte, sur un danseur à part, affublé d'une outre énorme de peau de bouc qui frétille et semble trembler sous la menace des coups qui lui sont réservés. Le *chirula* et le *ttun-ttun* jouent l'air connu : « Oi, Oi, zahagui, zahagui, zahagui, oi, zahagui pampota ». Pendant les « zahagui » l'outre danse, et à « pampota », il faut qu'il échappe à la voûte des grands bâtons qui doivent s'abattre sur lui, car sans cela il les reçoit tous. Ce jeu amuse beaucoup les spectateurs, à cause des mouvements de la peau de bouc gonflée qui tressaille et cherche à éviter les coups. Il recommence cependant le même jeu, en bravade, et chaque fois tâche de surprendre l'adresse des *makilas* blanc, qui guettent la chute de « pampota », pour l'assommer.

Ces danses où l'art ne préside pas moins que l'adresse, l'agilité et la grâce, sont très suivies dans le pays basque.

Enfin vient le jeu national, le roi des jeux ; la pelote basque, qui est le couronnement de toutes les fêtes.

Cette fois, les communes environnantes accourent de toutes parts suivant le nom et la célébrité des cham-

pions engagés ; des Chiquito. Autrefois c'était des Mathiu, des Bordachar, plus haut encore, des Perkain, des d'Azance, des Curutchet, etc... Au temps de la Révolution, ces trois derniers étaient les fameux. Ils jouaient sous la Terreur de leur tête, aussi bien que de la pelote. Ils bravaient pour ce jeu, objet de leur passion, toutes les menaces de la Convention d'Ustaritz. L'escadre des Mandrins qui pillait les églises et volait les vases sacrés qu'elle appelait des ustensiles de l'autel, pour les assimiler sans doute aux ustensiles de cuisine, n'intimidait pas Perkain et ses camarades. Ils avaient assommé quelques-uns de ces Mandrins, ce qui avait mis leur tête en jeu. Leurs parties de pelote étaient des parties de héros, parce qu'ils y exposaient leur vie et leur liberté. A ces temps-là, il faut bien que j'en dise quelque chose, car mon âge me permet d'en avoir connu les échos, les gants de cuir étaient tout petits. Ils dépassaient à peine de deux ou trois doigts la longueur de la main. J'ai retrouvé ce même gant en Belgique. Pendant l'occupation espagnole qui a duré trois siècles dans les Flandres et en Belgique, les basques y furent et, naturellement, ils y transportèrent leur jeu national. Il y est resté primitif, tel qu'il y fut pratiqué par nos ancêtres. Le gant de cuir a commencé à se développer vers 1850. Le gant de cuir de mon enfance prenait une main

et demie. Puis il est parvenu à deux mains. On a renoncé aux gants de cuir vers 1860 et on les a remplacés par le chistera d'aujourd'hui, qui avait à peine à cette époque les proportions du gant de cuir délaissé. Aujourd'hui, le chistera atteindra bientôt, s'il ne l'a déjà fait, cinquante à soixante centimètres, et cela, sans doute, pour que les joueurs, n'aient pas la peine de s'incliner si souvent pour ramasser la balle. Ils se contentent de la cueillir du bout de leur gant. Le jeu d'autrefois me plaisait davantage, parce qu'il avait moins du tennis. Lorsque le grand joueur célèbre arrivait, avec son équipe qui devait lutter contre un joueur célèbre de l'autre versant des Pyrénées, la place était en général noire de monde. Il n'y avait plus une place sur les gradins de pierre qui l'encadraient. Les balcons, les terrasses, les croisées, les toitures mêmes débordaient de gens qui les acclamaient. Tout le pays y accourait, car ce jeu est le plus merveilleux des jeux. Il met en activité tout l'être humain : son esprit, par les calculs, la prévoyance des coups à lancer ou à prévoir, ou à prévenir : l'œil, par l'observation de la physionomie, des mouvements et du jeu de l'adversaire. Il est tel tour des reins, telle raideur ramassée du buste, tel rejet en arrière du bras qui annonce un effort puissant pour lancer la pelote au loin, ou à droite, ou à gauche,

suivant la place occupée par le rival qu'il veut surprendre et repousser en arrière, et lui faire manquer ainsi le coup suivant, en approche, par l'impuissance d'en revenir. Les reins, les bras, les jambes, les jarrets, les pieds, toute la musculature est en mouvement, tantôt tendue, tantôt ramassée. Le corps prend toutes les positions. Il s'allonge, se raccourcit, se pelotonne, se penche à droite, s'incline à gauche, s'étire dans toute sa longueur, s'amincit, se plie dans tous les sens. Rien ne lui est épargné, et, toute son activité se déploie en force et en souplesse, pendant toute la durée de la partie. La pelote à son tour participe à la variété multiple de son jeu. Elle en vit. Elle part comme une flèche, plane comme un oiseau d'un bout de la place à l'autre, éclate comme une bombe, glisse et bondit comme un écureuil ; tantôt s'écrase et tantôt disparaît par la rapidité de son vol. On croit la tenir ; elle échappe à l'œil et au bras. Elle gagne une passe ou la perd, en surprise. C'est vraiment le roi des jeux humains et qui procure à l'homme le plus de bienfaisance morale et physique. Dans le pays basque, c'est une religion.

Il est dix heures du matin. L'horloge du clocher a donné le signal. Les deux équipes en présence ont fait pile ou face avec une pièce de cinq francs, pour le choix de leur camp respectif ; camp d'attaque ou de

défense. Le roi du jeu resplendit devant le mur de rebot tandis que ses partisans, tout fiers de lui, l'acclament. Les enjeux se croisent sur la place. Dix contre vingt..., pour lui. Deux cents contre... Cinq cents pour... Le soleil qui est radieux, chauffe les enjeux qui tombent en pluie sur la place et que les juges de la partie ramassent et gardent en réserve. Le curé et le maire, entourés du conseil municipal et des notabilités de la paroisse, ont pris place sur l'estrade. Le jeu s'engage.

Dès le début, le roi du jeu, froidement animé, prend de l'avance par la variété et la promptitude de ses coups en longueur et en raccourci. Il est tellement sûr de son jeu qu'il se délasse parfois de la fatigue des premiers efforts, en lançant sa chère pelote le plus loin possible à son adversaire et lui faisant décrire dans le silence anxieux et général, d'un bout de la place à l'autre, ces superbes paraboles que les spectateurs aiment tant et suivent, avec des yeux admiratifs et ravis. En effet, cette sûreté d'œil et de bras qui fait recevoir la pelote, dans le chistera et la renvoyer à cette distance sans lui permettre de toucher terre pendant plusieurs envolées est d'un effet admirable. Après ces beaux coups qui délassent autant le spectateur que le joueur, celui-ci baisse le jeu. Il lance la pelote horizontalement sur les réchasseurs du camp rival. Des coups formidables

s'échangent : « Emak hor, emak hor » lui crient ses partisans et par un coup en surprise il remporte ainsi ces deux points d'avance, de haut vol. Alors c'est une acclamation qui part de tous les rangs pressés : des gradins, des balcons, des fenêtres et des toitures : « Viva! Viva! Emak hor! emak hor! » C'est une joie indescriptible, un délire de fierté parmi les partisans de l'équipe qui triomphe. Sur ce triomphe et ces acclamations frénétiques, la cloche tinte l'Angelus de midi. Aussitôt, silence. Le recueillement succède à l'agitation et aux clameurs. Les spectateurs se lèvent, se découvrent, se signent. Les pelotaris, leur béret dans le creux du chistera, prient. Au dernier tintement on leur apporte du cidre mousseux, des belles pommes de Sare et d'Ascain qui désaltère mieux que le vin d'Irulegui. Encore quelques points, en alternatives d'avance et de recul. Quelques luttes serrées où les poitrines se dilatent, les cellules des poumons s'enivrent d'oxygène, et la partie est gagnée. Cette fois le public fait irruption sur la place, entoure les vainqueurs et les entraîne vers le presbytère et la Mairie, pour les rasades de réfection.

CHAPITRE VII

LA RÉVOLUTION ET SES CONSÉQUENCES AU PAYS BASQUE

Ah! que nous avons perdu! Voyez, par exemple, la jolie petite ville de Saint-Jean-de-Luz, appelée Chauvin-le-Dragon par délibération municipale de 1792. Cette ville si joyeuse, si riante, que Louis XIV lui donna pour devise : *Non lætior alter*, fut tout à coup bouleversée. Dans un style poncif et enflé qui sentait tout le vide et la sottise des choses dites, sa municipalité dénonce les citoyens coupables de n'avoir pas abjuré les erreurs chimériques d'une contre-résolution promise par les princes imbéciles et despotes couronnés. Elle accuse d'incivisme et ordonne de désarmer, jusqu'à leur conversion définitive et reconnue, tous les citoyens de Saint-Jean-de-Luz et d'Acotz qui manifestent des principes réprouvés par le nouvel ordre des choses.

De plus en plus oubliée des anciennes franchises et coutumes et de la protection que leur accordaient les rois, elle décrète, huit ans après que Louis XVI les eut confirmées par ses lettres patentes de 1784, que l'enterrement solennel de la Royauté sera célébré en son église, le vendredi 2 novembre suivant. Tout cela pour favoriser le nouvel ordre des choses qui avait fait litière des libertés communales¹.

Plus tard, cette même municipalité tracassière nomme un curé constitutionnel du nom de Fonrouge pour rendre le culte libre².

Après avoir proscrit la liberté d'opinion, elle interdit les insignes et les images religieux ; elle ordonne d'enlever saint Jean-Baptiste de la porte de l'église, de dépouiller la statue de saint Louis de sa couronne et de son sceptre qui rappelaient la royauté ; elle défend qu'on joue du tambourin et du violon en la fête de saint Jean comme étant une fête superstitieuse³. Puis, conséquente avec elle-même, elle se préoccupe du culte qu'elle veut régenter à sa guise, elle trouve qu'à son appétit on brûle trop de cierges en la nuit de Noël et décide de les réduire à six pour les grand hôtel (*sic*)

1. Archives de Saint-Jean-de-Luz. Délibération du 28 octobre 1792.

2. Id. Délibération du 9 novembre 1792.

3. Id. Délibération de novembre 1792.

et à vingt-quatre pour les degrés qui conduisent au grand hôtel (*sic*) ¹. Elle convertit l'église et la chapelle de l'Hôpital en club et lieu de réunion ². Elle délègue MM. Lambert et Martin Darretche pour faire l'inventaire des ustensiles en or et en argent employés au service du culte. Elle réduit le nombre des lampes de l'église à cause du prix exorbitant de l'huile. Elle fait descendre la grosse cloche, pour être fondue et transformée en canons qui doivent écraser les tyrans. Elle blâme et dénonce à la convention d'Ustaritz le curé constitutionnel, Fonrouge, coupable de n'avoir pas voulu enterrer une femme qui avait refusé ses services religieux avant de mourir ³.

Tandis que la municipalité de Chauvin-le-Dragon fait de si grandes choses pour témoigner de son ardent amour de la liberté, une société révolutionnaire se fonde qui la pousse aux derniers excès. Elle ouvre toujours ses séances par des chants patriotiques, que quelques-uns de ses membres entonnent après avoir fait le *signe de la Croix* ⁴. Ensuite l'aimable société passait son temps à dénoncer les citoyens qui manifestaient des

1. Id. Délibération de novembre 1792.

2. Délibération du 10 décembre 1792.

3. Id. Délibération du 14 décembre 1792.

4. Id. Délibération du 23 janvier 1793.

opinions inciviques, aristocratiques et fanatiques, toute la race abhorrée des contre-révolutionnaires. Elle veut qu'on exige des certificats de civisme de tous ceux qui sollicitent un emploi pour vivre sous un régime si libéral. Dans son zèle et son désir de s'assurer des neveux dignes d'elles, elle ordonne de faire des séances particulières pour l'instruction des enfants, afin de les accoutumer de bonne heure aux principes républicains qui doivent les rendre heureux. Elle arrête qu'il sera nommé un comité d'instruction et que les enfants qui profiteront le mieux de l'enseignement reçu seront encouragés de plus en plus par de petites récompenses patriotiques qu'on leur donnera la dernière décade de chaque mois¹. Un membre plus libéral de cette trop libérale société dénonce les instituteurs et institutrices qui continuent leur ancien usage de faire chanter des cantiques, et la société décide que la municipalité sera invitée à y remédier². Cette même société révolutionnaire, composée sans doute des radicaux de l'époque veut qu'on exige le certificat de civisme même des officiers de santé pour l'exercice de leur art³. Elle impose

1. Id. Délibération du 4 avril 1793.

2. Id. Délibération du 19 mars 1793.

3. Archives de Saint-Jean-de-Luz. Séances de la Société révolutionnaire, 4 nivôse an II de la République.

des pièces patriotiques les jours des décades pour instruire les citoyens de Chauvin-le-Dragon¹. Elle fait un catéchisme républicain et en exige la lecture tous les deux jours pendant deux mois. Elle ne permet le port du bonnet phrygien qu'aux citoyens nantis d'un certificat de civisme, afin qu'on les puisse distinguer de la caste abhorrée des suspects².

Enfin, dans son excès d'amour pour le nouvel ordre de choses et la liberté, elle ordonne qu'une souscription soit faite à Chauvin-le-Dragon, à l'effet d'y établir une guillotine qui sera l'effroi des traîtres et des conspirateurs³. Qui croirait que ces choses ont pu être dites et faites dans le pays admirable du Labourd, dans cette fière et redoutable baronnie qui tint l'Angleterre en échec, qui a vu naître Martin Sopite, et qui avait découvert le cap Breton ou de Bacalaos bien avant Christophe Colomb. C'est vous dire en quelle servitude tombe un peuple qui perd son esprit propre, sa vitalité, son originalité, sa personnalité, si je puis m'exprimer ainsi.

1. Id. Séances de la Société révolutionnaire, 5 nivôse an II de la République.

2. Id. Séances de la Société révolutionnaire, 2 ventôse an II de la République.

3. Id. Séances de la Société révolutionnaire, 4 ventôse an II de la République.

Le Pays basque a donc subi sous la dictature mara-tiste et tyrannique de la révolution et du Code centralisateur de l'Empire le sort d'un vaincu, qui passe sous le joug et qu'on réduit en servitude. Malgré la protestation de ses trois représentants : du comte de Macaye, pour la noblesse, du curé de Ciboure, pour le clergé, et du comte de Garat pour le tiers-état, tous ses droits furent sacrifiés, et ses vieilles coutumes, celles du moins qui assuraient la vie particulière et régionale, furent méconnues et supprimées. La propriété fut détruite par le partage. Dès lors, plus d'union dans les familles, plus de centre conservateur des souvenirs traditionnels. Depuis la Révolution, la culture des terres elle-même devint ingrate. Nul n'aimait plus à défricher et à bâtir, car c'était défricher et bâtir pour autrui. Le père n'avait pas la satisfaction de transmettre son nom avec ses champs arrosés de ses sueurs. Il ne pouvait plus engager ses fils à rivaliser de travail pour la conservation et le développement du patrimoine qu'il leur léguait. La prospérité et la richesse n'étaient plus la récompense de leurs fatigues, et l'honneur de leurs vieux jours. Leurs efforts n'étaient pas soutenus par la perspective d'un foyer immortel où les générations écloses de leurs flancs s'engendrent pour se perpétuer de siècle en siècle. Les membres de la même famille n'ont plus besoin de

se prêter secours, de se liguier pour garder intact l'héritage sacré qui était la gloire de leurs ancêtres et de leur nom. Ils doivent même se disperser un jour, s'en aller au loin, porter leur intelligence et leur activité ailleurs, pour s'assurer une vie plus indépendante sous d'autres lois. Et, quand ils reviendront de leur lointain voyage, le foyer paternel sera dispersé. Ils seront étrangers dans leur propre pays.

On s'étonne que, depuis un siècle, les basques émigrent en masse dans l'Amérique du Sud. Ce qui m'étonne, c'est qu'il en reste encore un seul sur notre terre de France. D'autant que le pays basque n'a rien gagné au changement de régime. Si le reste de la France, le Nord et le Centre, souffraient des droits féodaux, des droits de banalité, des droits de garenne, des corvées et des péages ; si une exception odieuse pressurait le peuple au profit des classes privilégiées ; si elle pesait à la roture en épargnant la noblesse, il n'en allait pas ainsi chez les Eskualdunaks¹ ; car il n'y avait parmi eux ni seigneurs, ni nobles exerçant ces droits, et faisant sentir au peuple ces inégalités qui appellent toutes les révoltes ; ou plutôt, ils étaient tous nobles, mais d'une noblesse simple, sans faste ni grandeur, de la

1. Correspondance de H. de Sourdis. Document pour l'Histoire de France.

noblesse de la terre et du travail ¹. Les basques, contrairement aux autres provinces, ont passé de la liberté à la servitude, au chant guerrier de la *Marseillaise*. Ils constituaient une république franche sous la tutelle des rois. Ni gens à castels, ni seigneurs étrangers qui y voulurent élever leurs châteaux-forts ne purent jamais imposer leur pouvoir. Les paysans euscariens opposaient sans cesse leur noblesse d'origine, qui remontait bien autrement loin, à leurs titres et à leurs blasons de la veille, car la noblesse est une descendance d'aïeux libres, comme la roture est une descendance d'aïeux esclaves. Toute noblesse nouvelle qui venait s'implanter dans le noble pays du Labourd, n'en put dominer la fierté ; et la paroisse populaire vécut indépendante au pied des châteaux d'Urmendie, d'Urtubie et de Saint-Jean-de-Saint-Pée ². Les basques, organisés en hermandad ou fédération populaire, dit Cenac de Moncaut, se maintenaient sur le pied d'égalité vis-à-vis des gentilshommes et officiers royaux et donnaient le rare exemple d'un peuple libre, gardant des formes, qu'on peut qualifier de républicaines, au milieu d'une société universellement féodale ³. Il suffit de parcourir encore

1. For du Labourd sous François I^{er}.

2. Cenac de Moncaut, t. III, p. 20.

3. Cenac de Moncaut, t. III, p. 20.

aujourd'hui les vallées fertiles et pittoresques du pays basque, dépourvues de toutes traces de castels et de fortifications féodales et municipales, pour rester convaincu de l'absence de toute domination seigneuriale, de toute organisation bourgeoise, de tout privilège de localité. La liberté y régna constamment sur la plus large base ; et le problème si difficile de l'égalité, révolu depuis l'époque cantabre, s'y maintint sans altération ¹.

1. Cenac de Moncaut, t. III, p. 20.

